C
M

DI

# CÉLÉBRATION

— DE LA —

# ST-JEAN-BAPTISTE

## MONTREAL 1903

Eglise St-Jean-Baptiste inaugurée le 25 Juin
(M. J. E. Vanier, Architecte)

## DISCOURS PRONONCÉS AU DÉVOILEMENT DU MONUMENT BOURGET, A L'INAUGURATION DU QUARTIER DUVERNAY AINSI QU'AU GRAND BANQUET NATIONAL.

LA CIE D'IMPRIMERIE GEO. PINEAULT, JR.
1366 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

# La Banque d'Epargne de la Cite et du District de Montreal

(Fondée en 1846)

| | |
|---|---|
| Capital Souscrit .. .. .. .. | $2,000,000.00 |
| Capital versé .. .. .. .. | 600,000.00 |
| Fonds de Réserve .. .. .. .. | 700,000.00 |

SIR WM. H HINGSTON, M. D., *President.*
R. BELLEMARE, .. .. *Vice-President.*
A. P. LESPERANCE, .. *Gerant.*

Nombre de Comptes ouverts.....65.555

**BUREAU CENTRAL 176 RUE ST-JACQUES**

**SUCCURSALES:**

**1532 rue Ste-Catherine, est.** **2312 rue Notre-Dame, ouest.**
**656 rue Notre-Dame, est.** **Coin des rues Conde et Centre.**
**946 rue St-Denis, coin Rachel.**
**2273 rue Ste-Catherine, Ouest, coin Avenue McGill College.**

Cette Banque est la seule incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargne faisant affaires dans la ville de Montreal. Elle a pour but special de recevoir les épargnes, quelque petites quelles soient des classes ouvrières et industrielles et d'en faire un placement sûr.

Sa charte donne toute la protection possible aux déposants, et, n'ayant pas de billets en circulation, les déposants ont le premier droit sur toutes les valeurs que possède la Banque.

**La Banque emet des Petites tirelires**

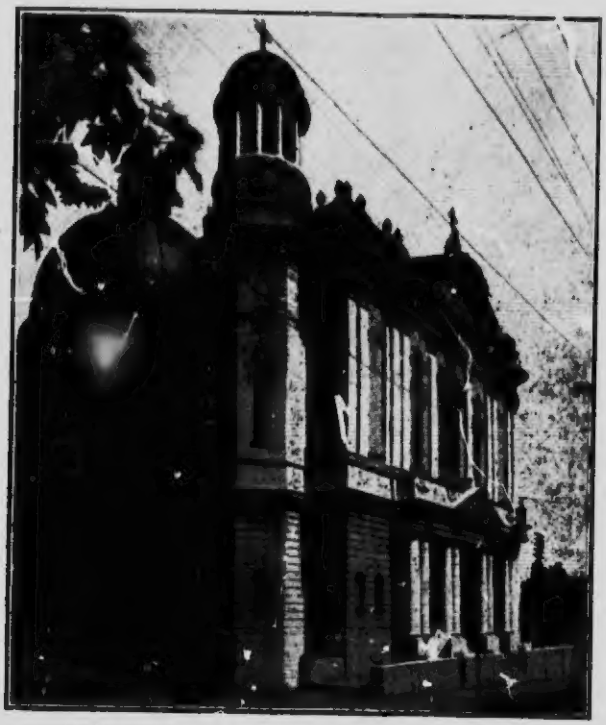
**Banques d'Epargnes a domicile**

# CÉLÉBRATION

— DE LA —

# ST-JEAN-BAPTISTE

## MONTREAL 1903



Eglise St-Jean-Baptiste inaugurée le 25 juin
(M. J. E. Vanier, Architecte)

## DISCOURS PRONONCÉS AU DÉVOILEMENT DU MONUMENT BOURGET, A L'INAUGURATION DU QUARTIER DUVERNAY AINSI QU'AU GRAND BANQUET NATIONAL.

FC 2947
.4
C44
c.2

# CÉLÉBRATION

— DE LA —

# St-Jean-Baptiste

## MONTRÉAL 1903.

---

De l'aveu de tous, la fête d'hier a été une des plus belles démonstrations dont nous ayons été témoins à Montréal. C'était le jour par excellence de la famille canadienne, jour où notre peuple s'affirme, jour où tous les Canadiens du premier au dernier, s'en vont dans la maison de Dieu le remercier de l'incomparable patrie qu'il leur a donnée.

La Saint-Jean-Baptiste est aussi le jour où par l'unison de nos majestueuses manifestations extérieures, nous redisons à nos concitoyens d'autres races que nous sommes ici chez nous et que nous aimons notre Canada et que pour le défendre ils peuvent, sans crainte, compter sur nous.

Tel est l'enseignement qui se dégage de la célébration du 24 juin

Le dévoilement de la statue érigée à la mémoire de Mgr Bourget a ajouté à la splendeur de la solennité, et nous nous permettons d'offrir respectueusement à notre premier pasteur Monseigneur Bruchési, nos plus sincères félicitations de même que nos remerciements pour avoir fait coincider cette cérémonie avec notre fête nationale. L'immense multitude qui recouvrait la vaste place de la Cathédrale a voulu par la dignité de son attitude témoigner à la fois de son affection, pour notre archevêque, de son admiration pour le Saint prélat et le grand patriote que fut Mgr Bourget et de son inaltérable amour pour notre cher Canada.

(Du "Journal" 25 juin 1903.)

# A LA CATHÉDRALE
## Sermon du Révd. P. Louis Lalande, S. J.

Excellence,

Monseigneur l'Archevêque,

Messeigneurs,

Mes Frères.

Nos fêtes nationales sont toujours aussi des fêtes religieuses. Il y a dans les souvenirs qu'elles rappellent et dans les hommes qu'elles glorifient tant d'œuvres écloses de la foi, tant de beauté et de grandeur saintement rayonnantes, qu'il faut pour les célébrer dignement l'union de l'Eglise et de la Patrie.

Telle est en particulier la fête d'aujourd'hui. Elle est plus qu'une réunion grandiose du clergé, des fidèles et des citoyens autour d'un autel et de leurs chefs ecclésiastiques et civils; elle est une grande leçon de choses... et cette leçon nous arrive en ce moment par la voix de nos plus chers souvenirs, par celle de l'histoire, toute vibrante dans cette atmosphère chaude de patriotisme...

(Le P. Lalande explique ensuite pourquoi il va abréger son discours, pour ne pas prolonger une cérémonie déjà longue. C'est cet abrégé que nous publions ici, tel que sténographié pour le "Journal". Nous n'avons pu nous procurer le manuscrit de l'auteur.)

---

C'est un païen, c'est Platon qui a dit: "Si la divinité n'a pas présidé à l'établissement d'un Etat, il ne saurait échapper au malheur du destin." Grâce à Dieu, cette menace n'est pas prononcée sur nous. Les origines de notre colonie n'ont presque rien d'humain.

Dans quel but réparateur Dieu a-t-

il fait naître le peuple canadien ? A-t-il choisi nos vastes plaines et les colons qui les ont défrichées pour remplacer quelque autre peuple qui ne lui donnait plus l'hospitalité dans ses lois, ses mœurs, et ses institutions? Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est que depuis le jour, profondément gravé dans les fastes du monde, le jour du 24 décembre, où Joseph et Marie demandèrent à Bethléem l'hospitalité pour eux et pour l'enfant Jésus qui allait naître, et n'entendirent pour toute réponse: "Il n'y a pas de place pour vous", depuis ce jour, je sais que le Christ n'a pas cessé d'aller par les chemins du monde demander aux hommes et à leur gouvernement l'hospitalité. Et il s'est trouvé de tout temps des peuples qui lui ont ouvert toutes grandes leurs portes. Et, de tout temps aussi, il s'est trouvé des peuples qui n'ont pas eu de place pour lui, ou qui après l'avoir reçu se sont fatigués de lui et l'ont renvoyé ailleurs.

Or n'avoir plus de place pour Jésus, savez-vous ce que c'est? N'avoir plus de place pour Jésus, c'est, pour une nation, avoir une place pour Hérode, c'est attendre à brève échéance les jours de deuil de Rama, où les mères pleurent devant leurs innocents massacrés, et ne veulent pas être consolées parce qu'ils ne sont plus.

Quelles que soient enfin les causes qui ont amené Jésus-Christ à nous, Il y est venu, et dès le premier moment. En vain chercherait-on dans les annales du monde un peuple plus rapproché de son Dieu. Aucun, si j'en excepte celui qu'on a appelé son peuple, aucun n'a été plus que le nôtre imprégné de vie divine.

Pour montrer quelques-unes des manifestations de cette vie il suffirait de grouper dans un tableau renouvelé des "deux Etendards" d'Ignace de Loyola, les premiers héros de notre nation naissante. Ce ne serait plus cette peinture à double plan dont l'un a pour paysage la plaine tourmentée de Babylone et comme personnage, au centre, dans un tourbillon de fumée et d'orgueil, Satan envoyant ses suppôts asservir les âmes dans le monde entier,— et dans l'autre plan, la plaine tranquille de Jérusalem, où Jésus, humblement assis au milieu des siens, appelle tous les défenseurs de sa cause et les envoie conquérir le monde par la pauvreté. Non; changez ce cadre, et nous allons retrouver autour du Christ d'autres conquérants et défenseurs vaillants de sa cause. Ce n'est plus le paysage biblique de Jérusalem, c'est la forêt sans limites du Canada; ce sont des vallées, dans toute leur virginale beauté, coupées de torrents où chantent des cataractes; ce sont des plaines vertes déroulées autour des grands lacs, ou échelonnées depuis les contreforts des Laurentides jusqu'au bord du Saint-Laurent, qui fait leur orgueil et leur joie, quand, sous le soleil printanier il sourit à ces rives rajeunies.

Et c'est au milieu de ce cadre qu'il me semble voir, au jour des premières fondations canadiennes, le Christ groupant autour de lui ses lieute-

nants dans ce nouveau royaume dont il prend possession! Ah! c'est un groupe superbe!

L'un d'eux, préparé dès son enfance par une vocation divine à tous les dévouements, s'était épris en humant les brises marines de ses côtes bretonnes, du goût des grandes aventures dans les lointains mystérieux de la haute mer. Et le jour était venu de répondre à l'appel de Dieu. Quand, avec ses camarades, il eut reçu dans l'eucharistie le Dieu qui fait qu'on n'a pas peur, et qu'il se fut agenouillé sous la main bénissante de son évêque, debout sur le tillac de la " Grande-Hermine ", il donna ce commandement qui reste comme la prise de possession de Dieu sur nous dès le premier moment: "Au nom du Christ, déployez les voiles!" tout comme il dira en plantant une croix sur la rive canadienne qu'il vient de découvrir: "O Christ, prends possession de ton nouveau domaine!" Ah! regardez passer ces ancêtres, braves et fiers comme des héros d'épopée chrétienne, et saluez! C'est Jacques Cartier et ses rudes marins qui arrivent.

D'autres viennent après, qui écrivent en tête de leur journal, comme ils disent en commençant leur journée: "Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit": qui gouvernent au nom du roi de France, mais d'un roi dont ils affirment: "Roi de par l'autorité et la grâce de Dieu": qui aiment Jésus de tout leur cœur, se prosternent a pied de sa croix et au confessionnal de ses prêtres, qui ont dans la guerre des audaces de lion, et dans leur conscience des pudeurs de vierge:—et saluez nos gouverneurs rangés sous l'étendard du Christ.

D'autres encore sont tout près: nobles cœurs que ni les deuils ni la mort n'épouvantent: qui au dernier moment, après la défaite, brûlent leurs drapeaux plutôt que de les livrer: ou bien, après la victoire, s'agenouillent au pied d'une humble croix de bois, pour proclamer par la bouche de leur chef qu'en eux, c'est Dieu, et Dieu seul qui est vainqueur: —et saluez les soldats d'un siècle et demi d'héroïsme.

D'autres enfin se sont faits chez nous les vrais conquérants de Dieu. Immolés déjà par leurs trois vœux de religion, toute leur vie a été la répétition de ce sacrifice absolu. Missionnaires, ils ont été à toutes les corvées saintes: "On ne doublait pas un cap," dit un historien protestant, "on ne traversait pas une rivière sans qu'un de ces hommes en montrât le chemin." Ils ont semé la foi sur nos bords malgré les souffrances physiques des longues courses à travers les neiges et les glaces, les souffrances de la faim, qui les forçaient parfois après s'être longtemps nourris d'écorce et de peaux de bêtes, à crier vers le ciel de leur voix mourante: "O Père qui êtes aux cieux, donnez-nous donc notre pain quotidien": malgré les souffrances morales, parmi la répugnante promiscuité des campements, les souffrances incomprises et les plus cruelles de toutes, de la solitude—la solitude d'un prêtre dont la délicatesse se heurte à

la grossièreté sauvage, qui a dans son âme tout un océan de confidences à faire avec des peines débordantes, et qui n'a pas une âme qui puisse le comprendre, pas un cœur dans lequel il puisse verser quelque chose de son cœur. N'importe! Ce cœur broyé sait encore battre triomphant quand Jésus-Christ conquiert enfin des tribus régénérées par le baptême; triomphant quand il révèle au monde les grands fleuves et les plaines immenses de l'Ouest: plus triomphant encore quand les Indiens, se vengeant à la fin d'avoir été trop aimés par lui, l'arrachent de sa poitrine et finissent sa longue agonie sur le bûcher du martyre! Ah! saluez ces apôtres et ces martyres, et ne me demandez pas de rappeler ici la dernière auréole de ces fronts de missionnaires: celle que leur réservait dans notre âge la calomnie qui s'est parfois donné le nom d'histoire. Aussi bien, ces injures forment le dernier trait qui distingue les vrais grands et les vrais saints. Il leur faut l'ingratitude et l'outrage. Quand Rome ouvrait une brèche dans ses murs pour conduire au Capitole un général vainqueur, elle plaçait sur le parcours, pour ajouter à la gloire du triomphateur, des esclaves qui l'injuriaient en passant.

Le groupe n'est pas encore complet.

Dieu ne renonça pas à règner sur nous quand la France nous abandonna. Après la Cession, il resta fidèle aux colons, dont les pères et les frères avaient jonché de leurs cadavres nos champs de bataille.

A côté de ces colons décimés par la conscription et de ces soldats licenciés, il y avait leur clergé, et avec leur clergé la foi vaillante, l'inébranlable confiance en un Dieu qui sait encore triompher avec des vaincus et qui ne regarde pas la couleur du drapeau sous lequel veulent le servir ses enfants.

Voyez ces lutteurs de plus d'un demi-siècle, arrachant pièce par pièce aux vainqueurs toutes les libertés civiles et religieuses d'un petit peuple qui voulait quand même rester libre et catholique. Les traités étaient bien là sans doute qui les garantissaient: mais eux savaient trop que les traités qui ne sont pas défendus deviennent vite lettre morte, sur des parchemins bons tout au plus à faire durer une amère raillerie.

La lutte fut longue et dure. Plus d'un combattant tomba avant d'en voir le triomphe. Et ceux-là qui se sont battus sans retour et sans récompense sont plus héroïques que nos héroïques soldats.

Vous les retrouvez partout: dans l'arène politique, où rien n'abat leur mâle énergie, ni la pauvreté, ni les dégoûts, ni les défaites, ni les trahisons. Vous les retrouvez au sein de chaque paroisse, et ce sont d'humbles curés qui apaisent les haines compromettantes, en montrant le triomphe au bout des luttes pacifiques et patientes.

Vous les retrouvez dans l'épiscopat, et c'est un évêque,—l'un des plus illustres prédécesseurs du prélat dont vous allez tout à l'heure dévoiler la statue et glorifier le

nom et les œuvres: de cet ardent patriote, de cet immortel évêque que fut Mgr Bourget, — dont le cœur s'est ouvert saignant, à la vue des droits méconnus de ses enfants; et il s'en est allé redire sa plainte jusque devant les parlements de la métropole, avec l'accent d'un père qui demande justice pour les siens, et réclame avec des mots vibrants qui font frémir les hommes du pouvoir, les droits d'une église et d'une patrie qui doivent prospérer et rester libres, même quand leurs fils ont changé d'allégeance!

---

Voilà les conquérants et les défenseurs de qui notre génération a reçu les institutions dont elle jouit.

Sommes-nous les continuateurs de l'œuvre du passé?

Hommes, actions et principes sont-ils encore à la hauteur glorieuse où les ont placés nos pères?—

Ne prenons pas de détours pour dire tout de suite: non. Il y aurait bien assez de détours à prendre s'il fallait expliquer pourquoi.

Notre population n'est plus tout à fait la population croyante et soumise qu'elle était. Et pourtant laissé à lui-même, aux préceptes et aux conseils de sa religion, le peuple, notre peuple est naturellement sensible et bon. Il aime ses dimanches, les belles démonstrations religieuses, après les longues journées de travail; il aime son crucifix pendu à la muraille de sa pauvre maison, parce qu'en lui se résument sa foi et le souvenir des parents, des chers disparus, qui l'ont baisé en expirant. Il est honnête, travailleur, d'une gaieté pleine d'entrain; homme compatissant, il sait souffrir avec son voisin et partager sa petite part avec celui qui a moins; franc et digne dans sa loyauté ignorante, ce n'est pas lui qui aurait jamais inventé la spéculation sur les consciences, qui aurait vendu les convictions de son esprit et les amours de son cœur! Anguleux dans ses formes et brusque dans ses manières, il est droit dans son âme; il oublie vite l'injure dans les joies de l'amitié, et reconnait d'instinct celui qui l'aime et qui, sans lui livrer sa dignité par adulation, sait cependant aller à lui et se faire des siens; il a bon cœur, un cœur reconnaissant envers qui lui fait du bien, et sous la rudesse de ses traits il cache une âme tendre; vous avez vu, un matin, des ouvriers se détourner pour essuyer de grosses larmes, parce que, ce matin-là, le "petit" faisait sa première communion.

C'est ce peuple-là qu'il fallait, qu'il faut préserver contre l'invasion des doctrines et des mœurs qui le pervertissent.

Nulle part peut-être, plus qu'en notre pays, cette œuvre n'était facile. Chez les vieilles nations, en effet, il existe encore, malgré mains efforts de conciliation, la division des classes: les roturiers nourris du mépris des nobles, les prolétaires haineux, en face des aristocrates qui n'ont jamais vécu de la vie populaire, qui ne la connaissent pas et n'en sont pas connus. Chez nous, rien de tel.

La vie du peuple canadien—l'histoire en est encore toute neuve et toute palpitante — s'est développée autrefois dans les mêmes souffrances, les mêmes croyances, les mêmes défaites suivies des mêmes victoires et des mêmes espérances. Cette communauté de vie a cimenté entre eux tous, chefs et soldats, seigneurs et laboureurs, l'union de la plus belle et de la plus fraternelle des démocraties.

Tant que cette union n'a pas été altérée, l'homme dirigeant n'avait pas à briser des défiances pour arriver à l'homme du peuple. Le vieux Canadien d'en haut pouvait aller au vieux Canadien d'en bas, sans éveiller ni soupçons ni rancunes, et lui dire en lui serrant la main: " Tu sais, mon vieil ami, nous sommes du même sang, comme nous sommes de la même foi, fils de ceux qui ont labouré la terre des anciens et ont combattu sur les mêmes champs de bataille: restons unis, en restant bien fidèles aux traditions du passé et à la religion des ancêtres!"

Est-ce que tous ceux qui appartiennent aujourd'hui à la classe dirigeante tiennent encore ce langage ? Est-ce qu'ils le mettent en pratique? Et c'est pourtant là la véritable politique, la défense dans l'union du petit par le grand.

Qui de vous, s'il a encore dans ses salons le portrait de quelqu'un de ses grands-pères, pourrait le regarder en face et lui dire avec sincérité: "Ce que vous avez fait, je l'ai fait, mais plus vite. Vos luttes pour la vie, je les ai reprises et menées mieux que vous. Ce que vous avez aimé et fait respecter, je l'ai aimé et fait respecter"?

Qu'il le dise, mais qu'il se garde bien de rencontrer, dans la toile inerte du tableau, les yeux du vieillard! Ils lui répondraient dans leur silence: "Tu as fait plus de bruit que moi; as-tu fait plus de bien? Tu as appris plus de choses au peuple: l'ont-elles rendu meilleur? Crois-tu qu'il vaut mieux embellir une ville que de la moraliser? As-tu pensé, pauvre fils, que la prospérité d'une nation chrétienne se mesure sur la population de ses cités, sur sa quantité de bois, de charbon, de balles de coton: sur la hauteur de ses usines et le nombre de ses théâtres? Va donc, va et sache ne plus prendre le plaisir pour le bonheur, l'orgueil tapageur pour le vrai progrès, et tout ce qui va vite pour ce qui mène au ciel!"

Non, la défiance de caste n'existe pas chez nous. Mais on a trouvé un autre moyen de rompre l'union féconde avec le peuple. Celui-ci, ne trouvant plus autant qu'autrefois de dévouement sincère et de respect désintéressé pour lui, dans les classes dirigeantes, a perdu de sa confiance en elles.

—On a fait, pense-t-il, des carrières officielles où on le dirige, où on le gouverne, où on administre ses affaires, des carrières d'argent qui ne diffèrent des autres exploitations et des autres spéculations que par le bruit et la gloriole qui les entourent, et, fatigué de servir d'instrument, de fournir des majorités en retour de simples promesses,

il s'est dit: "Je hais l'exploitation, je hais les spéculateurs et les trafiquants de principes! Mais puisque exploitation et spéculation il y a, cela va se faire à deux. J'ai aussi quelque chose à vendre: une conscience, des serments, des convictions, des intrigues, et pour les avoir, on les paiera!"

La culture de la popularité malsaine, celle qui s'épanouit sur le mensonge, comme certaines fleurs dans les marais, a commencé l'œuvre dissolvante; le mépris des préceptes de l'Eglise l'a vite continuée; les faiseurs et les entremetteurs sont venus après; des écrivains et des orateurs se sont déchirés dans des discussions, où la brutalité des mots tenait lieu de principes et de charité, et le peuple s'est dit:—"Pourquoi respecterais-je des hommes qui ne se respectent pas? Pourquoi me soumettrais-je à une autorité qu'ils avissent et se jettent par morceaux?"

Il s'est dit encore: "J'ai vu spéculer avec un mandat; pourquoi ne spéculerais-je pas avec un vote? Chacun vend ce qu'il a! Parce qu'ils vendent plus cher et font plus d'argent, est-ce une raison pour que je me dispense d'en faire moins!"

A ces causes démoralisatrices s'est ajoutée la lecture du journal, avec ses faits divers troublants et ses vices universels servis chaque jour à dose continue. A ces causes se sont ajoutés des scandales, partis, hélas! des classes élevées, d'où devaient venir les bons exemples. Des négociations sous toutes les formes ont étonné la piété populaire; des incrédules malfaisants ou cherchant à l'être, ont profité de cet étonnement pour amoindrir l'influence religieuse, et des esprits forts qui se rencontrent parfois dans les villes et jusque dans les villages, ont appris au peuple à se défier de l'autorité de l'Eglise et de ce qu'ils appellent ses superstitions et ses empiètements.

Chez beaucoup d'hommes du peuple,—à quoi bon toujours faire de l'optimisme?—il reste encore des pratiques de foi routinières; mais vienne une tourmente politique ou sociale, où la direction spirituelle leur semblera opposée à leurs intérêts, à leurs chefs et à leur esprit de parti, et, vous le savez comme moi si vous avez un peu observé, dans bien des cas, cette foi populaire superficielle et cette religion de surface feront un complet naufrage.

Et ce sera pour les travailleurs, comme pour ceux qui les dirigent, un malheur, même temporel, effrayant. Car ce peuple si bon, si droit, si tendre quand il est lui-même, a des retours de haine sanglante, quand on l'a aveuglé; il se tourne dans sa colère contre ceux qui l'ont perverti; et en se coalisant, il forme une vague qui brise sous son choc toutes les digues et détruit les précautions les mieux prises et les fortunes les mieux entourées de force, de gendarmes et de lois.

Oh! que l'on fait mal au peuple, même dans cette vie, quand on ne défend pas pour lui, quand on lui enlève, à lui pauvre travailleur dont les

joies sont si rares et si parcimonieusement distribuées, les joies de l'espérance, le cœur de Dieu, où il fait bon reposer son cœur, l'Eucharistie, qui remplit si bien les âmes vides des faux trésors de l'ambition et des honneurs! Oh! que cela fait triste de sentir approcher l'heure où le peuple ne croira plus et ne sera plus consolé comme autrefois! de sentir que le préjugé, sous forme de liberté, de plaisir, ou d'instruction fausse, se glisse et éteint ses croyances! On éprouve le malaise qui s'empare de l'âme à l'approche d'un soir lourd, chargé d'orage, avec des éclairs sinistres qui coupent l'horizon et des roulements lointains qui nous s ertissent: "Prenez garde, vous qui allez dormir! la nuit devient mauvaise, savez-vous ce que sera votre réveil, et si vous vous éveillerez demain?"

Ne disons pas, mes Frères, que ces craintes sont vaines, que nous ne sommes pas rendus là Pas rendus là, c'est vrai; mais pour signaler le mal est-ce qu'on attend d'en être saisi?

Du temps que j'étais étudiant, dans une île de la Manche, j'allais souvent avec mes camarades, m'asseoir au bord de la mer. En face de nous était sise une forteresse qui abritait une garnison anglaise: on la construisit du temps d'Elizabeth et elle en porte le nom: Elisabeth Castle. C'est une masse de rochers rougeâtres, auxquels on a cimenté des pierres rougeâtres, pour compléter ce château-fort que la nature a commencé, et dont les angles ébréchés par les morsures du salin offrent un aspect bizarre. A l'extrémité s'allonge une immense jetée en ciment, qui préserve le port de Saint-Hélier des houles de la haute-mer. A marée haute, le château n'est plus qu'un îlot de pierre, à plus d'un mille d'espace du rivage. Quand la mer s'était retirée, des visiteurs franchissaient à pied cet espace, pour voir la forteresse et les exercices du bataillon, pour entendre la musique militaire, et plus encore la grande musique de la mer, dont les vagues déferlantes roulaient leurs gammes avec les galets des grèves. Puis quand on sentait, avec les brises fraiches du large, revenir la marée, et que la forteresse allait se replonger dans les flots, un soldat escaladait les hauteurs et sonnait du clairon: "Sortez du fort, vous tous qui ne voulez pas périr: voici la mer qui monte!"

Et les visiteurs se hâtaient de repasser le gué. Les flots se pressant sur leurs talons, comblaient bientôt le vide et l'espace qui sépare du bord, tandis qu'ils englobaient la forteresse, et, sous l'irréductible poussée de l'Océan, battaient ses flancs et lançaient par dessus la jetée l'écume de leur fureur et les nappes blanches de leurs embruns

Mes chers Frères, le peuple est une autre mer mobile: calme et paisible, tant qu'il est croyant et juste, terrible dans sa poussée et brisant d'un coup ceux qu'il aimait le mieux la veille, lorsqu'on a excité ses passions et soulevé [illegible] cœur.

Notre peuple est comme les autres peuples Il subit en ce moment la poussée d'une marée montante d'im-

piété et de vénalité. Il n'aime plus comme il aimait, il ne respecte plus comme il respectait, il ne croit plus comme il croyait. Et nous, optimistes qui serons les premières victimes de ses colères, voulons-nous donc que se taise l'humble soldat que sa consigne a chargé de crier: "Voici la mer qui monte! Vous tous qui ne voulez pas périr, courez, avec ceux que vous êtes chargés de défendre, à la terre ferme de nos croyances, au rivage de la religion!" Voulons-nous que cet humble soldat attende pour escalader les hauteurs et sonner du clairon, que la marée batte nos flancs et nous engloutisse?

---

Le P. Lalande termine par un appel aux bonnes volontés, afin de rendre ces leçons pratiques. Il ne faut pas que la Saint-Jean-Baptiste soit une simple explosion d'enthousiasme et se borne à déployer des drapeaux, à redire des phrases ardentes et littéraires; il faut qu'elle suscite des dévouements pratiques, des résolutions fécondes, des imitations sincères des aïeux.

Du reste, il trouve dans la fête du jour des gages d'espérance; et il croit que les beaux soleils de foi vaillante, d'œuvres généreuses, de dévouement sincère pour le peuple, de patriotisme chrétien et éclairé, n'ont subi chez nous qu'un amoindrissement de lumière momentané, et qu'ils vont briller encore, longtemps, dans tout leur éclat, pour le peuple canadien-français.

# Discours de Mgr. Bégin au dévoilement du Monument Bourget.

Messeigneurs et Messieurs,

En présence du riche monument qui s'élève sous nos yeux et au spectacle de l'imposante démonstration patriotique et religieuse à laquelle nous assistons ce matin, je ne puis me défendre d'une comparaison dont l'idée s'offre spontanément à mon esprit, entre la fausse gloire et la gloire véritable.

Oui, le contraste est frappant ! L'une, bruyante et hautaine, vaniteuse, recherchant l'éclat, séduit aisément les esprits légers; elle fascine quelque temps les regards d'un monde prêt à applaudir tout ce qui le flatte et l'amuse; mais, semblable à un fuyant météore, on la voit pâlir, s'effacer et disparaître. L'autre, s'ignorant elle-même, ennemie du bruit et du faste, voudrait se dissimuler les titres qu'elle a à l'admiration des hommes. Mais, perçant à son insu les voiles de l'obscurité, elle finit par éclater au grand jour; et la mort et le cours des ans, loin de l'amoindrir, ne font qu'en révéler davantage les mérites et la beauté.

Pourquoi cette différence? C'est que la fausse gloire repose sur des titres colorés, des apparences, des impressions fugitives. La gloire véritable, au contraire, née de réels mérites, s'appuie sur des œuvres, et à mesure que ces œuvres se développent et grandissent, elle-même jette un éclat de plus en plus resplendissant.

Tel est bien, si je ne me trompe, le secret de l'admiration que le nom de Mgr Bourget n'a cessé de provoquer et de l'enthousiasme, je pourrais dire, national qui réunit aujourd'hui autour de sa statue, trophée de luttes et de vertu, l'élite de la population montréalaise et du peuple canadien tout entier. Non, la mémoire

d'un si vénérable pontife ne pouvait périr; son nom, porté de bouche en bouche, méritait de passer glorieux jusqu'aux plus lointaines générations.

En effet, cette gloire que Mgr Bourget n'a pas cherchée, que sa modestie même redoutait et qui désormais s'attachera à sa mémoire comme le reflet aux astres du firmament, elle a eu pour principe autre chose que des succès d'occasion et des titres d'emprunt, nous en trouvons l'explication, la raison adéquate dans les œuvres inoubliables,—œuvres de foi et de doctrine, œuvres de zèle et de piété,—qui ont marqué la carrière épiscopale de cet illustre prélat.

Ces œuvres, je le sais, vous sont connues. Elles s'identifient avec l'histoire de votre ville; elle s'épanouissent en fruits e bénédiction sous vos yeux. Et pourtant, laissez-moi le dire, à une époque où les plus grands bienfaits, où les mérites les plus manifestes de l'Eglise et de ses pasteurs sont trop aisément mis en oubli, il m'a semblé utile et opportun d'en évoquer devant vous le rapide souvenir.

---

Ce qui frappe tout d'abord dans l'ancien évêque qui fait l'objet de cette fête, c'est sa foi vive, son attachement inviolable à la saine doctrine, c'est aussi son dévouement sans bornes à la cause sacrée de l'éducation.

Homme de foi, Mgr Bourget en recherchait les lumières à sa source pure. D'instinct son esprit se reportait vers Rome. Et lorsque des sommets de la Ville Sainte descendait sur le monde quelque enseignement nouveau, avec quelle soin il accueillait cette parole de vie, avec quel zèle il s'appliquait à la répandre, à la faire connaître et aimer! Il voulait que la foi romaine pénétrât de ses rayons, de son esprit, de son influence, toutes les institutions et toutes les œuvres de son vaste diocèse; il voulait que le dogme qui s'y enseigne, la morale qui s'y pratique, la liturgie qui y déploie ses pompes fussent comme autant d'échos des pratiques et des enseignements de Rome.

Quarante-huit ans d'épiscopat, marqués au coin de la plus scrupuleuse orthodoxie, prouvent assez ce que j'affirme. Et s'il fallait de cela une démonstration plus sensible, ne la trouverions-nous pas ici-même ?— Contemplez, MM. cette magnifique cathédrale, due à l'initiative pleine de foi du grand évêque Bourget et dont l'architecture éminemment symbolique exprime si bien l'union de ce diocèse avec la Chaire apostolique. Un diocèse, aux yeux de la religion, c'est une Eglise particulière; en d'autres termes, ce doit être la copie vivante, l'image fidèle, la reproduction, sur un territoire limité, de cette immense société spirituelle qui est l'Eglise universelle. Et de même que la Basilique de Saint-Pierre de Rome porte, pour ainsi dire, incrustés dans la pierre et le marbre les traits distinctifs, les beautés caractéristiques de la vraie Eglise de Jésus-Christ, ainsi cette belle et imposante cathédrale de Montréal, construite sur le

modèle de Saint-Pierre, semble proclamer avec une éloquence supérieure à toute parole humaine l'esprit profondément romain qui animait Mgr Bourget et son désir de voir cet esprit dominer toutes les intelligences et tous les cœurs.

Admirable était l'attachement du vénérable prélat à toutes les doctrines émanées de la Cour de Rome. Et si l'on en juge par ses propres paroles, rien n'égala le bonheur qu'il éprouva au Concile du Vatican à prendre lui-même part à la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale. Volontiers pour sa foi et le plus humble des dogmes il eût donné son sang et sa vie. C'est que Mgr Bourget apprécialt justement le rôle fondamental des principes dans la vie de l'Eglise et dans le gouvernement des sociétés. Ces principes, il les aimait, il s'en pénétrait, il en poursuivait le triomphe avec courage et persévérance.

Aussi quand la révolution osa porter une main sacrilège sur les Etats du Pape, quand, sans respecter aucun droit, elle s'empara violemment de cet héritage séculaire, menaçant la liberté même et l'indépendance du Saint-Siège, avec quelle ardeur Mgr Bourget n'épousa-t-il pas la cause du grand Pontife opprimé! Par quels chaleureux accents n'engagea-t-il pas la jeunesse de notre pays à aller s'enrôler sous la bannière de Pie IX et à lui faire un rempart de sa foi et de sa vie! Le clairvoyant prélat ne se faisait pas, sans doute, illusion sur l'issue de la lutte, mais une phalange de zouaves volontaires autour du Pape, c'était, à ses yeux, plus qu'un corps de troupes armées, c'était une protestation, c'était l'affirmation solennelle d'un principe cher à tout cœur catholique, et cet acte éclatant de patriotisme religieux avait de quoi séduire une âme faite comme la sienne, toute entière de foi convaincue, d'ardente charité, de zèle éclairé et généreux pour la gloire de Dieu, sa vérité et sa justice.

Or, MM. un évêque qui aime Dieu, qui aime sa foi, qui aime la vérité enseignée par Jésus-Christ aux hommes, pourrait-il ne pas avoir à cœur la diffusion de cette même foi, de cette même vérité, pourrait-il ne pas s'intéresser à l'œuvre de l'éducation chrétienne?

Ça été, dès le principe, la gloire de l'Eglise, dépositaire infaillible des divins enseignements, de travailler de toutes ses forces à éclairer le monde, à dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. Ça été et ce sera son impérissable honneur d'avoir su, partout et toujours, consacrer à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse tout ce qu'elle possède de lumière, d'intelligence, de vertu et de dévouement. Depuis que le Fils de Dieu a fait retentir sur son berceau ces remarquables paroles: "Allez, enseignez toutes les nations", elle n'a pas failli à la tâche et l'histoire est là pour attester ce que les sciences et les lettres ce que les connaissances humaines, à tous les degrés, doivent à cette mère surnaturelle des peuples.

Le peuple Canadien-Français, en particulier, lui est redevable, il est

redevable à son clergé et à ses évêques des meilleurs foyers d'enseignement dont il s'honore, de ses universités, de ses séminaires et de ses collèges, de ses écoles et de ses académies les plus florissantes. Dans le seul diocèse de Montréal, comptez toutes les institutions enseignantes, qui ont surgi à la voix créatrice de Mgr Bourget ou qui ont grandi sous son égide: elles sont légion. Nul mieux que ce saint prélat n'a compris l'importance de l'instruction éclairée par le flambeau de la foi, et nul non plus n'a déployé plus d'efforts, plus de constance, plus d'énergie pour assurer à l'élément religieux, dans la formation des intelligences, la place d'honneur qui lui convient.

Ah! je le déclare hautement, et je voudrais que ma voix fût entendue de tous mes compatriotes, tant que notre peuple reposera assez de confiance en ses chefs spirituels pour ne pas leur contester l'influence dont ils jouissent dans les conseils de la nation, il n'aura à redouter ni les accaparements d'un pouvoir ambitieux, ni la froide insouciance d'esprits indifférents. A l'exemple du grand patriote que vous honorez aujourd'hui, nous voulons, MM. le progrès des sciences, nous voulons l'avancement de l'instruction populaire; nous voulons avant tout et pardessus tout cette sage et forte éducation qui fait le prêtre instruit et zélé, le citoyen honnête, la mère de famille vertueuse, le magistrat intègre, l'homme d'Etat consciencieux et dévoué.

---

Si attentif qu'il fût aux questions de foi et de doctrine et au progrès intellectuel, Mgr Bourget n'ignorait pas qu'un évêque doit avoir l'œil ouvert sur tous les besoins, favoriser tous les développements, mener de front toutes les œuvres utiles au bien des âmes.

Et quelle œuvre plus réellement utile, plus manifestement progressive que la création et la multiplication dans un diocèse, de nouvelles paroisses? La paroisse, sans doute et tout d'abord, est un foyer de vie morale et religieuse; mais elle est encore par le groupement des familles, un centre d'opérations industrielles et agricoles. Et l'évêque qui, de son sceptre, fait sortir du sol toutes ces églises échelonnées sur nos rives et disséminées dans nos vallons, n'est pas seulement un bienfaiteur des âmes, il est aussi—on ne le remarque pas assez—l'instrument le plus efficace de l'expansion matérielle, de la richesse, de la prospérité de son pays.

Cette gloire, ai-je besoin de le rappeler? n'a pas manqué à Mgr Bourget. Sous son épiscopat aussi fécond que prolongé, soixante-quinze nouvelles paroisses, monuments de zèle, d'activité, de clairvoyance patriotique ont enrichi le diocèse de Montréal d'autant de foyer d'action et décuplé en quelque sorte la force nationale. Le voilà, MM., le vrai progrès, celui qui, groupant les esprits et les volontés dans la poursuite du bien-être, les assujettit en même temps à la loi sacrée du devoir, celui qui, ouvrant au laboureur ou à l'industriel de nouveaux champs à exploiter, leur

prépare simultanément l'autel où, par l'entremise du prêtre, ils pourront offrir à Dieu un sacrifice d'hommages, de reconnaissance et de prière.

N'y eût-il dans la vie de Mgr Bourget que cet insigne mérite d'avoir, en multipliant si considérablement les paroisses, reculé tout à la fois les limites de l'Eglise et les frontières de de la patrie, c'en serait assez pour illustrer la carrière épiscopale de ce dévoué prélat.

Mais, MM., un homme d'un si grand zèle, d'un cœur si ardent et généreux, ne pouvait être insensible aux misères qui affligent notre pauvre humanité. Faut-il s'étonner que les œuvres de miséricorde aient eu une si large part de sa sollicitude? Il en a créé pour tous les besoins. Pour toutes les indigences physiques et morales. Orphelinats, écoles des pauvres, instituts des aveugles et des sourds-muets, hôpitaux des aliénés, asiles de la vieillesse et du repentir; la charité sous sa main féconde, a su prendre toutes les formes, et de ces diverses maisons de plus en plus prospères s'élèvent d'innombrables voix bénissant le Pasteur éclairé et bienfaisant qui a mis la main sur toutes les plaies vives et embaumé toutes les douleurs d'un parfum de foi de religion et d'amour

Or, ces œuvres de bienfaisance et de miséricorde, comme aussi celles de l'instruction de la jeunesse, à quelles mains Mgr Bourget voulut-il, pour la plupart du moins, les confier? A des mains religieuses, aux mains de ces admirables congrégations d'hommes et de femmes qui sont comme le corps d'élite de la grande armée catholique; que l'on trouve à tous les postes avancés de la charité ou du devoir; qui ne redoutent aucune charge, qui ne reculent devant aucun obstacle; qui ne connaissent qu'une loi, l'obéissance; qui ne poursuivent qu'un but, la glorification de Dieu par le salut des âmes; qui n'arborent qu'un seul drapeau, la tunique ensanglantée du Dieu crucifié. Ces congrégations, si méprisées en certains pays, si injustement traitées, si odieusement calomniées, persécutées par les sectes avec d'autant plus de haine qu'elles représentent l'esprit le plus pur de Notre-Seigneur et de son Evangile, le grand évêque de Montréal ne craignait pas de leur ouvrir toutes grandes les portes de son diocèse. Il comprenait que quand, d'une part, l'enfer fait rage contre Dieu et son Eglise, on ne saurait trop multiplier les secours offerts par tant d'âmes saintes, par tant de courages et de dévouement.

Comment encore ne pas rappeler ici les œuvres de piété si nombreuses écloses en ce diocèse au souffle inspirateur de Mgr Bourget? c'est le propre des esprits formés à l'école des saints de savoir descendre des plus sublimes hauteurs de la foi et de la doctrine jusqu'aux détails les plus humbles de la vie chrétienne et d'exercer leur apostolat de mille manières et par mille influences. Il serait trop long d'énumérer les fondations pieuses dues à l'initiative ou à la protection de celui qui, selon l'expression biblique, fut véritablement

l'ange de l'Eglise de Montréal. Si j'en fais mention, Messieurs, c'est pour vous signaler l'importance de ces œuvres; c'est pour vous dire que rien de ce qui peut contribuer à fortifier l'esprit chrétien, à maintenir l'intégrité des mœurs, à éloigner les occasions de péril pour les âmes et notamment pour la jeunesse, ne lui fut ni ne doit nous être indifférent. Tant que le peuple canadien saura prier, adorer Dieu et vénérer les lois de la justice, de l'honneur, de la moralité, il méritera les bénédictions du ciel, et un peuple béni du ciel, c'est un peuple fort, un peuple heureux.

Je m'arrête, Messieurs, ne voulant pas être trop long,—sans avoir rien dit des vertus qui ornaient l'âme de Mgr Bourget, de son humilité, de son détachement de son extrême bonté, de son admirable simplicité, de sa tendre et compatissante charité. Ces vertus, vous vous en souvenez, le firent surnommer le "saint" évêque et les œuvres qu'il a accomplies, n'en furent, à bien dire, que la manifestation et le reflet.

Non, répétons-le, la mémoire d'un homme si remarquable par ses travaux et ses mérites ne saurait s'effacer: "non recedet memoria ejus."

Elle vivra dans l'éclat immortel de son nom, dans la fécondité inépuisable de ses œuvres

Elle vivra dans cette statue que les citoyens de Ville-Marie viennent de lui ériger et qui, en redisant les gloires de celui dont elle représente si artistement les traits, proclamera, en même temps, la générosité et la gratitude de la population montréalaise.

Elle vivra encore — permettez-moi de l'ajouter — dans le digne héritier de sa charge apostolique, dans le distingué prélat qui occupe aujourd'hui son trône et en qui, sa foi ardente, sa [illegible]ste charité, son énergie ferme et [illegible]uce, sa soif de la vérité, de progrès, de la justice, semblent passées tout entières.

En suivant les enseignements si élevés, les directions si sages de leur chef actuel, les catholiques de Montréal demeureront fidèles à la grande voix de Mgr Bourget. Et cette fidélité sera le plus sûr garant de la paix et de leur bonheur.

# Discours de Sir Wm. Hingston au dévoilement du Monument Bourget.

(Traduit de l'Anglais.)

Messeigneurs et Messieurs,

En entreprenant de parler sur l'un des plus glorieux enfants du Canada, je serais plus à l'aise si je ne me sentais si inférieur à la grandeur de mon sujet Mais, cette tâche m'est imposée, je ne saurais tromper votre attente. C'est Sa Grandeur Mgr l'Archevêque qui s'est adressé à moi et m'a fait connaître que j'aurais l'honneur de vous adresser la parole.

Je me suis demandé en moi-même comment je pourrais m'élever jusqu'à la hauteur de celui qui est placé sur ce piédestal. Pourrai-je me permettre d'apprécier en pleine liberté, avec justice et impartialité la carrière de cet homme au grand cœur, à la bonté parfaite qui, à l'exemple de son divin Maître, dont il fut le serviteur très fidèle, "passa au milieu de nous en faisant le bien."

Philippe Hébert, notre habile sculpteur canadien, avec l'œil du génie, a saisi les traits de la noble figure et l'a retracée sur le marbre, de sa main de maître. Cette œuvre immortalisera l'expression et la physionomie du défunt.

J'ai eu le privilège, Messeigneurs et Messieurs, de connaître Mgr Bourget pendant de longues années et il me fut donné d'entrer avec lui dans des rapports intimes. Quelle admiration j'avais dans mon cœur! Quelle vénération il fit naître en moi! Chez lui la distinction n'était pas le résultat de sa haute position. Il avait cette distinction dans l'élévation de son esprit et dans les trésors de son cœur; elle précédait son arrivée aux honneurs; elle brilla dans tous les actes de son long épiscopat, et l'accompagna dans sa retraite, lorsqu'il transmit sa charge pastorale en de plus jeunes mains.

Personne n'arrive au premier rang sans efforts; personne ne devient un conquérant sans activité et sans un déploiement d'énergie et d'une assiduité aux devoirs de tous les jours et de toutes les heures. C'est ainsi que notre doux et aimable Mgr Bourget se montra toujours un conquérant. Il gagnait les uns par son aménité et par une douceur accompagnée toujours de grâce et de politesse; les autres par son désintéressement. Il conquérait les timides par un encouragement sympathique. Il conquérait les humbles par une simplicité affable et une humilité plus grande que la leur. Il conquérait les avares parce qu'il ne montrait aucune cupidité, aucun désir de lucre. Il conquérait les âmes charitables en leur donnant l'exemple d'une charité sans bornes. Il conquérait tous ceux qui demandait une assistance corporelle ou spirituelle, car il la donnait si généreusement.

Quand il s'agissait de secours matériels, il donnait à ceux qui le suppliaient avec bonté; même quand il était réduit, comme la veuve de l'Evangile, la dernière obole qui lui restait. Cette obole, il le savait si bien, était plus précieuse aux yeux de Jésus que les plus grands dons.

Mais il y a une conquête plus grande que toutes les autres, — une conquête plus difficile: — conquête que les plus fameux conquérants n'ont jamais comprise: C'était la conquête de soi-même.

C'est cette victoire sur soi-même qui lui a donné la force de surmonter les immenses difficultés qu'il a rencontrées dans son administration.

La première année de son épiscopat fut celle de l'accession au trône de la Grande Bretagne pour notre feue Reine Victoria, c'était deux présents que le ciel faisait à la ville de Montréal et à notre cher Canada.

L'année 1837 fut pleine d'anxiété pour notre Souveraine chérie et notre dévoué pasteur. Elle voyait la révolte dans notre pays. Le jeune archevêque de Montréal ne resta pas indifférent, il s'agissait des plus graves intérêts de notre nation.

L'histoire nous montre combien furent sages les conseils de nos pasteurs spirituels.

Trois ans plus tard, en 1840, en prenant la charge complète du diocèse de Montréal, il nous fit bien comprendre dès sa première lettre pastorale qu'il entendait la grandeur de ses devoirs et l'immense responsabilité qui y était attachée: "Que si une seule âme est perdue, nous disait-il, vous en rendrez compte, et il faudra donner âme pour âme et vie pour vie."

Parlant de lui-même, il ajoutait : "Vous savez que nous nous devons à tous, au riche comme au pauvre. Nous devons nous prodiguer nous-même pour les autres; instruire et consoler, nous sacrifier enfin pour le salut de tous. Vous ne pouvez pas vous dissimuler qu'il y a des plaies profondes à guérir, des abus invétérés à corriger, de déplorables scandales à supprimer."

Telles furent ses premières instructions à son clergé, et sa conduite

pendant tout le temps de son épiscopat y fut conforme.

Il se mit donc à l'œuvre avec son énergie que nous avons connue. Il fallait construire des églises. On croit qu'en effet 75 furent élevées pendant son administration.

La croisade contre l'intempérance fut active. Ses orts pour la cause de l'éducation furent constants et soutenus. La colonisation reçut de Mgr Bourget tous les encouragements. Le développement spirituel de ces colonies nouvellement créées demandait une attention spéciale et il n'y manqua pas.

On ne devait pas s'attendre que tant de réformes et tant d'œuvres s'accompliraient sans éveiller des susceptibilités, sans produire des alarmes et sans qu'il se fit d'opposition.

Mais dans toutes les mesures prises par l'épiscopat, personne de ceux qui ont connu Mgr Bourget, n'a jamais pensé à douter de la pureté de ses intentions et de la droiture de ses motifs.

Tout le monde connaissait qu'il n'était pas égoïste. Quand il sollicitait de l'argent, ce n'était pas pour lui-même, qu'il restait pauvre et aimait sa pauvreté. S'il demandait des sacrifices, il en donnait, le premier, l'exemple. Dans la conduite des fidèles confiés à sa charge, il dut souvent se montrer inflexible et intransigeait pour sauvegarder les droits de Dieu et de l'église. D'ailleurs le temps a déjà prouvé qu'il avait raison.

J'ajouterai que, à mon avis, l'attraction personnelle de l'Archevêque, l'aida considérablement d'accomplir toutes les réformes nécessaires. Il était juste, il fut charitable. La charité se manifestait partout et sous bien des formes.

Et lorsque son temps, étant rempli, ce grand organisateur, ce réformateur, ce conquérant qui s'était occupé de toutes les questions sociales et religieuses de l'époque, qui avait accompli tant de réformes, mourut, il s'éleva dans la grande cité des pleurs et des regrets comme nous n'en avions jamais entendu. Le deuil s'étendant sur toute l'île de Montréal, dépassait les rives de l'Ottawa, où il rendit le dernier soupir et il nous revint à Montréal, c'est à nous qu'il appartenait de lui rendre les derniers honneurs.

Mais dans ce concours d'une grande population, il n'y eut pas que les descendants de la vieille France: les enfants de la fidèle Irlande n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à Mgr Bourget.

Pendant la famine de 1847 et la fièvre qui la suivit, Mgr Bourget fut un père tendre et dévoué pour les familles désolées qui abordaient notre ville de Montréal. Tous ceux qui expirèrent autour de notre évêque furent les objets de sa sollicitude, et reçurent des secours spirituels abondamment. Leurs voix, vous ne pourrez les entendre aujourd'hui. Mais, grâces à Dieu, il eut des survivants. Il y en a même aujourd'hui, ils ont la joie de se présenter autour de ce monument, pour acclamer leur Père avec nous. C'est une aimable pensée qui fait honneur aux organisa-

teurs de cette fête, d'avoir invité ces chers descendants de tant d'illustres victimes à prendre part à cette cérémonie.

Ce fut un terrible fléau que celui de 1847, mes amis.

Que d'infortunés terrassés par la fièvre en pleine mer y furent jetés par milliers. Les victimes de l'épidémie ne périrent pas toutes pendant le voyage; six mille, déjà atteintes du mal qui devait les tuer, furent débarquées à la Grosse Ile où elles succombèrent et furent enterrées. Les vaisseaux, portant chacun sa cargaison déjà décimée d'hommes, de femmes et d'enfants, déposaient à la file en cet endroit ce qui leur restait de passagers.

Les autorités multiplièrent les secours; elles installèrent des abris improvisés à la Pointe St-Charles, elles engagèrent des médecins, même des étudiants en médecine, des garde-malades, des menuisiers pour faire les cercueils, des fossoyeurs, rien ne fut oublié, aucun service ne fut négligé.

La mortalité,—serait-ce à cause de l'âge ou des soins plus grands dont ils furent entourés—fut moins grande parmi les enfants que parmi les adultes. Après la cessation du fléau six cent cinquante petits enfants n'eurent d'autres parents que ceux dont la divine charité avait ému les entrailles. C'est alors que l'évêque fit des appels pathétiques pour placer les pauvres petits abandonnés, et sa voix fut entendue.

L'asile St-Jérôme fut élevé à la hâte et des maisons particulières se construisirent. Parmi les 230 mandements dus à la plupart de Monseigneur Bourget un grand nombre sont de remarquables pièces d'éloquence, mais aucun ne fut plus pathétique que celui dans lequel il fait appel à la Charité pour secourir les orphelins. L'Archevêque écrit entr'autres choses: Recevez-les avec joie comme un précieux don de Dieu; traitez-les avec cette même tendresse que vous voudriez voir prodiguer à vos enfants dans une demeure étrangère, s'ils se trouvaient sans parents, sans amis; élevez-les et instruisez-les avec soin, réprimandez-les, si besoin est, avec douceur; ayez pour eux de l'affection et de la pitié.

Ces petits êtres vous intéresseront grandement lorsqu'ils comprendront tout ce qu'ils ont reçu de vous.

Au jour fixé le 11 juillet l'Archevêque partit de la Pointe St-Charles à la tête d'une petite armée de six cent cinquante enfants qu'il plaça dans différentes maisons qu'il avait su bien choisir. L'enfant entouré de la plus tendre sollicitude s'attacha bien vite à son père nourricier.

Les femmes n'avaient pas été les dernières à venir en aide à l'Archevêque et à ses orphelins. Nobles femmes du Canada! ici et à Québec! Avec quel empressement vous avez répondu à l'appel de votre évêque et combien nombreuses furent celles d'entre vous qui tendirent au petit affamé le sein de la nourrice.

L'activité du Pasteur en cette circonstance fut elle qu'il déploya dans tous les cas réclamant sa direction.—La sollicitude et la vigilance inlassa-

ble caractérissait ses occupations de chaque jour. Il travailla avez zèle à prémunir les fidèles contre les dangers que sèment sur leur passage les mauvais livres, le socialisme, la pseudo-science, la fausse philosophie, l'intempérance, la corruption électorale, l'usure, etc., etc. Il donna ses soins à tout ce qu'avait un intérêt pratique, l'agriculture fut l'objet de sa constante sollicitude. Quand vinrent les longues sécheresses; les pluies excessives; les gelées intempertives, etc., etc., le prélat fit monter vers Dieu ses plus ferventes prières

Son zèle pour le bien spirituel de son peuple ne se borna pas aux limites de son diocèse. Son travail de missionnaire s'étendit à Chicago dans l'Ouest, à la rivière Rouge, au Nord, aux "Township" de l'Est, et d'une manière générale à tous les hommes de chantier travaillant dans Ontario et Québec.

Les questions sociales en général avaient de l'intérêt pour lui. Les vêtements du peuple, la frugalité de la table, la tempérance, la simplicité dans les toilettes: furent autant de sujets d'études et de conseils pratiques qu'il adressait à ses diocésains.

Il recommandait aux dames de ne pas aller à l'église avec des toilettes de luxe ou trop tapageuses.

Pendant son long épiscopat pas un mot, pas un acte ne trahit de sa part au manque de loyauté ou de respect à la Couronne Britannique. Son inviolable fidélité s'affirma en 1849. Un nombre considérable de Canadiens avaient à cette époque, dans un moment de folie, signé un manifeste en faveur de l'annexion. La voix du Pasteur se fit entendre: elle conseilla au peuple de rester fidèle à son pays et à Sa Souveraine comme l'avaient fait ses ancêtres en 1775 et en 1812. Ces sages paroles furent entendues et l'effervescence s'apaisa rapidement.

La plus grande pauvreté était bien, selon lui ce qui convenait à sa personne: "Pourquoi nous occuper de notre personne disait-il à l'un de ses paroissiens". "Nous sommes suffisamment pourvus, nous avons de la nourriture pour soutenir notre corps et un vêtement pour le couvrir."

La frugalité du Prélat était bien connue de ceux qui eurent l'honneur de s'asseoir à sa table. Sa garderobe avait tout juste ce qu'il fallait de vêtements pour en changer une fois

Les présents qu'il recevait étaient aussitôt distribués aux pauvres Dans les dernières années de sa vie, il était très pauvre, et il fallait veiller à ce qu'il ne se dépouillait pas du strict nécessaire pour le donner au premier mendiant venu.

En touchant à la vie d'un homme aussi bon et aussi grand par le cœur que par les œuvres, je pense que ce serait presque commettre un sacrilège que de soulever même un coin du voile qui recouvre une telle modestie, des vertus aussi rares, une charité aussi prodigue de ses dons.

Je terminerai en empruntant à la plume de l'éminent abbé Colin—tout récemment encore au milieu de nous--

le tribut de sa propre admiration.

"Cette force surhumaine élevant notre Pontife a une hauteur ou le regard ne peut plus l'atteindre, sans que l'admiration vienne s'ajouter a la vénération, rehausse par la tout ce qu'il est, et tout ce qu'il a fait, et imprime la grandeur à sa personne comme à ses actes."

# Discours de Mgr. Duhamel au dévoilement du Monument Bourget.

Messeigneurs, Messieurs,

La reconnaissance que je dois à Mgr Bruchési, l'illustre archevêque, qui préside avec tant de zèle, de prudence et de succès aux destinés de plus en plus glorieuses de ce vaste diocèse m'a fait accepter sa gracieuse invitation à parler en cette solennelle circonstance.

La gratitude envers l'inoublié défunt, Mgr Ignace Bourget à la mémoire bénie et aimée duquel ce superbe monument est élevé, m'aidera à balbutier son éloge. J'ose l'essayer comme enfant et évêque de l'unique Eglise du Christ.

C'est des mains de feu Mgr Bourget qu'en 1841, le curé de Contrecœur avait reçu l'huile sainte des catéchumènes et le chrême sacré qui oignait mon front de nouveau-né. Et je songe que je suis redevable aux prières du saint évêque, avec ces onctions de l'huile embaumée, et l'eau de la régénération des premières effusions de l'Esprit-Saint qui imprègnent l'âme d'énergies vivifiantes et de joies spirituelles; "Proptera unxit te Deus tuus, oleo laetitiae prœ consortibus tuis (Ps. 44). Ce souvenir de ma vocation à la foi catholique, à la vie chrétienne, m'est cher, o saint Pontife dont j'aime à revoir, dans ce bronze si artistiquement sculpté, les traits vénérés et à ce titre d'enfant de l'Eglise impérissable, je te dois, ô Bourget, mes sentiments de reconnaissance.

En 1840, Mgr Bourget, fit la visite épiscopale aux rares fidèles, disséminés sur la rive nord de la rivière Ottawa. Ce territoire, maintenant sous ma juridiction, voyait passer pour la première fois un père et pontife de l'Eglise.

Il passa comme un conquérant du royaume de Dieu, faisant le bien et.

entraînant dans le service du Christ les bûcherons des durs chantiers et les colons des hameaux naissants. Comme trophées de ses succès d'apôtre, il plantait des croix dans un sol riche d'espoirs, confiant qu'avant de longs jours elles rayonneraient au-dessus des clochers des églises que, dans l'enthousiasme de leur foi ravivée, bâtiraient ces courageux pionniers de la colonisation.

A la vive lumière de ses onctueuses prédications, les ténèbres du péché qui pesaient sur les catholiques se dissipent et les âmes, ouvertes au repentir, se renouvellent dans l'esprit chrétien.

Ce doux souvenir que mon diocèse a été visité par l'apostolique évêque, et qu'à son cri de "Sursum Corda", emportés par de durables élans vers Dieu, me pénètre des sentiments d'une profonde gratitude et me porte irrésistiblement à célébrer la mémoire de ce Prélat dont le nom appartient, à l'église canadienne-française

---

J'ai hâte de le dire, Messeigneurs: Bourget fut un grand évêque. Oui, oui, il fut grand, puisqu'il fut serviteur insigne de nos deux patries à nous, catholiques canadiens, l'église et le Canada.

Lartigue, évêque de noble mémoire, avait été l'élu de Dieu et du Saint-Siège pour fonder le siège épiscopal de Ville-Marie. Quand le diocèse se trouva canoniquement établi et civilement reconnu, Lartigue mourut.

Sa mission avait été grande et dignement accomplie. La mission de Mgr Bourget nous apparaît supérieure. Héritier des conseils de haute intelligence que lui léguait son vénéré prédécesseur, riche de pensées excellentes que son propre et fécond génie lui inspirait, Bourget vit s'ouvrir devant lui de larges horizons. Il trembla cependant en se rendant compte de l'immense labeur qu'il entreprenait: "Hélas! écrivait-il, que nous sommes loin d'avoir les dispositions nécessaires pour remplir dignement les sublimes fonctions de l'apostolat". Sa détresse fut sincère. Ce qui le prouve, c'est l'appel suprême qu'il adresse à ses diocésains de s'unir à lui en vue d'emporter la victoire de la cité du bien sur la cité du mal. Le clergé, les communautés religieuses, les âmes pieuses, les bons pauvres aussi bien que les bons riches soot incessamment priés de se joindre à leur pasteur dans un unanime élan. Et à voir combien il est, en effet, unanime l'effort de tous, on ne s'étonne pas des œuvres accomplies pendant l'épiscopat d'un tel pontife. La chrétienneté de Montréal ainsi qu'il est écrit d'Israël (1 Reg. XI), marchait à la bataille du Christ comme un seul homme: "Egressus est Isrël tanquam vir unus". Tous avaient compris qu'il fallait donner au germe divin jeté en la terre de Ville-Marie, son épanouissement désiré, sa floraison attendue.

---

Quel était l'état de cette région au point de vue religieux, au commencement de l'épiscopat de Mgr Bourget?

Aucun coin de la Nouvelle France,

plus que le district de Montréal, n'avait été le théâtre de troubles civils. Parmi les désordres d'une agitation persistante et d'une lutte qui, annuellement, s'exaspérait, dans les larges mouvements d'un peuple qu'enflammaient je ne sais quelles ivresses et le feu des liqueurs parmi ces effervescences permanentes, l'esprit chrétien du peuple, hélas! périclitait.

1837 nous offre le spectacle d'un peuple vaincu et baigné du sang de ses enfants, mais aussi le spectacle plus navrant encore de mœurs laissant à désirer. C'est pour le pasteur de cette chrétienté ravagée un sujet de douleur inconsolable. Ecoutez sa voix aux accents désolés: "Ah! que de plaies profondes à guérir! que d'abus invétérés à corriger! que de scandales déplorables à réprimer! Hélas! l'indifférence religieuse, l'irréligion même et l'ivrognerie font parmi nous d'étranges ravages.." Il pleure à la façon de l'inconsolable prophète: "O Ville-Marie, ô fille de Sion, tu as perdu l'éclat de ta beauté en perdant tes mœurs antiques."

L'apostolique évêque se hâte d'appliquer les grands remèdes Les retraites paroissiales et les sociétés de tempérance produisent de prompts et universels retours. Il en exprime toute sa joie dans un mandement : "L'élan général que l'on remarque vers les principes religieux, les conversions étonnantes qui s'opèrent en tous lieux, la régénération spirituelle de la ville épiscopale, l'ébranlement de toutes les paroisses pour rentrer dans les sentiers de la justice, toutes ces grâces de choix nous prouvent N. T. C. F., que le Seigneur vaincu par l'importunité de nos prières, a ouvert ses trésors pour nous combler des richesses de sa miséricorde "

Une ère nouvelle commence, mais de nouveaux besoins se font sentir. Le zélé pasteur ne manque pas d'y pourvoir

Les multitudes du peuple travailleur qui grossissaient les faubourgs, multiplient les besoins et les devoirs du ministère sacré, de l'éducation et de la charité.

Le saint ministère, l'éducation, la charité réclament donc de nouveaux ouvriers dans le diocèse et la ville épiscopale.—Il faut ajouter aux séculaires et féconds services du clergé séculier des MM. de Saint-Sulpice, des Dames de la Congrégation, des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, des Sœurs Grises, les dévouements de nouveaux et puissants coopérateurs.

La France fut visitée et implorée, et la France qui, jadis, avait envoyé au Saint-Laurent de courageux colons chrétiens et des missionnaires au zèle ardent et le plus saintement inspiré, lui donna, encore de ses religieuses et de ses religieux toujours prêts à se transporter en tout pays pour soulager et guérir les souffrances des corps, pour instruire, évangéliser et sauver des âmes.

Il n'est point nécessaire de dire que Mgr Bourget a fondé lui-même des congrégations de religieuses qui, sous la direction et l'impulsion d'un clergé remarquable, ont parfaitement accompli les œuvres multiples dont les avaient chargées leur saint fondateur.

La charité et l'éducation trouvent en elles des mères et des institutrices comparables aux meilleures qu'à produites l'Eglise du Christ.

Par les démembrements successifs de la primitive et modèle paroisse de Notre-Dame, le ministère pastoral, partagé entre les ouvriers d'état séculier et d'état régulier, n'a cessé de porter jusqu'aux limites de la ville, limites qui se reculent souvent, les trésors spirituels de l'Eglise, les vives lumières de sa foi les grâces fortifiantes de ses sacrements

O Bourget, tes pensées, tes conceptions, tes œuvres, sont des pensées des conceptions, des œuvres d'un génie sacerdotal transcendant.

---

Le bon évêque que nous honorons aujourd'hui, avait une grande âme et aussi ses larges sympathies et ses dévouées sollicitudes débordaient le territoire soumis à sa juridiction. Il convient de noter plus particulièrement ses tristesses magnanimes pour l'Eglise qui, déjà, alors, souffrait en son Chef et ses éloquentes paroles quand il entretenait ses diocésains des choses de la patrie.

Son patriotisme avait cette ardeur qui fait poète. Sa prose se fait ample et colorée pour dire les magnificences du sol national; les vastes forêts, les riches vallons, les rivières sans nombre. Ses paroles vibrent d'une fierté noblement révoltée quand elles racontent une humiliation. Entendez-le parler: "Ah! encourageons la colonisation afin que les enfants du sol n'errent pas en pays étranger, pauvres et méprisés par ceux-là même qui exploitent leurs forces".

Ecoutez encore: "Ah! nous avons été humilié plus d'une fois de l'état dégradant auquel, chez nos voisins actifs, des spéculateurs sans consciences réduisent nos compatriotes.... Hélas! le cœur saigne quand on les voit livrés au profond mépris de ceux qui les font travailler comme des esclaves et qui s'engraissent de leurs sueurs".

Puis sa poésie est belle de charmes rustiques quand le prélat patriote peint le bonheur du jeune "habitant" qui, à l'instar de ses pères, s'est taillé un domaine dans les forêts vierges de notre cher Canada: "Quel bonheur, enfants, ce sera pour vous et d'établir vos naissantes familles à la porte du foyer qui vous a vu naître; et de pouvoir à votre gré visiter ce toit chéri qui garde tous vos doux souvenirs d'enfance; et de participer au retour des jours traditionnels, aux joies innocentes des fêtes domestiques avec les frères, les sœurs et les voisins amis; et enfin de porter, de présenter aux embrassements des grands-parents vos jeunes enfants fruits de votre union avec des épouses vertueuses et justement chéries. O colon canadien, il est juste que ta charrue laboure, en temps de paix, une terre que ton épée a défendue avec tant de courage et de succès pendant la guerre."

Si la patrie terrestre lui était si chère, l'Eglise, patrie de nos âmes, avait les plus tendres affections de son grand cœur.

Combien il souffrait, avec la catholicité, en son chef que de persistantes

révolutions torturaient et spoliaient! Elle l'atteste cette pathétique lettre pastorale de 1848 qui raconte à son peuple bien-aimé les attentats sacrilègement perpétrés à Rome, dans les palais mêmes des Pontifes, et le nécessaire exil du vénéré Pie IX qui finit, presque inondé du sang de ses meilleurs fils.

Et avec quel dévouement la grande âme de Bourget aima notre Mère la sainte Eglise romaine? Il l'atteste l'épique épisode de nos zouaves pontificaux qui franchissent des mers plus vastes pour le salut d'un lion plus immortel. En ces temps-là l'âme filialement attristée et admirablement vaillante de Bourget enfanta pour l'oint du Seigneur des bataillons de preux: grâce à ses irrésistibles appels, des enfants de Montréal, Québec, Ottawa et autres villes, imitateurs zélés des Pimodan et des de Lamoricière, ont mis sur Montréal, Rome Canadienne, et le pays tout entier une splendeur d'héroïsme qui ne périra pas.

---

Tu es bien heureuse, toi, toujours grandissante cité de Marie, d'avoir possédé pour Père et Seigneur ce grand évêque. N'oublie pas ses leçons; conserve l'empreinte religieuse qu'il a si profondément imprimée en toi, souviens-toi qu'il t'a voulue au premier rang dans la lutte pour les droits de l'Eglise et ceux que la conquête même a dû reconnaître au peuple canadien. J'ai confiance, ô Montréal, que tu ne trahiras pas tes chrétiens souvenirs; ils sont ta meilleure force, ta plus pure gloire. Encore que mille et mille influences néfastes conspirent la corruption de ta foi et de tes mœurs et te poussent hors des sentiers traditionnels, je ne puis désespérer de toi, car n'as-tu pas pour te guider encore un vaillant et véritable Bourget? Que Notre-Dame de Bonsecours te protège ! Que Marie, reine des cœurs, te lie inséparablement au Sacré-Cœur de Jésus.

Quoiqu'il arrive dans la suite des âges, Monseigneur Bourget comptera parmi nos plus illustres évêques et nos plus grands citoyens; il sera pour nous tous un modèle

Merci à Dieu de nous l'avoir donné. Canadiens et catholiques, proclamons-le, aujourd'hui, immortel.

# Discours de l'Hon. L. O. Taillon, au dévoilement du Monument Bourget.

Messeigneurs, Messieurs,

C'est aujourd'hui la fête nationale. Plus que jamais elle revêt un caractère religieux parce que c'est aussi le jour de l'Episcopat canadien.

A la vue de cette éclatante manifestation de notre foi, de notre patriotisme et de notre gratitude envers un évêque de l'Eglise romaine, un étranger peu renseigné sur notre histoire s'étonnerait, sans doute, de nous voir si catholiques et si français après un siècle et demi passé sous la domination anglaise. S'il m'exprimait son étonnement, voici ce que je lui dirais:

Voyez cette statue: elle nous rappelle un homme qui fut à la fois un évêque illustre et un grand citoyen ; sa carrière a été longue, laborieuse, féconde en heureux résultats pour la religion et la patrie; c'est une des phases les plus importantes de notre histoire.

Là, tout près, s'élève la statue d'un homme politique qui a longtemps présidé aux destinées du Canada.

La vue de ces deux monuments me met en l'esprit les rapports qui ont existé dans notre pays, depuis qu'il a été cédé à l'Angleterre, entre l'Eglise et l'Etat, entre le pouvoir civil laissant à la religion la liberté dont elle avait besoin, et la religion appuyant de son influence le pouvoir civil.

Lorsque, après la bataille des plaines d'Abraham, M de Ramesay rédigeait les articles de la capitulation de Québec, et qu'il demandait pour nous le libre exercice du culte catholique, il ajoutait que Mgr l'Evêque de Québec, "rempli de zèle pour la religion et de charité pour le peuple de

son diocèse, désirait y rester constamment."

Ce n'étaient pas là vaines paroles: le pasteur n'a pas abandonné le troupeau confié à sa garde d'autres sont partis, mais Mgr de Pontbriant, au lieu de retourner dans la patrie d'où il était venu, est resté jusqu'à son dernier jour dans sa patrie d'adoption, s'appliquant avec la plus tendre sollicitude à consoler son peuple, à soutenir son courage et à lui donner une sage direction. Il ne survécut pas longtemps aux douloureux événements qui avaient fait perdre à la France le fruit de deux siècles de sacrifices, mais il eut des imitateurs, dont le tact et la persévérance nous ont assuré la liberté religieuse promise par le traité de Paris

Leur tâche n'a pas toujours été facile

Elle fut particulièrement délicate sous Craig qui, nous dit Garneau, voulait s'emparer du patronage de l'Eglise catholique, de la nomination des curés et de l'érection des paroisses. A ses yeux, l'exécution de ce "projet devait être un moyen puis-"sant de saper la foi des Canadiens "et de les amener insensiblement à "l'apostasie." Croyez-vous que l'apostasie religieuse n'aurait pas entraîné l'apostasie nationale? Mais Mgr Plessis résista énergiquement, et le Gouverneur retourna en Angleterre sans avoir accompli ses desseins.

Dans un mémoire adressé à sir George Prévost, le même évêque disait: "De tous les liens qui atta-"chent la masse de ce peuple au gou-"vernement de Sa Majesté Britanni-"que, celui de sa religion est incon-"testablement le plus fort, et il est "extrêmement jaloux de le conserver "tel qu'il l'a reçu de ses pères, sans "altération." C'était en 1812 L'année suivante, de Salaberry et ses voltigeurs étaient à Châteauguay, et par leur noble conduite, ils firent comprendre à l'Angleterre ce qu'elle pouvait attendre des Canadiens-français.

On n'a pas repris le projet de Craig la liberté de l'Eglise n'a pas été entravée

Nos évêques ont su conserver et développer l'organisation paroissiale, qui nous a fortifiés en nous tenant unis: ils ont fait à l'Episcopat, dans cette province, une position enviable, quelques chartes spéciales et une loi générale donnent aux évêchés l'existence civile; les mêmes avantages sont accordés aux congrégations religieuses, qui sont pour l'Eglise des aides indispensables, comme aussi aux hospices consacrés à la charité et aux maisons d'éducation où, grâce à la liberté de l'enseignement, on cultive l'esprit religieux et l'âme française

Parmi ces prélats qui ont servi l'Eglise du Canada figure au premier rang celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Nul mieux que lui n'a su tirer parti de nos libertés religieuses et politiques Homme de prière, toujours, homme de lutte quand il le fallait, il dédaignait le repos et s'occupait jour et nuit des intérêts de son diocèse : son bon jugement découvrait les besoins de l'avenir aussi sûrement que ceux du présent, et, avec sa foi vive

et son ardente charité, il ne s'arrêtait pas à douter du succès. La force de ses convictions, la fermeté de son caractère lui interdisaient de transiger avec son devoir.

Dans cette ville, dans vaste territoire soumis à la juridiction de l'évêque de Montréal, la population ne devait pas rester stationnaire; c'était un champ qui invitait toutes les industries, et de partout les enfants du sol et les étrangers accouraient s'y établir.

Un mandement publié par Mgr Bourget en 1867 nous apprend que, lorsqu'il arriva dans le district épiscopal qui est devenu plus tard le diocèse de Montréal, toute la population de la ville et du district n'était que de 116,000 âmes, et il n'y avait que 74 paroisses ou missions.

Lorsqu'il se retira de la direction du diocèse, la population s'élevait à 400,000, et les paroisses ou missions atteignaient le chiffre de 183. Que si l'on me demandait quelle connexité il peut y avoir entre l'accroissement de la population et l'établissement de nouvelles paroisses, je répondrais: le Canadien-français ne saurait se passer de la paroisse; il faut qu'elle le dévance ou que du moins, elle le suive de près. Interrogez plutôt le colon, interrogez aussi Montréal et les villes de la banlieue, ils vous diront ce qu'est pour nous l'organisation paroissiale.

Mais le bien être spirituel et moral des fidèles, l'intérêt de la société exigeait plus que la création de nouvelles paroisses; il fallait des maisons d'éducation pour les enfants des deux sexes, des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards et les infirmes, des asiles pour les orphelins et pour les créatures infortunées qui n'ont pas l'usage de la raison; il fallait organiser les visites à domicile pour secourir les pauvres qui ne peuvent aller mendier.

Ne fallait-il pas aussi offrir un refuge au repentir et protéger contre la désespérance les victimes d'égarements passagers?

Et ces jeunes gens qui, à cause de leurs mauvais penchants ou d'une éducation négligée, sont exposés à la perdition, ne devait-on pas les soustraire à ce danger et en faire des citoyens utiles à la société en ouvrant pour eux des écoles de réforme et d'industrie?

Nouveau Vincent de Paul, le saint évêque sentit son courage grandir avec sa tâche, et l'on pourrait dire de lui ce qu'un écrivain français disait récemment de l'Eglise catholique: "Le champ ouvert à la "bienfaisance catholique est immense, "de nouveaux sillons chaque jour y "sont tracés L'Eglise est partout, "au nom du Christ, semeuse de cha-"rité. Aux plus déshérités de ses "enfants elle sait attribuer leur part "des gerbes de la moisson bénie."

La foi religieuse et la foi patriotique qui inspiraient le pasteur animaient aussi le troupeau; que de sublimes vocations, que d'œuvres admirables ne vit-on pas éclore sous l'ardeur de ces nobles sentiments?

Les institutions fondées avant son épiscopat ont redoublé de dévouement, d'autres sont venues se mettre

au service du semeur de charité, le champ s'est couvert d'une abondante moisson: elles ont attribué des soulagements à toutes les souffrances, des consolations à tous les malheurs et le pain de l'éducation aux enfants des plus pauvres familles.

Nous vous saluons avec respect et reconnaissance héritières des vertus de Margueritte Bourgeois, de Jeanne Mance, de Mme d'Youville, et vous Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, Filles de Sainte-Anne, Sœurs de la Miséricorde, Sœurs de la Providence, et vous prêtres séculiers qui vous êtes consacrés à la cause de l'éducation, et vous aussi femmes et hommes du monde qui avez formé et soutenu tant d'associations pieuses et charitables.

En vous faisant les collaborateurs du Saint Evêque, vous avez rempli de joie son grand cœur, mais son ambition de faire le bien n'était pas satisfaite, car elle était insatiable. Aussi l'a-t-on vu demander à la mère-patrie l'aide de ses congrégations : la France religieuse, au 19e siècle a noblement réparé le coupable abandon de la France politique du siècle précédent.

Les Oblats paraissent, et quelques années leur suffisent pour changer la physionomie de tout un quartier peuplé de Canadiens-français. Les Jésuites viennent reprendre l'œuvre à laquelle ils avaient jadis donné des apôtres et des martyrs, puis sont venus les Frères des écoles chrétiennes, les Sœurs du Sacré-Cœur, les Pères de Sainte-Croix, les Clercs de Saint-Viateur, les Sœurs du Bon Pasteur, les religieuses Marianites, les Frères de la Charité que nous appelons plus communément les Frères Belges, comme pour témoigner à la Belgique qui vous nous souvenons et, au milieu de toute ces congrégations, on voyait encore les fils de M. Olier, s'appliquant consciencieusement, sans bruit, mais avec succès à la formation du clergé.

Mais je n'aperçois pas ce prêtre vénérable qui s'associait toujours à nos réjouissances et à nos deuils, lui qui naguères faisait entendre les accents de son patriotisme aux pieds de la statue de Maisonneuve, lui qui a su comprendre Mgr Bourget et, en face de sa dépouille mortelle, a été l'éloquent interprète de nos regrets et de notre gratitude, a-t-il manqué au rendez-vous? Non, Dieu l'a appelé à lui, ce fidèle serviteur mais du haut des sphères immortelles, il contemple avec amour l'imposant spectacle de tout un peuple entonnant au grand jour son "credo" religieux et national et l'hymne de la reconnaissance.

Dans ce petit groupe de Canadiens qui conserve avec un soin jaloux l'précieux héritage que lui a légué la France, les ressources pécuniaires ne sont pas abondantes, nous avons cependant de beaux exemples de générosité, ainsi on ne pourrait parler de l'Institut des Sourdes-Muettes ni de l'Ecole de réforme sans prononcer les noms de Cherrier et Berthelet, l'asile Nazareth, où les Sœurs Grises se dévouent avec un succès merveilleux à l'éducation des aveugles, évoque le souvenir de M. Rousselot,

mais presque toujours le dévouement a dû suppléer aux capitaux, et les déshérités ont été instruits et secourus par ceux qui n'avaient pas de richesses.

Pour se faire une idée exacte du zèle, de l'activité, de l'énergie indomptable de Celui qui fut l'Evêque Bourget, il faut bien se rappeler que presque toutes les œuvres dont je viens de faire l'énumération incomplète sont le fruit des douze premières années de son épiscopat; il faut aussi se rappeler que sa sollicitude ne se bornait pas aux intérêts purement religieux de son diocèse, qu'elle s'étendait aux intérêts de notre nationalité et au progrès général du pays.

L'éducation, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, a été constamment l'objet de son attention.

Son cœur compatissant ne pouvait rester indifférent au sort des travailleurs. Pour leur offrir "un moyen sûr de rendre productives leurs plus petites économies", plusieurs citoyens influents fondèrent, en 1846, une institution qui, sous le nom de la Banque d'Epargne, est devenue une des plus considérables de notre ville. Eh bien, dans une plaquette publiée à l'occasion de son cinquantenaire, on a donné les noms des zélateurs de l'œuvre, et, en tête de la liste, je vois, "Patron, Sa Grandeur l'Evêque Catholique de Montréal". Le titre était mérité.

Il n'y avait pas encore dix ans que Mgr Bourget était l'évêque de Montréal, et déjà son regard pénétrait l'avenir de cette belle région de notre province que l'on appelait les cantons de l'est. Aussi, se fit-il un devoir d'engager les Canadiens-français à s'y établir. Confiant dans la vitalité de notre race, il ne redoutait pas pour elle le danger de l'absorption, et il avait l'espoir qu'elle aurait bientôt sa part d'influence dans une contrée que l'on avait crue réservée aux immigrants d'autres origines. L'entreprise, modeste à son début, s'est développée si rapidement que, en moins d'un demi siècle, la minorité s'est presque partout changée en majorité; là-bas, près de la frontière américaine, comme sur les bords du Saint-Laurent, nous sommes chez nous.

L'expansion de l'élément Canadien-français: n'est-ce pas le but que poursuivait le grand évêque lorsqu'après la désastreuse conflagration de 1852, il vint asseoir ici son palais épiscopal? Il n'était pas luxueux, ce palais, il ne l'est pas encore; mais cette cathédrale, image du temple le plus majestueux du monde, proclame que nous ne sommes pas étrangers dans ce riche quartier de notre ville.

Donc, Mgr Bourget n'a pas été seulement un évêque illustre, il a été un grand citoyen, un patriote dévoué supprimez, par la pensée, la tâche qu'il a accomplie; supprimez les maisons d'éducation et de bienfaisance qui lui doivent leur fondation et leur développement; remplacez, si vous le voulez, la charité par la philanthropie, la charité chrétienne qui sait sourire à l'infortune par la charité légale où le salaire prétend tenir

lieu de dévouement; puis remontez aux temps de son épiscopat, et dites-moi: parmi ceux qui se sont distingués au service de la patrie, qui nous ont représentés avec avantage dans toutes les sphères où s'exerce l'activité humaine, n'est-il pas vrai que plus d'un n'aurait jamais dépassé, dans ses études, le programme de l'enseignement primaire?

Dites-moi si le gouvernement et les municipalités ne seraient pas obligés de modifier notablement leurs budgets pour offrir un refuge à tous ces infortunés aujourd'hui secourus par les communautés et les associations charitables, pendant que des égoïstes affectent d'ignorer leur existence, dites-moi qui remplacerait auprès des Canadiens-français émigrés aux Etats-Unis ou dispersés dans les plaines de l'Ouest, les prêtres séculiers, les Sœurs grises, les Oblats, les Sœurs de la Providence, et d'autres congrégations, qui leur viennent du diocèse de Montréal; dites-moi qui empêcherait de s'éteindre, chez un grand nombre de ces frères absents, le flambeau de la foi et du patriotisme; qui leur procurerait l'illusion de la patrie en organisant pour eux la paroisse avec son école, ses confréries, et ses associations de bienfaisance, mais surtout, dites-moi qui prendrait soin de ces chères créatures privées de l'ouïe et de la parole, qui leur donnerait pour ainsi dire le complément de l'existence en développant leur intelligence, en leur enseignant le moyen d'exprimer leur pensée et de comprendre celle des autres, en les initiant à diverses industries, en un mot, en les préparant à prendre part à la vie sociale.

Dites-moi, encore... Mais non, ne supprimons rien de l'œuvre de l'illustre prélat; tout canadien est aussi intéressé que le catholique à la conserver intacte, car elle est une œuvre nationale autant qu'une œuvre religieuse.

Permettez que pour finir, j'emprunte le langage d'un écrivain célèbre qui ne partageait pas nos croyances religieuses.

Taine ne voulait pas que l'Etat expropriât les corps ecclésiastiques pour s'emparer de leurs dépouilles : ces biens, disait-il, ont été donnés pour une œuvre d'éducation, de bienfaisance, de religion; il n'est pas permis de frustrer la volonté légitime des donateurs, puis il ajoutait: "Les "morts ont des droits dans la société comme les vivants; car cette so-"ciété dont jouissent les vivants, ce "sont les morts qui l'ont faite, et "nous ne recevons leur héritage qu'à "condition d'exécuter leur testa-"ment."

Nous n'avons pas ici à protester contre des projets d'audacieuse spoliation: Dieu merci, nous savons pratiquer la liberté et respecter la propriété, nous ne répudions pas nos obligations envers les morts; l'héritage qu'ils nous ont légué, nous le conservons pieusement, et nous nous faisons un honneur d'exécuter leur testament. Mais nous avons un autre devoir envers ceux qui ont été les bienfaiteurs de la société; ils ont droit à notre reconnaissance. Vous êtes, Monseigneur, le digne successeur

du Vénérable Ignace Bourget. Vous êtes son exécuteur testamentaire. L'acte de ses dernières volontés ne contient pas de clause ordonnant l'érection d'un monument sur sa tombe, mais tous les actes de son épiscopat nous accuseraient d'ingratitude si nous ne comblions cette lacune. Votre cœur reconnaissant nous a sauvés de cette accusation. Vous avez parlé. Votre voix a été entendue, et nous voici encore une fois aux pieds de Mgr Bourget. Le talent de l'artiste nous a rendu cette physionomie empreinte de douceur et de fermeté que nous contemplions avec bonheur aux jours des fêtes religieuses et nationales, il me semble qu'il promène sur nous son regard pénétrant, que sa main va nous bénir, que nous allons entendre sa voix dont l'onctueuse monotonie a tant de fois captivé notre attention.

Passants, qui que vous soyez, si vous aimez votre religion, votre patrie, vos compatriotes, si vous avez pitié des malheureux, vous êtes capable d'apprécier une vie toute consacrée à la religion, à la patrie, à la charité; inclinez-vous donc avec le plus grand respect devant la Statue de Mgr Bourget. Interrogez-là : elle vous apprendra quel a été le rôle de l'Episcopat parmi nous et comment nous sommes restés catholiques et français; elle vous apprendra que notre attachement à la foi et aux traditions de nos pères ne nous empêche pas de travailler au progrès de la commune patrie, de concert avec nos concitoyens d'origines et de croyances différentes, elles vous apprendra, enfin, que nul n'a le droit de se dire plus canadien que nous ni de suspecter notre loyauté envers la constitution canadienne.

# Discours de Mgr. Bruchési au dévoilement du Monument Bourget.

Excellence Messeigneurs Messieurs

C'est mon devoir de clore, par une parole de gratitude, la grande fête de ce jour

Merci à Dieu qui m'a donné cette consolation d'avoir pu ériger un monument à l'honneur du grand évêque Bourget sur ce terrain où, il y a trente-trois ans, j'assistais, jeune enfant de chœur, à la bénédiction de la première pierre de notre imposante cathédrale

Merci à mes vénérés collègues du Canada et des Etats-Unis, aux prêtres, aux communautés religieuses, aux sociétés de bienfaisance, aux paroisses de la ville et de la campagne, aux missions lointaines du Nord-Ouest, aux citoyens riches et pauvres, qui ont répondu à mon appel avec une si admirable générosité et ont rendu facile l'œuvre rêvée

Merci et félicitation à notre sculpteur national, Philippe Hébert qui a si bien su faire revivre par le bronze les traits aimés et vénérés de l'illustre prélat. A son travail il a mis, je le sais, tout son grand talent et tout l'amour d'un cœur reconnaissant et pieux Le zouave pontifical a inspiré l'artiste Aussi a-t-il ajouté une nouvelle gloire à sa réputation aujourd'hui c'est l'église et la patrie qui l'acclament

Merci à Nos Seigneurs les archevêques de Québec et d'Ottawa, à Sir William Hingston et à l'honorable M Taillon qui viennent de célébrer avec une éloquence si distinguée les œuvres et les vertus du grand évêque et du grand citoyen.

Merci à tous ceux qui sont venus se joindre à nous en cette fête, véritablement nationale à tant de titre ; merci surtout à Son Excellence le Délégué Apostolique, l'auguste représentant du Souverain Pontife en

notre pays, dont la présence ici nous apparait comme l'approbation donnée par le Saint-Siège lui-même aux hommages éclatants rendus à celui qui fut l'un de ses plus fidèles et plus dévoués serviteurs.

Messeigneurs, Messieurs, il y a dix-huit ans, au lendemain de la mort de Mgr Bourget, le maire de Montréal, M. Honoré Beaugrand, prononçait à l'Hôtel de Ville, en présence de tous les membres catholiques et protestants du Conseil Municipal, ces belles paroles que je me fais un bonheur de vous répéter: "Tout Montréal, "sans distinction de croyances reli-"gieuses ni de préférences politiques, "s'associe, j'en suis convaincu, à la "démarche que nous faisons, en nous "réunissant spécialement, pour expri-"mer officiellement nos regrets et "nos sympathies à l'occasion de la "mort de Mgr Bourget."

"Son nom restera intimement lié "aux progrès que notre ville a faits "depuis cinquante ans, et sa mémoi-"re sera vénérée par tous ceux qui "ont eu l'avantage de le connaître "personnellement, et qui ont été té-"moins de son inépuisable charité.

"Montréal perd, dans la personne "de Mgr Bourget, un citoyen intelli-"gent et entreprenant, un prélat dis-"tingué et un saint homme, dont la "vie a été consacrée au soulagement "des misères humaines.

"On peut dire de lui qu'il est mort "après avoir bien mérité de la pa-"trie."

Voilà les vrais sentiments de tout le peuple d'aujourd'hui comme d'alors, fidèlement et loyalement interprétés. Ces paroles resteront dans l'histoire.

Quand au monument que nous venons d'inaugurer, Messieurs, j'aime à vous le dire, il est maintenant payé jusqu'au dernier sou. Il restera dans sa majestueuse beauté le réponse de notre foi, de notre piété filiale, de notre reconnaissance à la prière touchante gravée en lettres d'or sur le piédestal: "Mes enfants, gardez le "dépot sacré des traditions: souve-"nez-vous de mes labeurs."

# Discours de Son Honneur le Maire Cochrane a l'inauguration du Quartier Duvernay.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Je me suis fait un plaisir et un devoir de venir assister à cette fête patriotique.

Je suis un vieil ami des Canadiens-français et leurs célébrations aussi bien que leurs réjouissances ne me laissent jamais indifférent.

J'ai tenu particulièrement à prendre part à cette fête pour honorer la mémoire du grand citoyen dont cette partie du quartier St-Jean-Baptiste, portera désormais le nom.

Duvernay est un nom historique; il vécut à une époque agitée de notre histoire et il fut de ceux qui luttèrent pour la cause de la liberté.

Le nom de Duvernay est un symbole de patriotisme et d'honneur, et les vaillants citoyens qui habitent ce quartier ne pouvaient, en vérité, trouver un plus beau nom pour désigner cette division municipale.

Je tiens ici à offrir toutes mes félicitations à M. l'échevin Hébert, qui par son énergie et sa persévérance, a su amener la fondation du quartier Duvernay. M. Hébert est un bon patriote et il l'a prouvé dans toutes les occasions.

Je remercie mes amis les Canadiens-français, de leur belle démonstration en ce jour de fête nationale et je leur sais gré de l'accueil sympathique qu'ils ont bien voulu me faire.

Je me considère un peu comme un des vôtres et je puis dire même que je suis aussi bon Canadien-français

que tous ceux qui m'écoutent en ce moment. Je suis né parmi vous, j'ai été élevé parmi vous, je connais vos besoins, vos aspirations et votre grand cœur.

Aussi, c'est avec un sentiment bien sincère que je me joins à vous en jour de la St-Jean-Baptiste pour rendre hommage à la mémoire de vos ancêtres et au souvenir de vos illustres aïeux.

ns à vous en ce
-Baptiste pour
la mémoire de
ouvenir de vos

# Discours de M. l'Echevin Laporte, a l'inauguration du Quartier Duvernay.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs

Permettez-moi de me joindre à ceux qui m'ont précédé, pour féliciter les organisateurs de cette fête, sur l'immense succès qui couronne leurs efforts en réunissant un si grand nombre de personnes sur ce terrain.

Cette foule considérable venue de toutes les parties de la ville, du Canada et des Etats-Unis, prouve la sagesse des organisateurs en choisissant ce jour de fête nationale pour l'inauguration de ce nouveau quartier

Je ne suis pas surpris, cette partie de la ville nous a habitué à ces grandes démonstrations.

Cette paroisse à peine habitée par quelques centaines de familles, il y a quinze ans, est devenue la plus populeuse de Montréal Il a donc été jugé nécessaire de la diviser, pour les fins religieuses, scolaire et municipale. Ce nouveau quartier étant un démembrement du Quartier St-Jean-Baptiste, il était tout naturel de lui donner le nom du fondateur de notre société nationale St-Jean-Baptiste : Duvernay. St-Jean-Baptiste et Duvernay, voilà deux noms chers au cœur des Canadiens-Français et qui ont toujours été respectés des diverses races qui habitent la Métropole du Canada L'ancien quartier conserve le nom du patron de notre nationalité, le nouveau portera le nom du grand patriote qui fonda notre belle société nationale

Que pouviez-vous faire de plus, Messieurs les organisateurs pour recevoir l'approbation unanime de nos compatriotes?

Espérons que les contribuables sauront toujours se donner des repré-

sentants qui, travaillant intelligemment et honnêtement, pourront obtenir, pour leur quartier, les améliorations nécessaires.

Merci de votre invitation et encore une fois j'offre mes félicitations aux organisateurs, aux musiciens qui nous donnent si généreusement de la belle musique canadienne, et plus particulièrement à Monsieur l'échevin Hébert qui s'est prodigué po r obtenir la division de son quartier et qui s'est également tant dévoué pour le succès de cette grandiose démonstration

# Sermon prononcé par Mgr. Langevin a l'inauguration de l'Eglise St-Jean-Baptiste.

(Rapport du "Journal".)

Le sermon de circonstance a été donné par Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Il a pris pour texte les paroles de l'Ecriture:

Vous qui suivez les voies de la justice, rappelez-vous le roc d'où vous avez été tiré, la carrière d'où vous êtes sortis, et tout son discours a été un hymne ardent à la gloire de notre race.

C'est à la nation canadienne tout entière, s'est-il écrié, que ces paroles semblent aujourd'hui s'adresser et continuant le texte de l'écriture il applique au peuple canadien-français ces paroles: je t'ai appelé et je t'ai multiplié et il aborde la thèse de la vocation des peuples. Toutes les nations appartiennent au Christ, dit-il, il les a reçues en héritage, et à chacune il a donné une mission particulière.

C'est un grand honneur pour un peuple que de recevoir cet appel de Dieu, mais c'est une lourde responsabilité aussi.

Et l'orateur déroule dans une langue éclatante le tableau des origines canadiennes. Le peuple canadien-français s'écrie-t-il, a été un peuple choisi de Dieu qui l'a tiré d'une nation chevaleresque entre tous, d'une nation éminemment chrétienne et qui a été à travers les siècles le lieutenant de Dieu. Et ce rameau détaché du vieil arbre franc, il l'a arrosé de son sang, arrosé du sang de ses martyrs.

Il est un trait caractéristique de notre histoire sur lequel cependant nous n'insistons pas assez: c'est que si nous avons eu des gloires incomparables, des évêques héroïques et de grands hommes politiques, des

champions admirables de la Foi et de la Liberté, des hommes et des femmes qui ont atteint aux dernières limites de l'héroïsme, il est une chose plus extraordinaire encore et unique dans l'histoire des peuples, c'est que notre peuple a été essentiellement un peuple missionnaire.

Cherchez à travers les siècles et voyez s'il est un groupe d'hommes qui ait plus que ces paysans français qui furent nos pères, mérité le titre de chevaliers du Christ! Ceux-là ont quitté leur pays, franchi les mers, non pour améliorer leur sort matériel, trouver la fortune ou conquérir de l'or comme les conquistadores et les puritains, mais pour établir et affirmer le règne du Christ!

Et cherchez aussi de quel autre peuple on pourrait dire comme de nos pères que leur vie, dans le voisinage constant de la forêt vierge, du tomahawk de l'Indien, dans les angoisses et les dangers d'un pays neuf, à des milliers de lieues de leur pays, fut celle d'une communauté religieuse, par la charité et le dévouement.

Je ne fais pas d'appel au patriotisme étroit, c'est comme un évêque que je vous dis, rappelez-vous de qui vous êtes les fils!

Nous pouvons en toute vérité dire que nous sommes les enfants des saints, et tous ont eu leur part de l'œuvre nationale. Si le clergé ne s'est refusé à aucun progrès, et a toujours trouvé à ses côtés les masses du peuple. S'il a créé nos collèges, les familles canadiennes y ont envoyé, au prix de tous les sacrifices les meilleurs de leurs enfants. S'il a instruit les grands patriotes, ceux-ci ont fièrement défendu nos libertés dans tous les parlements et nous acclamons leur courage. Peuple et clergé, nous sommes du même sang de même race, nous nous appartenons mutuellement, gare à qui voudrait rompre notre union.

Un peuple missionnaire, dit l'orateur, doit faire régner Dieu chez lui, doit le faire régner au loin, et il trace le tableau de l'expansion religieuse du peuple canadien-français aux Etats-Unis et spécialement dans l'Ouest.

Il rappelle la découverte de l'Ouest par la Vérendrye, accompagné d'un missionnaire, puis le massacre de vingt Canadiens-français au Lac des Bois et les missions de Mgr Provencher et de Mgr Taché. Il montre ces missionnaires appelés dans l'Ouest par les vœux des voyageurs qui ne voulurent pas rester sans ces pays sans leurs prêtres.

Ce sont encore les Canadiens-français, fidèles à leur devoir de peuple missionnaire, qui ont appelé les missionnaires à la Colombie Anglaise et dans l'Orégon à Edmonton.

Partout ils ont été des porte-Christ.

Et l'orateur s'adresse aux Canadiens qui pourraient avoir perdu la foi. Mon frère dit-il si tu as vu une lumière blanchir le ciel et que tu crois que tes pères se sont trompés, relis l'histoire de ton pays, mais relis-la à genoux, car c'est une histoire sainte. Respire le parfum qui monte de ses pages glorieuses et tu verras surgir de ses feuillets bénis la gran-

de figure du Christ Jésus, et tu t'écrieras comme les pères: "Seigneur vous êtes mon Dieu"

Nous sommes un peuple profondément religieux, dit l'orateur, et il rappelle l'héroïsme de Dollard et de ses compagnons sacrifiant leur vie pour la colonie après avoir reçu la communion. Il assimile à ce fait le sacrifice des Métis français qui ont lutté héroïquement contre les Sioux, sur les bords de la rivière Gayenne, avec leurs femmes plus vaillantes qu'eux-mêmes encore après avoir été absous et encouragés par l'illustre Mgr Laflèche.

Cette leçon d'histoire est féconde : elle crie l'union nécessaire du peuple et du clergé et votre devoir de rester fidèles à la foi de nos pères.

Soyons unis dans la Vérité dans la Justice, dans la Charité? Nous avons des devoirs et des obligations réciproques, et nous devons tous nous incliner devant l'autorité romaine. Il faut que le Christ règne en nous—dans l'Eglise et dans l'Etat, dans cette Province et dans notre vie privée.

Soyons unis dans la Justice. Restons fidèles à la vieille honnêteté canadienne, aux traditions des vieux, dont la parole valait tous les papiers, et l'orateur cite la parole d'un Métis à qui l'on demandait un serment devant la commission des "scripts" et qui répondait:

Si ma parole ne vous suffit pas, gardez votre terre, ma parole vaut une terre.

Rendez-vous justice les uns aux autres Reconnaissez les mérites de ceux des [illegible]

## UN CRI DE DETRESSE

s'élève d'e[illegible] quelque que, que [illegible] bords de l'Atlantique des [illegible] frontières de l'Est [illegible] de l'Ouest [illegible] de Québec [illegible] cœur de [illegible] pas vos oreilles

Soyons [illegible] la Vérité de [illegible] Nous avons tant de [illegible] uns les autres [illegible] pas de [illegible] sons pas [illegible] ceux les [illegible] peuple [illegible]

Aimons [illegible] heures [illegible] nos vo[illegible] nos croyances [illegible] rer "Se[illegible] peut-être [illegible] mais celui là n'est [illegible] malgré ce qu'on [illegible] cependant [illegible] En haut les [illegible] Nous y vous a milieu d'une [illegible] les hommes [illegible]

On nous d[illegible] curvare [illegible]

Courbons-vous [illegible] "De grâce [illegible] faisons [illegible] Ressaisissez-vous comme des hommes [illegible] des hommes de [illegible] vrais chrétiens qui [illegible] que devant Dieu

Et l'archevêque de l'Ouest, dans une péroraison enflammée, après avoir représenté la province de Québec, qu'il montre comme une reine assise aux bords du St-Laurent adossée au roc des Laurentides, symbole de sa force, et ornée, comme d'un manteau royal, de ses innombrables églises et de ses florissantes institutions d'éducation et de charité, s'est écrié!

"Mais que vois-je, ô mère bien-aimée!

"Une tache de sang couvre ton front, et j'y reconnais le sang de mes enfants. O Christ Jésus! Venez à notre secours, et envoyez une autre Véronique qui efface cette tache sanglante sur le front de notre mère!"

Il termine en demandant la bénédiction du Ciel sur toute la race française.

mère bien-ai-

couvre ton
le sang de
ésus ! Venez
ez une autre
e tache san-
otre mère!"
ant la béné-
oute la race



# Le Grand Banquet National. Une Inoubliable Démonstration.

("La Patrie" 26 juin 1903.")

Personne de ceux qui ont eu l'avantage d'en contempler la splendeur n'oubliera le prestigieux spectacle qu'offrait hier soir l'immense salle du Montagnard. Sous l'éclat des drapeaux, des inscriptions qui rayonnaient l'espoir et la fierté du souvenir, dans la brillante lumière d'une illumination à giorno, plus de trois mille Canadiens et Canadiennes ont acclamé les orateurs disant l'hymne des grandeurs nationales, des inlassables espoirs. Une sorte de frisson électrique paraissait courir à travers cette foule vibrante où les toilettes claires des femmes mettaient des reflets éclatants. Sur le parquet de l'immense salle, c'était les représentants des masses profondes du peuple canadien-français- les hommes de toutes les classes, les délégués d'une race de gentilshommes et surtout les femmes charmantes qui sont la plus riche parure et le plus cher orgueil de ce peuple. A la table d'honneur, les chefs politiques, les représentants du clergé, les mandataires des groupes français dispersés sur tout le continent.

Toutes les âmes vibraient à l'unisson et jamais les orateurs n'ont été plus acclamés; jamais aussi peut-être ils n'ont été plus éloquents. Les discours, ont été hachés d'applaudissements.

C'était une grande fête de famille, et tout caractère de servilisme en avait été banni. Le service était fait par de délicieuses jeunes filles, toutes de blanc revêtues et dont la grâce le disputait à la joliesse.

La musique du 65ème Régiment a joué avec entrain les airs nationaux, et c'était un spectacle unique que de voir les dignitaires de la table d'honneur faire chorus avec la foule pour dire le "Canadien Errant" ou le "Canada, terre de nos aïeux."

Les organisateurs du banquet, M. Noé Leclaire président de la section St-Jean-Baptiste, et spécialement lesecrétaire du comité, M. E. W. Villeneuve qui n'est plus novice en ces choses, ont droit aux plus sincères félicitations pour l'éclatant succès qui a couronné leurs efforts.

# Le Grand Banquet National. Un Evénement Historique.

("La Presse" 26 Juin 1903.)

Cela devient banal, depuis quelques jours, de parler de succès, de triomphes. Les journaux ont dû répéter vingt fois ces mots, car,—sans nous flatter outre mesure,— toutes les démonstrations qui ont formé la célébration de notre fête nationale, ont été, des succès et des triomphes.

1903, comptera dans les annales de la Société Saint-Jean-Baptiste, mais, pour particulariser disons que le banquet d'hier soir restera comme l'événement le plus mémorable des fêtes splendides dont nous venons d'être témoins.

Jamais le Canada n'a vu plus vaste démonstration, du caractère de celle d'hier.

Plus de 3,000 convives! Et avec cela de la gaieté, du plaisir sans contrainte, un feu de patriotisme brûlant dans tous les cœurs et les animant jusqu'à l'enthousiasme.

3,000 convives! . . .

Les organisateurs du banquet national n'ont pas compté en vain sur les sentiments patriotiques des Canadiens-français.

Plusieurs ont cru jusqu'à hier soir que l'espoir de rassembler une telle foule à ces agapes nationales n'était qu'une chimère.

Cette chimère s'est réalisée, le succès a dépassé même tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer.

Le spectacle dont on a été témoin en cette occasion restera inoubliable.

L'immense hippodrome du "Montagnard" bondé d'un monde brillant bruyant où trônait la Canadienne, la reine de ce banquet, un véritable firmament de drapeaux et d'oriflammes, d'écussons et de guirlandes, des fanfares éclatantes jetant à tous les coins de l'immense enceinte, les accords de nos refrains nationaux, puis, nos maîtres de l'éloquence semant la parole du patriotisme et de la religion au milieu d'applaudissements, d'ovations délirantes.

On était fiers, là, hier soir, de se dire Canadiens-français. La première impression, quand on s'avançait au milieu des tables pour voir mieux,

pour voir partout, avait quelque chose d'indéfinissable, qui faisait battre le cœur à tout rompre, dans la poitrine.....

Les organisateurs ont droit d'être orgueilleux de leur succès, et parmi eux, mentionnons le nom de M. Eugène W. Villeneuve, qui a dévoué toutes ses énergies à la réussite de cet évènement, et qu'on a vu maintes fois déjà créer de véritables triomphes de toutes les démonstrations de ce genre qu'il travaillait à préparer

M. Noé Leclaire occupait le fauteuil de président et il s'est acquitté de sa tâche avec un tact exquis

M. E. W. VILLENEUVE, SECRETAIRE DU BANQUET NATIONAL.

# Discours prononcés au Banquet

## LE ROI

### Par M. NOE LECLAIRE, President du Banquet.

**Mesdames et Messieurs,**

Au nom de la Section St-Jean-Baptiste, qu'il me soit permis de vous remercier d'avoir répondu, en aussi grand nombre à notre appel, et d'avoir bien voulu assister à ce banquet, à cette fête de famille qui sera le couronnement de la Fête Nationale de 1903.

Je tiens à remercier les orateurs qui ont accepté de porter la parole, ce soir, les jolies demoiselles chargées du service, les différentes sections de la Société St-Jean-Baptiste, qui se sont dévouées pour le vente des billets, les vaillantes canadiennes qui sont venues prendre part à cette belle démonstration et montrer, elles aussi qu'elles sont canadiennes et françaises.

Merci à tous du plus profond du cœur.

Mais il ne s'agit pas seulement, en ce jour, de prouver que nous sommes restés fidèles à notre langue, à nos institutions, à nos lois, il faut aussi faire preuve de loyauté envers la Couronne Britannique qui nous a reconnu toutes nos libertés, et, c'est pourquoi je vous invite tous à lever vos verres et à boire à la santé de notre Souverain le roi Edouard VII.

# LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

**Par M. J. X. PERREAULT.**

Vice-Président-général de la Société St-Jean-Baptiste.

Monsieur le président,

Mesdames et Messieurs,

En préposant la Santé de Son Honneur le lieutenant-gouverneur de la Province, je dois exprimer le regret que des engagements antérieurs aient empêché Sir L.-A. Jetté de prendre part à ce splendide banquet.

Avocat distingué, professeur de droit civil à l'Université Laval, député de Montréal aux Communes, magistrat intègre, chef de l'Exécutif de notre Province, notre lieutenant-gouverneur a occupé ces hautes positions avec toute la rare distinction qui le caractérise.

Chargé aujourd'hui par le gouvernement impérial de faire partie de la commission internationale qui doit déterminer la ligne de nos frontières de l'ouest nul n'était plus digne d'assumer la grande responsabilité de cette haute mission

Quelque soient les conclusions auxquelles puisse arriver la commission de l'Alaska nous pouvons être certains que pas un pied de notre territoire ne sera injustement sacrifié, avec l'assentiment de notre représentant distingué, Son Honneur le lieutenant-gouverneur de la province de Québec

A la santé de Sir L. A. Jetté.

# LE PAPE

## Par M. J. Y. PERREAULT.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

En me levant, pour proposer la santé de Sa Sainteté Léon XIII, qu'il me soit permis d'affirmer ici hautement, au nom de notre Association nationale que nul part dans le monde catholique, la Papauté ne compte d'enfants plus sincèrement dévoués, plus fermes dans leur foi, que dans cette grande province française de Québec, qui est bien la fille cadette de l'Eglise, puisque la France, notre ancienne et glorieuse mère-patrie, en est la fille aînée.

Pendant tout son glorieux Pontificat, Notre Saint-Père a mérité l'admiration de l'univers entier, par ses encycliques remarquables, par la largeur de ses vues et par la fermeté de sa doctrine. Surtout par son grand esprit de conciliation, grâce auquel la paix la plus profonde règne aujourd'hui dans la grande famille canadienne, trop longtemps divisée hélas! sur des questions secondaires

L'imposante démonstration d'hier n'en est-elle pas un témoignage éloquent, alors que nous nous prosternions autour du monument Bourget, pour recevoir la bénédiction papale de la main de notre archevêque.

Montréal a bien montré, dans cette brillante série de fêtes nationales qui se terminent ce soir, par ce splendide banquet, qu'elle est par excellence la grande ville française et catholique de notre continent. Et à ce titre, ne semble-t-il pas qu'elle devrait être le siège de notre futur cardinal, du plus haut dignitaire de l'Eglise catholique sur cette libre terre du Canada?

Me sera-t-il permis, en proposant la santé de l'Auguste Pontife Léon XIII, d'exprimer le vœu, au nom de notre Association Nationale, que la ville de Montréal reçoive bienôt, de la part des congrégations romaines, cette juste appréciation de ses œuvres et de son importance dans le monde catholique.

A SA SAINTETE LEON XIII

Puisse-t-il, pendant de longues années encore faire la gloire de la Papauté!

# LE JOUR QUE NOUS CELEBRONS.

## Par le Rev. M. M. AUCLAIR, cure de Saint-Jean-Baptiste.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

La date du 25 juin 1903 fera sûrement époque dans la vie publique des citoyens de Montréal; j'ajoute dans la vie publique des citoyens de St-Jean-Baptiste. Pour nous, d'une façon spéciale, la fête que nous célébrons est grande et belle.

Mais, Messieurs, il m'est impossible de ne pas constater que les solennités paroissiales auxquelles vous avez assisté en grand nombre, ce matin, à l'inauguration de la nouvelle église St-Jean-Baptiste, passent ce soir à l'arrière-plan.

Hier, sous les portiques de la cathédrale de Montréal, notre race française et catholique rendait hommage à la mémoire de l'un de ses plus illustres fils, Mgr Ignace Bourget. Tout le peuple était là dans la personne de ses représentants les plus distingués et les plus autorisés, qu'ils fussent de Montréal ou de Québec, d'Ottawa ou de Manitoba, des centres canadiens des Etats-Unis ou de la lointaine Acadie, c'étaient des frères par le sang comme par la foi que tous ces citoyens qui donnaient au pays une superbe manifestation nationale. En d'autres termes, c'était l'âme de la patrie qui palpitait du même amour et du même culte.

Messieurs, c'est elle encore cette âme de la patrie canadienne qui vibre ici ce soir. Ce sera l'une de nos joies d'avoir pu vous posséder. Ce sera dans l'avenir l'un de nos plus solides encouragements à St-Jean-Baptiste de Montréal d'avoir vu les

splendides fêtes nationales qui fixeront dans l'histoire le monument Bourget, se terminer chez nous et nous donner l'illusion ou la consolation de croire que, passé un soir, le cœur de la patrie était avec nous.

—Qu'est-ce que la patrie.—

La patrie? D'où vient qu'à ce mot qui semble plus divin qu'humain toute âme tressaille de joie, de bonheur, d'espérance et d'amour! La patrie! Que veut dire ce mot que l'on rencontre si souvent sur nos lèvres et qui est cependant toujours si sublime? Ah qu'il est gras de signification pour le cœur bien né que ce mot de la patrie! A lui seul, le mot patrie est pour tout homme, l'histoire entière de son passé, la base sur laquelle il s'appuie présentement, enfin le foyer, le centre vers lequel se réunissent ses désirs, ses aspirations, ses espérances pour l'avenir.—

La patrie ce seul mot est tout pour l'homme. C'est le ciel qui l'a vu naître, c'est l'air qu'il respire, c'est le hameau où il a vu le jour, c'est le sol où reposent les cendres de ses pères. Où trouver après cela un homme doué d'une intelligence, doué d'un cœur qui ne se laisse émouvoir au mot de Patrie? Pour nous en particulier Canadiens-français qu'est-ce que la patrie? C'est, disait un orateur, il y a quelques années, dans une circonstance semblable à celle qui nous réunit en ce jour, c'est cette portion de terre dans le nouveau continent où naquit un peuple plein de foi et de gloire. La patrie ce sont nos institutions si belles, si simples et si sublimes en même temps. La patrie c'est notre langue, ce beau langage qui au dire d'un des Gouverneurs du Dominion fut toujours regardé comme le type de l'expression concise et nette et la plus habile interprète de l'esprit et de la pensée humaine. Pour nous, la patrie c'est un passage à travers trois siècles de combats de luttes et de gloire. La patrie pour nous, ce sont les paroles de foi et les richesses impérissables de la science et de la civilisation qui se sont répandues sur tout le continent que nous habitons. La patrie pour nous ce sont les déserts immenses inconnus changés par notre industrie et notre activité en larges riches et nombreuses habitations qui dénotent un peuple intelligent, une nation puissante. La patrie pour nous ce sont les lambeaux de ce vieux drapeau emporté par nos pères des plages de l'ancienne Mère-Patrie, arboré, sur les collines et les penchants de nos montagnes, sur les bords de nos lacs et de nos rivières, rougi dans le sang de nos ancêtres morts au champ d'honneur pour la cause.

Et dire, mesdames et messieurs, que c'est ce cœur de la patrie canadienne-française qui est avec nous ce soir! Ah! il est bienvenu en cette St-Jean-Baptiste de 1903, de battre dans nos murs à la joie, à la confiance, à l'espérance.

Je ne veux point refaire l'histoire des luttes et des triomphes du passé; car il n'est personne parmi tous les visiteurs distingués et parmi tous les compatriotes qui me font l'honneur

de m'écouter qui ne sache, pour l'avoir déjà exposé peut-être l'héroïque poëme de notre histoire nationale.

Mais, messieurs, en portant le toast "à la fête que nous célébrons", il me sera bien permis de dire pourquoi elle est grande et belle? Elle est grande et belle la fête que nous célébrons, parce que, mesdames et messieurs, elle nous rappelle par sa date de la fondation de la société nationale, une époque de combats les plus honorables

Elle est grande et belle la fete que nous célébrons, parce que chaque année depuis 60 ans, cette même fête a été le point de ralliement des forces vives de notre race.

Elle est grande et belle la fête que nous célébrons, parce que c'est en elle et par elle, la fête St-Jean-Baptiste, que souvent... que toujours les Canadiens ont appris à se connaître, à se compter, à prendre courage et à avoir confiance.

Elle est grande et belle la fête que nous célébrons surtout messieurs, parce qu'elle nous trouve au commencement de ce 20ième siècle plus forts et plus patriotes que jamais ; et n'est-ce pas une grande consolation pour mon cœur de citoyen et de prêtre? Car vous le savez, c'est le patriotisme qui fait les nations grandes et les peuples vigoureux.

Certes, monsieur le président, mesdames et messieurs, je ne voudrais pas vous mettre sous l'impression que la joie patriotique n'empêche de voir les points noirs qui paraissent parfois à l'horizon. Il est dans mon rôle et dans ma mission de prêtre de dire aux puissants d'être bienveillants et charitables tout en disant aux faibles d'être respectueux et soumis aux justes lois. Mais ces points noirs, j'ai la confiance que la foi et le bon jugement de notre peuple sauront les conjurer et que l'orage n'éclatera pas sur nous.

Tant que nous nous réunirons ainsi de fois à autre sous les bannières de la St-Jean-Baptiste, tant que nous nous aiderons de nos conseils les uns les autres, nous avons lieu d'espérer.

L'an dernier, M. le Président, Mesdames et Messieurs, à Québec, on saluait avec honneur la fête nationale On chantait les gloires du passé, on célébrait les espérances d'avenir.

Pendant les quelques mois qui viennent de s'écouler, la visite de notre Souverain Edouard VII à la France a rapproché l'une de l'autre la patrie de nos intérêts et la patrie de nos souvenirs.—Le voyage du même illustre Souverain à Rome, sa visite courtoise au Pape resteront aussi un gage de la largeur de vues du pouvoir dont nous dépendons

Catholiques et français nous sommes restés, Messieurs, en de bien moins consolantes conjonctures Pourquoi ne le resterions-nous pas maintenant que de plus en plus on s'habitue à compter avec nous et à avoir confiance en nous.

En conséquence, M. le Président, Mesdames et Messieurs, c'est le cœur plein de confiance et la tête remplie des plus riches espoirs pour la race canadienne-française que je lève mon verre et vous propose de boire "à la fête que nous célébrons."

# LE JOUR QUE NOUS CELEBRONS.

## Reponse de M. F. D. MONK, M. P.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Je remercie vivement le Comité d'organisation de son aimable invitation à assister à cette fête et aussi de m'avoir confié le devoir important de répondre au toast "du jour que nous célébrons".

Il faudrait une voix bien éloquente pour dire convenablement pourquoi nous fêtons ce jour, quel est le véritable sens de la célébration, quels en sont les effets et quelle nécessité il y a d'en maintenir la coutume avec une constance inaltérable.

La fête nationale a revêtu, cette année, un caractère de grandeur inusitée. Je viens d'être témoin de la célébration dans la ville de Québ la vieille cité de Champlain s'est surpassée par la splendeur de sa manifestation nationale.

En arrivant de Québec, mercredi, j'ai trouvé Montréal en liesse. L'aspect des rues, le défilé immense des diverses sections de la société St-Jean-Baptiste, la cathédrale remplie d'une foule représentant toutes les classes de la société, la magnificence de la cérémonie religieuse, le dévoilement de la statue de l'illustre Mgr Bourget, un peuple nombreu partout démontrant que d'un bout l'autre de la province tous les nôtr sont animés d'un égal enthousiasme quand il s'agit de célébrer la fête patronale des Canadiens-français.

Il convient de rappeler ici, en peu de mots, dans quelles circonstances cette célébration a pris son origine. C'est au lendemain des jours sombres de 1837 que l'on a commencé à célébrer la fête de St-Jean-Baptiste, à Montréal, comme fête nationale. La société a été fondée régulièrement, ensuite, à Québec, puis définitivement établie ici.

Quel était le but que se propo-

saient les dignes fondateurs de cette association devenue, depuis, si nombreuse, si grande et si puissante?

C'était un noble but et une inspiration profondément patriotique qui les animait. Ils avaient en vue le maintien dans leur intégrité des grandes traditions nationales de leur race : traditions de foi, de courage, de générosité, traditions des luttes persistantes soutenues pour les vraies libertés constitutionnelles.

La foi chrétienne, marque distinctive des premiers pionniers de la Nouvelle-France, qui avait porté l'Evangile pour la première fois aux indigènes du pays, qui avait inondé le sol du sang des martyrs et qui s'était manifestée par la fondation d'œuvres de toutes sortes est debout encore répandant le bien au milieu de nous.

Le courage des découvreurs, des premiers colons, des voyageurs dispersés sur toute l'étendue du continent; le courage des héros militaires avant, pendant et après la conquête; le courage constant de tous ceux qui avaient lutté pour la révendication des droits nationaux.

La générosité insigne des hommes dont les noms sont inscrits sur toutes les pages de notre histoire qui n'hésitèrent devant aucun sacrifice pour assurer à leurs compatriotes les bienfaits inestimables de la liberté.

Tel fut, en résumé, le glorieux programme de la société St-Jean-Baptiste à son origine.

L'arbre se juge à ses fruits. Voilà plus de soixante ans que la société poursuit son œuvre bienfaitrice. Les réjouissances solennelles de cette semaine constituent, pour ainsi dire, un précieux inventaire des effets obtenus. Cet esprit profondément chrétien qui est le véritable soutien d'un peuple canadien-français. Il a diminué ailleurs et son absence a arme d'autres nations; son abandon sape par sa base le principe vital de peuples qui se voient dépérir sans savoir pourquoi. Ici on peut dire qu'il règne parmi toutes les classes et que dans l'œuvre de la conservation de ce dépôt précieux la société St-Jean-Baptiste a été un des agents les plus actifs

Unis par ce lien, par cette célébration à la fois religieuse et nationale, les Canadiens-Français ont été forts, en toutes circonstances, pour la révendication de leurs droits. Cette nationalité dont la force et le nombre étonnent nos frères de France a pu maintenir une position difficilement acquise au milieu de toutes les races qui se disputent ce continent.

N'est-ce pas grâce à elle que notre pays a obtenu cet incomparable affranchissement politique qui s'appelle l'autonomie? nos nationaux n'ont-ils pas été les premiers à la réclamer au nom de la constitution britannique elle-même?

Sans eux, nous n'aurions pas été placés sous le régime de l'Union; et n'est-ce pas à la suite de l'Union avec ses injustices que, par leur entremise, le pays a été entraîné vers la Confédération qui a placé sous le contrôle du Canada la moitié de ce continent?

Ils ont été les découvreurs et les

pionniers, les colonisateurs et les défendeurs, puis, par une sorte de destinée mystérieuse, ils ont présidé, dans une large mesure, au développement du pays passé sous un autre régime et un autre drapeau.

De toutes ces choses, de ces événements historiques, de cette action que l'on sait se manifester à chaque étape de notre vie nationale est sorti pour eux un profond amour de la patrie.

Séparé de la France depuis longtemps, ne pouvant éprouver pour l'Angleterre les sentiments légitimes qui animent un homme de race anglaise, le Canadien-français est devenu attaché, cloué pour ainsi dire, au sol natal. Il aime ce sol, il languit quand il s'en éloigne.

Nous le trouvons à l'aurore de ce grand siècle, fort, fidèle, fervent, libre, heureux. Il constitue sur la terre canadienne un élément d'une extrême importance. Il est apte à remplir un rôle beau, patriotique et d'une inestimable utilité.

Le Canada est en pleine évolution; la vie nationale s'épanouit; nous commençons à connaître notre grand patrimoine avec ses ressources illimitées.

Que faut-il à cette nationalité, à cet élément si plein de sève et de vie pour remplir dignement et jusqu'au bout son rôle patriotique?

Il lui faut ce qu'il a jusqu'ici si fidèlement gardé: sa foi, son courage, son générosité, son amour de la liberté.

De jour en jour, surgissent de nouveaux problèmes qui nous intéressent. Je suis confiant que l'élément canadien-français nous peut être d'un grand secours pour résoudre ces problèmes avec prudence et sagesse.

Célébrons donc ce jour glorieux qui nous réunit, nous sanctifie et nous aide à nous rendre dignes d'un rôle jusqu'ici si noblement rempli.

Soyons joyeux, soyons aussi des hommes capables d'envisager avec calme et gravité nos beaux devoirs comme fils loyaux et dévoués de notre cher Canada.

# LA FRANCE.

## Par l'HON. THOMAS CHAPAIS.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Il y a quatorze siècles, un roi barbare, vainqueur par l'invocation du Christ, se faisait baptiser avec trois mille de ses soldats. Et cet événement devenait l'un des grands faits de l'histoire. Il y avait eu jusqu'à ce moment dans les Gaules, des Gaulois, des Gallo-Romains, des Francs. Ce jour-là, une nation nouvelle surgissait du baptistère de Reims; la France chrétienne naissait sous la bénédiction de saint Rémi, et recevait, dans la personne de Clovis, une glorieuse investiture.

Depuis cette date mémorable, elle a occupé dans l'histoire une place immense; elle a exercé une action toujours profonde et souvent décisive; elle a provoqué tour à tour l'admiration, l'amour, la crainte, quelquefois la haine, mais jamais l'indifférence.

Appelé à proposer un toast à la France, au milieu de cette splendide manifestation patriotique, je ne puis me défendre d'un certain embarras. C'est à cette noble nation que le Canada doit l'existence; mais, depuis que nos destinées ont été désunies, elle a éprouvé bien des transformations et suivi parfois des impulsions qui semblaient augmenter encore la distance entre elle et nous. Cependant, Messieurs, je me hâte de le dire, nous ne devons point, lorsque nous pensons à la France ou que nous parlons d'elle nous emprisonner dans le cadre étroit d'un moment ou d'une impression uniques. La France, ce n'est pas un homme, que cet homme s'appelle Louis XIV, Mirabeau ou Napoléon; la France, ce n'est pas un régime, que ce régime se nomme monarchie, empire ou république, la France, ce n'est pas une époque, que cette époque soit celle des héroïques

croisades, de l'éblouissant dix-septième siècle; ou de la fabuleuse épopée militaire qui marque le début du dix-neuvième. Non, ce ne sont là que quelques-uns des aspects multiples sous lesquels elle s'est successivement manifestée. La France, c'est une grandiose entité nationale, douée par Dieu des dons les plus magnifiques, des facultés les plus merveilleuses, et vivant à travers les siècles d'une vie intense et ardente dont les rayonnements ont souvent ébloui le monde et dont, parfois, les tressaillements l'ont fait trembler. Cette vie de la France, il faut la considérer dans son ensemble, si l'on veut en avoir une idée juste. Il faut gravir la montagne pour embrasser d'un vaste coup d'œil son histoire quatorze fois séculaire, pour voir s'accuser nettement son relief général, et se dégager les traits saillants de sa véritable physionomie. Et lorsqu'on fait cela, Messieurs, lorsqu'on se place à cette hauteur pour la considérer, on constate que la France a été l'une de ces grandes nations providentielles qui occupent une place choisie dans les annales de l'humanité. On constate que, malgré ses faiblesses et ses fautes, malgré ses heures d'égarement et de coupable aberration, elle a été dans le monde le chevalier de Dieu, le héraut de la vérité, l'apôtre de la foi, le glaive vivant de la justice, le porte-flambeau de la civilisation chrétienne. On admire ses exploits guerriers, mais plus encore son génie clair et pénétrant, ses aspirations idéalistes, et cette flamme d'enthousiasme généreux qui lui a fait accomplir tant d'actes sublimes. Ah! cette histoire de notre vieille Mère-patrie, combien l'on aime parfois à s'y réfugier, à s'y plonger comme dans une onde fortifiante et salutaire où se retrempent les espoirs fatigués et se ranime la confiance hésitante.

Un grand orateur a dit: "Que la France est difficile à juger!" C'est pour nous surtout que cette parole est vraie. Il nous est plus difficile qu'à toute autre nation de juger la France avec cette impartialité froide qui est un des attributs de la justice. Son sang bouillonne dans nos veines. Elle a été la mère de notre nationalité, elle est restée la Mère de nos intelligences. Ses vieilles chansons ont bercé nos premiers sommeils, et en apprenant notre histoire, nous y avons trouvé pendant un siècle et demi le prolongement de la sienne. Nous allons puiser sans cesse aux sources intellectuelles que son génie a fait jaillir, et nous essayons de suivre la trace lumineuse de ses maîtres immortels, dans nos faibles efforts pour nous élever vers les sommets lointains de la beauté littéraire et artistique. Quoique nous ayons été séparés d'elle par la volonté de Celui qui dirige les événements et les peuples, quoique tout lien politique soit à jamais rompu entre elle et nous, quoique nos destinées soient irrévocablement différentes des siennes, nous lui sommes restés attachés par toutes les fibres de notre cœur. Et voilà pourquoi dans ses vicissitudes et ses fluctuations,

au lieu de la juger avec la calme assurance de l'impassable critique, nous subissons profondément et souvent douloureusement le contre-coup de ses émotions, de ses luttes, et de ses perfections. Nous souffrons quand elle souffre, nous nous réjouissons quand elle prospère, nous exultons quand elle triomphe, nous gémissons quand elle semble déserter ses voies traditionnelles et abdiquer sa vocation historique. Que voulez-vous, nous l'aimons! Et c'est précisément quand elle nous attriste que nous sentons combien elle nous est chère. Car la pierre de touche de l'amour, c'est la somme de douleur que peut vous infliger l'être aimé.

Je disais tout à l'heure que la France ne doit pas être considérée simplement dans une époque. Qu'est-ce que quinze ans, qu'est-ce que vingt-cinq ans dans la carrière d'un peuple ? Pas plus qu'une heure dans la vie d'un homme.

Au lendemain d'Azincourt, on peut se demander si la nation française n'avait pas à jamais perdu son indépendance nationale. Le roi de France était devenu le roi de Bourges, pendant que le roi d'Angleterre était couronné dans Paris.

Sombres jours! crise terrible qui ressemblait aux affres de la mort ! Mais à ce moment une petite paysanne de France, une humble bergère de Domremy entendait des voix mystérieuses lui commander "de faire cesser la grande pitié qui était au cœur" de sa patrie. Elle imposait aux princes et aux capitaines la foi en sa mission, arborait sa virginale bannière, sauvait Orléans assiégé, culbutait les envahisseurs et conduisait triomphalement à Reims le roi de Bourges que le double sacre de la victoire et de l'onction pontificale refaisait vraiment roi de France. Franchissez maintenant trois siècles et voyez cet autre spectacle. La Terreur règne à Paris, et de là s'étend comme un nuage sanglant sur toute la France. La guillotine abat les têtes les plus hautes et les plus saintes, et dans Notre-Dame profanée une tourbe hurlante fait monter sur l'autel "le marbre vivant d'une chaire publique." Grand Dieu! dans quel abîme de sang et de boue va donc s'effondrer le peuple "christianissime! Attendez, messieurs, détournez vos regards de 1793. Onze ans sont écoulés; nous sommes en 1804. Voici de nouveau Notre-Dame, mais Notre-Dame purifiée et déployant une splendeur et une pompe qu'ont à peine connues ses plus beaux jours. Au milieu d'une foule immense, où se pressent les généraux, les magistrats, les hauts dignitaires, les représentants de toutes les élites sociales, apparait le prestigieux vainqueur d'Arcole, des Pyramides, et de Marengo, et dans la personne de ce héros fatidique, plus grand qu'Alexandre et César, la France nouvelle, née des ruines de l'ancien régime écroulé sous le souffle de Dieu, vient recevoir la bénédiction du vieillard qui représente ici-bas Jésus-Christ, le roi immortel des peuples. Ah! oui, l'histoire renferme de tragiques leçons, mais elle contient aussi des pages où l'en-

seignement du passé a presque l'accent d'une promesse d'avenir.

Messieurs, Lacordaire qui fut un grand moine et un grand français, a dit un jour: "Le son que me rend la France est le son d'un peuple qui marche vers Dieu par des chemins couverts et détournés, quelquefois il revient sur ses pas et semble fuir ce qu-il cherche, mais le chemin se redresse et l'emporte."

Messieurs, qu'il en soit ainsi, maintenant et à jamais! Que le chemin de la France, aux heures douloureuses où elle semblerait se détourner du but divin, se redresse toujours à temps et l'emporte vers la vérité, la justice et la liberté. Ah! si nos faibles accents pouvaient parvenir jusqu'à elle à travers l'espace immense, nous lui crierions: "O mère! mère de nos aïeux, de notre enfance nationale et de notre vérité intellectuelle! Nous t'aimons, tu le sais, et jamais nos voix ne se sont jointes à celles qui t'ont jeté l'anathème Eh! bien, nous t'en conjurons, ne te laisse pas enlever le glorieux diadème que les siècles ont posé sur ton front. Reste fidèle à tes origines, à tes traditions, à ton histoire Et en conservant cette primauté morale qui t'a faite grande et forte, conserve-nous cette fierté enthousiaste avec laquelle nous nous sommes toujours proclamés tes enfants."

Pendant les guerres de la Vendée, quand on disait aux paysans du Bocage que Louis XVI avait été exécuté, que Louis XVII agonisait et que la royauté était morte en France, ces obscurs héros, courant à la bataille, répondaient par ce cri de loyalisme invincible: "Vive le roi quand même!" Messieurs, vous avez peut-être entendu dire, vous avez peut-être lu que la France chrétienne se meurt, que la France chrétienne est morte. A cette parole poignante, quelque chose se révolte en nous: notre cœur saigne, nous sentons le besoin de jeter au vent du ciel une dénégation éperdue, et ce cri d'opiniâtre espoir jaillit de nos lèvres: Vive la France, quand même! Vive la France prêtresse de l'idéal, vive la France propogatrice de la vérité, vive la France soldat de la justice, vive la France apôtre, vive la France martyre, vive la France qui verse son or et son sang sur toutes les plages, et qui fait flotter jusqu'aux confins du monde le drapeau de la civilisation et de l'Evangile!

Messieurs, à la France, patrie de nos aïeux!

# LA FRANCE.

## Reponse de M. R. DES ISLES.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

Vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à répondre à la santé qui vient d'être portée à la France, en termes si sympathiques, si chaleureux.

Ce voudrais en ce moment pouvoir vous remercier avec l'éloquence habituelle du fonctionnaire distingué dont j'occupe ici le siège.

M. Kleczkowski vous eut prodigué les phrases heureuses dont il a le secret, il vous eut charmés.

Pour aujourd'hui, il faudra que ses discours vous reviennent en mémoire, et comblent le vide que la courtoisie vous empêche de déplorer..... tout haut.

Mais, si l'éloquence me fait défaut, je suis riche en gratitude, et j'en éprouve une bien profonde pour les paroles qui viennent d'être adressées à la France, et pour l'avantage qui m'a été accordé de les entendre de cette place.

Un toast porté à la France n'est jamais chose banale, mais lorsqu'il part du Canada, il devient un hymne... d'amour; d'amour cimenté par des siècles de fidélité constante; un hymne qui, en des circonstances comme celle qui nous réunit, entonné par vos voix puissantes, fait vibrer des cœurs émus et porte au delà des mers l'étreinte fraternelle.

Que pourrais-je donc, ajouter à ce symbole si complet?

Que pourrais-je dire que vous ne sachiez déjà, Messieurs, que vous ne sentiez... aussi?

Rien ne saurait, je crois, mieux répondre à nos sentiments que de répéter avec vous

Vive la France!... La France, aimée du Canada! ..

# LE CANADA.

## Par M. CAMILE PICHE.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

"Du programme de cette inoubliable soirée où il semblerait que tout ce que la race a de force a donné rendez-vous à tout ce qu'elle a de grâce, s'il fallait retrancher toutes les autres santés qui s'imposent, sans doute, pour ne se limiter qu'à une seule d'absolue nécessité, sûrement, celle que monsieur le président m'appelle à proposer serait celle-là: et certes, cette pensée n'est pas de nature à diminuer mon trouble.

En effet, nous sommes ici, ce soir, les hôtes de l'Association St-Jean-Baptiste qui, dans ces agapes fraternelles, a voulu grouper tous ses fils les plus dévoués pour boire avec eux la coupe du souvenir à toutes nos gloires passées et la coupe de l'espérance à toutes nos gloires futures.

Et qu'est-ce donc que l'Association St-Jean-Baptiste, sinon ce que nous pourrions appeler le gouvernement provisoire de la nation française en Amérique? A ce titre, ne lui appartient-il pas de personnifier, de défendre et de glorifier toutes les aspirations, tous les dévouements et tous les espoirs de cette race qui a pu connaître l'adversité, mais qui ne connaîtra jamais l'irréparable défaite. Or, de toutes les idées bénies qui tiennent le plus au cœur de cette vaillante race, dont je ne suis que le verbe indigne en ce moment, où donc est celle qui pourrait tenir la place que tient ce simple mot: "Canada"?

Ceux qui jadis partirent des plages ensoleillées de la vieille France apportèrent ici, avec eux, la civilisation, mais depuis ces temps déjà lointains, depuis trois siècles, qu'ont fait leurs fils, nos pères?

De quelle façon pourrait-on résumer leur vie à tous? Qu'ils aient été l'intrépide défricheur, l'aventu-

rier coureur des bois, le soldat invincible ou l'humble missionnaire, ne peut-on pas dire qu'ils n'ont eu qu'une pensée: vivre et mourir pour notre patrie?

Et telle est l'histoire de notre race depuis son origine jusqu'à nos jours.

La cession n'a rien changé de leur caractère viril et le nouveau drapeau n'empêchera pas nos pères de travailler à l'épanouissement, à la richesse et à la prospérité de ce pays qui porte dans son berceau l'espoir de leurs rêves enthousiastes, de ce pays qui leur réserve sans doute un avenir des plus glorieux, de ce pays, enfin, à l'agrandissement duquel ils ont tous travaillé, modestes ou glorieux ouvriers de Dieu, sans bien percevoir, souvent, quel serait le résultat de leurs incessants labeurs.

Dès la domination anglaise nous les voyons combattre pour anéantir le fanatisme religieux et pour assurer aux habitants de ce sol la plus précieuse des libertés: la liberté de conscience Au prix de quelle diplomatie, de quels sactifices, de quels tourments, l'obtinrent-ils cette liberté? Que les Plessis vous répondent et vous comprendrez alors ce qu'ils ont eu d'héroïque.

Plus tard, il fallut conquérir une autre liberté non moins précieuse et plus chèrement disputée. Cette liberté, c'était la liberté politique qu'une infâme bureaucratie nous refusait.

Comment fut-elle conquise celle-là? Hélas, le souvenir de cette lutte formidable est encore trop vivace dans vos cœurs pour vous en retracer la page à jamais glorieuse

Veuillez croire que je ne m'arrête à ces souvenirs que pour vous signaler que chaque fois qu'il a fallu conquérir une liberté nouvelle pour assurer le progrès et le développement du Canada, c'est toujours au sein de notre race que l'idée de cette conquête a germé, mais il me semble inutile de retracer devant vous une histoire que vous connaissez mieux que moi, pour établir que nous avons été les iniateurs de toutes les émancipations généreuses.

Certes nos concitoyens d'autres races ont bien travaillé à leur manière, à l'agrandissement et à la prospérité de ce pays, mais notre rapport n'a pas été le moins fécond et si le Canada attire aujourd'hui les regards universels à raison de son essor merveilleux, croyez-vous que les lambeaux de liberté que notre race lui a conquis soient étrangers à cet essor.

Non, mesdames et messieurs, et repassez l'histoire de notre patrie pour vous convaincre que chaque liberté qui a été conquise l'a été par l'un des nôtres.

Je vous parlais tout à l'heure de la liberté religieuse et de la liberté politique; s'il m'était permis de vous parler d'histoire toute récente, ne pourrais-je pas et ne devrais-je pas vous dire un mot d'une autre liberté aussi précieuse, maintenant que les précédentes l'étaient dans leur temps, je veux parler de la liberté commerciale conquise pour le

Canada, par l'un des nôtres encore.

Ah! certes, nous pouvons boire à la santé du Canada car il est presque tout notre œuvre. Nos pères l'ont découvert et l'ont civilisé; ils l'ont initié aux saintes ivresses de la liberté et sa grandeur actuelle n'est que l'aurore de la grandeur incomparable qui l'attend, si nous suivons les enseignements qui nous ont été légués; et nous les suivrons ces enseignements, car je sens bouillonner avec trop d'ardeur le vieux sang gaulois qui coule dans les veines de cette jeune génération qui est la mienne, pour n'en avoir pas la certitude.

Nos ancêtres nous ont légué la liberté religieuse et la liberté politique; nos pères nous donnent la liberté commerciale, que remettrons-nous donc à nos fils?

Ne leur rendrons-nous que le patrimoine national tel que nous l'avons reçu! et ne l'augmenterons-nous pas, à notre tour comme l'ont fait nos pères? Serions-nous dégénérés? Ah ! mettez la main sur la poitrine de cette vaillante jeunesse qui vous entoure, et vous verrez bien que vos fils n'ont pas démérité.

Ce qui nous a été légué: c'est la liberté religieuse, la liberté politique et la liberté commerciale, cet héritage nous le transmettrons intact, mais avec lui nous voulons transmettre une liberté dont toutes les autres ne sont que le rayonnement précurseur: la liberté nationale.

Ah! messieurs, hâtons-nous de boire au Canada, car en le prenant, je sens dans ma main vibrer mon verre et ce qu'il lui faudra demain, c'est un vin nouveau pour boire à plein bord, au Canada toujours, MAIS AU CANADA LIBRE.

# LE CANADA.

## Reponse de l'HON. RAYMOND PREFONTAINE, M. P.

M. le président,

Mesdames et Messieurs,

Je ne suis pas surpris que le toast auquel j'ai l'honneur de répondre : celui du Canada, ait été si bien accueilli par vous tous, car il s'offre à votre esprit avec ces mille souvenirs attachants qui constituent l'idée de patrie. Quoi que nous fassions et en quelque lieu nous allions, nous emportons toujours avec nous-même une parcelle, si non une grande partie, de ces souvenirs qui ramènent notre esprit vers le pays de notre naissance et de nos affections. Votre attachement pour le Canada m'est bien connu car je le partage et je suis certain que tous, si l'occasion s'en présentait, vous sauriez faire de grands sacrifices pour lui prouver cet attachement. Mais il vaut encore mieux, au moins c'est plus agréable, vivre que mourir pour la patrie, et le moyen de montrer son dévouement au pays, dans les temps pacifiques comme ceux que nous traversons, c'est de travailler à sa prospérité et de contribuer à son progrès.

Il semblerait qu'à ce point de vue nous n'avons rien à désirer. Les progrès du Canada ont été énormes depuis quelques années; notre pays n'avance pas à petits pas, mais à sauts de géant. Que l'on compare l'ensemble de notre mouvement commercial avec celui du pays le plus prospère du monde et l'on sera étonné du résultat

Je me garderai bien de vous fatiguer en faisant passer des colonnes de chiffres sous vos yeux. Je me contenterai de dire qu'en 1902 la valeur des importations et des exportations par tête d'habitant a été aux Etats-Unis de 28.55 et au Canada de 77,-69, soit plus du double.

Comme vous le constatez, la comparaison est toute à notre avantage, mais est-ce là un motif pour nous reposer et dormir contents. Non : dans le mouvement des affaires, qui n'avance pas recule, et pour être homme de progrès il faut sans cesse courir vers l'horizon insaisissable.

On dit dans l'ordre politique que la vigilance perpétuelle est le prix de la liberté. Cette vigilance appartient à l'opposition dans les pays du gouvernement par les partis et celle-ci au Canada s'acquitte très bien de son devoir, ce qui prouve que nous sommes très libres. Elle nous critique vertement, nous reproche nos fautes, celles que nous avons commises... à son point de vue; celles que nous avons intention de commettre... et même celles que nous n'avons pas commises... Je ne m'en plains point puisque le bon gouvernement est à ce prix, et il n'est pas payé trop cher. De même dans l'ordre des intérêts matériels notre effort sans relâche doit tendre vers un progrès constant; la prospérité acquise doit servir d'appui pour nous donner les moyens d'atteindre de nouveaux progrès; ce n'est que sous l'empire de ces idées que nous pouvons conserver notre position au milieu des nations concurrentes. Il n'y a pas à dire, ce sont les grands intérêts commerciaux qui orientent aujourd'hui la politique du monde entier. Voyez les efforts énormes que font aujourd'hui l'Angleterre, les Etats-Unis, la France et l'Allemagne pour prendre la première place sur les marchés de l'univers.

Les grandes guerres de l'avenir se feront pour la conquête d'intérêts matériaux. Le Canada a un beau rôle à jouer dans le présent et dans l'avenir en face de ces rivalités commerciales.

Baigné à l'est et à l'ouest par deux grands océans, il peut attirer le commerce de l'Asie, de l'Australie et celui de l'Europe, grâce à ses ressources aussi inépuisables que variées. La politique d'un pays jeune comme le nôtre est d'étendre le plus possible ses relations avec les autres contrées et de chercher à faire connaître, à faire acheter ses produits.

On se demande si le Canada est véritablement outillé pour maintenir sa marche progressive. L'ex-ministre des Travaux Publics répondrait peut-être non à cette question et je serai de son avis. Le Canada a dépensé près de 100 millions pour améliorer la voie du St-Laurent, mais, par malheur, les besoins du commerce augmentent si rapidement qu'ils devancent nos améliorations. On regardait, il y a trente ans, un chenal de quatorze pieds entre Québec et Montréal comme le dernier mot du progrès et aujourd'hui on demande trente pieds. Cette voie du St-Laurent, depuis le fond des lacs jusqu'à la mer, a toujours préoccupé nos hommes d'Etat. Dès 1851 Papineau écrivait de la Petite Nation aux électeurs de Montréal: "Les amis du progrès se réjouissent des nombreuses entreprises de chemin de fer qui vont sillonner notre beau pays, en pensant que ces routes tendent à faire

de cette province la grande route de communication et de transport entre les ports de l'Atlantique et des vastes lacs de l'intérieur et les nouveaux états qui se forment dans la riche vallée du Missisipi." Ses espérances ne se sont pas réalisées entièrement puisque les ports américains enlèvent encore à Montréal une part du commerce que les avantages naturels devraient lui attirer si l'art et la science étaient plus puissamment venus en aide à la nature

Attirer le plus possible du commerce de l'Ouest, voilà le but dont nous ne devons pas détacher nos yeux tant qu'il ne sera pas atteint.

Je viens de parler sommairement du progrès général du Canada. Il est peut-être délicat de nous demander si la province de Québec, participe autant qu'elle le devrait au mouvement progressif du pays. La fête de la St-Jean-Baptiste devrait prendre, ce semble, les proportions d'assises nationales où l'on étudierait notre situation, où l'on ferait, sans nous préoccuper de politique, notre examen de conscience, avec la détermination, si nous trouvons des fautes de n'en rejeter la responsabilité, ni sur les bleus, ni sur les rouges, mais seulement avec le ferme propos de nous en corriger. Je suis prêt à m'accuser ainsi que mes amis, à me confesser et à donner l'absolution à mes adversaires, en espérant la réciproque.

Il me semble que nous retardons un peu sur le siècle et que nous ne voyons pas assez de Canadiens dans les grandes entreprises commerciales ou industrielles. Ce serait une injustice de ne voir là qu'un manque d'esprit d'initiative, car nous n'avons pas eu l'avantage, comme les autres nationalités, de mettre au service de notre esprit d'entreprise des capiteaux venus d'Angleterre. Il ne faut jamais oublier, dans cet ordre d'idées, la situation inférieure qui nous a été faite jadis par de malheureux événements déjà loin, de nous. Il n'en est pas moins important de nous demander si notre éducation, si notre "training", si je peux m'exprimer ainsi, est bien approprié au besoin du siècle, s'il est assez pratique pour nous permettre de soutenir la lutte contre nos entreprenants concurrents de nationalité anglaise, écossaise et irlandaise. Je ne veux pas médire de notre système d'éducation. A le juger à l'épreuve, il donne pour l'éducation supérieure et l'éducation secondaire d'excellents résultats, comme le démontre la situation, la position qu'occupent dans le parlement nos hommes publics. Pouvons-nous en dire autant de l'instruction primaire? J'en doute.

Ce qui me paraît nous manquer le plus c'est une certaine audace qui nous pousserait à nous lancer hors des sentiers battus. Nous avons peur de nous risquer dans les champs encore peu connus mais les plus profitables. Lorsque je dis que nous ne risquons pas assez, veuillez croire que je n'ai pas en vue les citoyens de Montréal qui, depuis un an, ont couru les chances de la bourse..... Pourquoi nos jeunes gens au lieu de

solliciter des emplois du gouvernement, dont ils seront mécontents lorsqu'ils les auront obtenus, ne tournent-ils pas les yeux vers le Nord-Ouest canadien, qui offre aujourd'hui un champ si avantageux à l'esprit d'entreprise? Cinq années d'efforts dans ce pays-là assurent l'avenir. Dans quelque temps le Nord-Ouest regorgera d'émigrants des Etats-Unis et d'Europe qui se partageront ce riche domaine, si nous n'y prenons garde.

Je ne fais là qu'indiquer des sujets de réflexions sérieuses que je ne puis développer dans une réunion où nous n'avons sûrement pas l'intention de nous plonger dans l'étude de problèmes difficiles à résoudre. Vous trouverez même que j'ai parlé trop longtemps, mais pour m'excuser rappelez-vous que je sors d'une assemblée où il y a trop de gens qui s'imaginent n'avoir pas parlé s'ils n'ont pas fait un long discours.

# LE CANADA.

## Reponse de l'HON. J. I. TARTE.

M. le Président.

Mesdames et Messieurs.

Ceux-là seuls n'ont pas l'orgueil de notre pays, qui ne le connaissent pas, ou qui n'en connaissent point d'autres.

Sans doute, il est des contrées où une civilisation vieille de plusieurs siècles, a développé davantage le culte des arts, l'amour des sciences, la religion du progrès intellectuel.

Dites-moi le coin du globe terrestre dans lequel le Créateur a semé plus de beautés naturelles plus de solides richesses, plus de ressources de tous genres, plus de matière première, de véritable bonheur.

La Providence a été prodigue à notre endroit. Nous sommes les favoris de la création.

Au printemps, sous les rayons de nos chauds soleils, les lilas et les roses, les jacinthes et les violettes nous font cadeau de leurs parfums délicats

L'été, la nuit, les trèfles et les mils boivent les fraîches rosées de nos firmaments bleus

Dans le sol, les arbres, grands comme les cèdres du Liban, plongent leurs racines profondes.

Sous la feuillée verte, et même des petits chérubins d'enfants, des petits Canadiens-français surtout. C'est ce que nous disaient nos mères. Et vous le savez, nos mères ne mentaient jamais.

Dans nos montagnes, de l'or et de l'argent, du charbon, et du fer, des minerais de natures diverses

Dans les rivières et les lacs, du poisson pour tous les pêcheurs et à toutes les saisons—même aux saisons défendues.

Sous la neige, l'hiver, le sol qui repose et qui dort, pour se réveiller aux brises du mois de mai radieux et avide de fécondité.

Rendons grâces d'être nés sous un ciel si beau!

## NOTRE AVENIR COMMERCIAL

Deux océans baignent les rives de notre patrie. En quelques vingt-quatre heures, l'on franchit la distance qui les sépare. La terre canadienne est leur trait-d'union tout indiqué.

Un jour viendra,—et ce jour n'est pas éloigné—où nous verrons se rencontrer dans les entrepôts décuplés de cette ville, dans son port agrandi, les vagues fertilisantes du commerce de l'Europe et de l'Asie. Quiconque n'aperçoit pas, à l'horizon, l'aurore d'une ère nouvelle qui se lève sur la Chine et le Japon, ne s'est pas donné le mal d'ouvrir la préface du livre des lendemains.

Les convois qui nous apporteront les trésors de l'Asie régénérée, seront salués au passage par les acclamations des foules heureuses qui auront planté leurs tentes dans les plaines ensoleillées de l'Ouest.

Naguère, nos voisins de la République de Washington jetèrent des regards de convoitise sur ces territoires.

Ce fut l'un des nôtres, ce fut s'r Georges-Etienne Cartier qui eût l'honneur de faire sanctionner par le Parlement de la Puissance, l'acte d'acquisition de ces vastes prairies, que les missionnaires et les hardis trappeurs de notre origine avaient longtemps à l'avance foulées de leurs pas.

Quel dommages que le million, que la moitié du million de nos compatriotes qui ont traversé la frontière n'ait pas pris, à l'heure propice, possession de ce sol fécond, de ce merveilleux royaume d'abondance destiné à devenir l'un des nourrisseurs de l'humanité.

L'erreur commise ne peut être réparée. Il est trop tard. Ceux qui nous ont laissés sont perdus pour la patrie. Mais leur patriotisme les a conservés à notre race. C'est toujours avec une joie sincère que nous leur souhaitons la bienvenue, quand ils nous font le privilège de nous venir voir.

L'Ouest passe de plus en plus aux mains des légions qui nous viennent de l'Orient et de l'Occident.

De par la force de notre situation géographique, les populations de ces domaines seront à toujours les tributaires de la route du Saint-Laurent, si nous faisons en sorte que les courants de commerce que la nature nous a destinés ne soient pas détournés de la province de Québec.

## LA PROVINCE DE QUEBEC

La Province de Québec! Nos ancêtres en y élisant domicile pour notre nationalité, ont fait bon choix.

En ressources, notre Province ne le cède à aucune de nos provinces sœurs. Elle est, entre toutes, la plus pittoresque.

Les vaillants de Bretagne et de Normandie qui en furent les découvreurs et les premiers habitants, la signèrent au front du signe sacré de la croix.

En la tenant, au nom de Dieu et

du roi, sur les fonts baptismaux de la civilisation, ils lui donnèrent, en l'honneur et en souvenir des vieilles Gaules, le nom de la Nouvelle-France.

Noblesse oblige: gardons avec une vénérance pieuse les traditions de la France de nos aïeux, de la France catholique, apostolique et romaine, de la France qui fut hier et qui sera demain la fille aînée de l'Eglise.

Noblesse oblige: faisons en sorte que la Province de Québec soit digne d'être toujours la Jérusalem, la Cité de Sion, le lieu de pèlerinage de la race française sur ce continent.

Aimons-là d'un amour sincère et éclairé.

Mais gardons-nous de la rapetisser par une affection fausse et étroite, qui nous empêcherait de jouer dans notre pays, dans l'Empire, le rôle auquel nous avons droit d'aspirer.

Le hasard des événements a voulu que nous devenions des sujets de la Grande-Bretagne. Réclamons tous les privilèges, toutes les prérogatives de la citoyenneté britannique.

Rivalisons avec ceux qui nous entourent, de zèle et d'ardeur pour le développement de notre pays.

Partout de l'Atlantique au Pacifique, des glaciers lointains du Yukon jusques aux côtes verdoyantes de l'Ile du Prince-Edouard, nous sommes chez nous.

Dans toutes les provinces, des groupes français sont solidement plantés dans le sol.

Dans toutes les législatures, excepté celle de la Colombie Britannique, notre race est représentée.

Le Canada, tout le Canada est notre patrie.

Mais la province de Québec est l'habitation paternelle, c'est la maison des ancêtres.

C'est ici que nous sommes réunis, en plus grand nombre. Nous constituons en dehors du pays de France, le groupe français, le plus important qu'il y ait au monde.

La Province de Québec est le seul Etat où une majorité française ait le contrôle du Gouvernement.

Nous avons [illegible] responsabilité d'hommes national.

Ce pays, déjà grand, se développera d'année en année.

Nous y conserverons ou nous ne conserverons pas notre place et notre influence. Cela dépendra de nous et de nos œuvres.

J'ai visité la province d'Ontario. J'y suis allé faire de nombreux pèlerinages.

Je ne vous dirai pas qu'il faudrait copier tout ce que j'y ai vu. Non, mais je crois qu'en une circonstance comme celle-ci, il convient d'appeler l'attention de nos compatriotes sur ce qui se passe et se fait ailleurs.

Dans Ontario, il y a quatre cent cinquantes bibliothèques publiques. Le fermier, le cultivateur qui va porter à la ville, au village, le produit de son labeur remporte avec lui des livres. Remporter des livres, cela vaut mieux que de remporter de l'alcool.

J'ai vu de belles routes. Ne pourrions-nous pas avoir de belles routes ici comme là-bas?

J'ai vu des écoles techniques, dans

lesquelles le travailleur apprend son métier, et s'y perfectionne dans le but d'améliorer son sort et celui de sa famille.

J'ai vu un superbe collège d'agriculture, l'une des belles institutions de ce genre qu'il y ait au monde.

Nos amis anglais ne nous sont pas supérieurs, pourtant

Sommes-nous sûrs de travailler autant qu'eux? Est-il certain que nous travaillons autant que nos ancêtres?

Nous sommes ici en minorité. Les minorités ont besoin de plus de vertus, de plus d'efforts, de plus d'union.

Avant de nous séparer, prenons de fermes résolutions

Ayons l'orgueil de notre origine et de nos ancêtres. Ayons de la virilité nationale.

J'ai été tenté, ce matin, d'applaudir des deux mains, lorsque j'ai entendu l'éloquent archevêque de St Boniface dire à nos compatriotes : "Marchez le front haut, regardez le "soleil, ne vous courbez devant per-"sonne, ceux qui ploient le genou ne "gagnent que le mépris"

Instruisons-nous, pratiquons la sobriété

Soyons de notre province, soyons du Canada aussi Comptons sur nous et non sur les autres, pour la sauvegarde de nos droits Les autres, croyez m'en savent prendre soin d'eux-mêmes.

L'avenir appartient aux violents, c'est-à-dire à ceux qui travaillent, à ceux qui s'affirment, à ceux qui savent vouloir

J'ai, pour ma part, une invincible confiance dans l'avenir de la race canadienne-française.

Disons tous ensemble: Vive le Canada, Vive la France, Vive la Grande-Bretagne os deux mères-patries!

# LA PROVINCE DE QUEBEC.

**Par M. JOS. A. DESCARRIES, C. R.**
Maire de Lachine.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs

Au moment de porter un toast à la Province de Québec, devant cette imposante et magnifique assemblée, je me sens profondément ému. Il me semble voir ici tout le peuple canadien-français devant lequel je suis appelé, en ce jour patriotique, à chanter les louanges de notre Province bien-aimée; cette terre bénie qui, pour nous, est particulièrement la patrie et dont l'un de nos grands poetes a dit:

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays aimé des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux
Ce sol, fécondé par la Franec
Qui régna sur nos bords fleuris,
C'est notre amour, notre espérance
Canadiens, c'est notre pays

Vous êtes ici, plus de trois mille canadiens-français réunis dans ce banquet sans précédent, pour entendre parler de notre patrie. Est-ce que je vais pouvoir donner à ma pensée, la forme, l'expression noble et choisie que demandent une occasion aussi solennelle et l'importance de la santé de notre si chère Province de Québec? Mais, bien chers compatriotes, je comprends que je m'adresse à des frères, pour leur parler de notre mère. Je m'en rapporterai donc à votre indulgence, et je ne ferai qu'ouvrir mon cœur, pour en laisser déborder l'amour dont il est rempli.

Oh! qu'elle est belle, notre Province de Québec! Contemplez son golfe immense, avec ses eaux poissonneuses; ses forêts remplies des bois les plus utiles; son fleuve géant aux rives enchanteresses; ses vallées et ses plaines riantes et fertiles

livrées à l'agriculture; ses montagnes recélant les métaux les plus précieux; ses rivières aux cataractes retentissantes produisant la force du tonnerre, pour donner aux villes et aux campagnes, le pouvoir, la lumière, la chaleur et toutes les merveilles de l'électricité. Dites, existe-il un pays plus aimé des cieux, où le soleil est plus beau, le ciel plus clément, l'onde plus pure la terre plus fertile et plus verdoyante?

Canadiens-français, notre Province de Québec est non-seulement belle, mais elle a une histoire dont pourrait s'honorer le pays le plus glorieux. Son rôle en Amérique, a été celui que le pays de nos aïeux, la noble France, a joué dans l'ancien monde. Fondée par la race chevaleresque des français, chaque page de ses annales a été fournie par la foi religieuse la plus pure et le patriotisme le plus ardent. Depuis Champlain, le fondateur de la vieille cité de Québec, le boulevard de la race française sur ce continent, jusqu'à nos jours, toute une légion de héros religieux, militaires et civils se sont succédés sans interruption Chaque époque a produit ses grands hommes. L'âme du peuple s'est toujours incarnée dans ses fils pour continuer sur ce coin de terre français les combats de Dieu et ceux de la patrie.

Avant donc de boire à la santé de notre belle et historique Province de Québec, en ce jour où nous sommes si fiers de parler de notre origine de nous rappeler nos ancêtres, de repasser leurs travaux, leurs sacrifices, leurs combats, leurs succès et leurs victoires; en ce jour de la fête de la St-Jean-Baptiste, ou le patriotisme éclate de toutes parts, où l'allégresse brille sur toutes les figures, où nous aimons à proclamer notre foi religieuse, et à nous montrer les dignes fils de nos pères, laissez-moi vous dire quelques mots, mais quelques mots seulement, du passé, du présent et de l'avenir de notre chère Province.

## 1.—LE PASSE.

Il n'y a pas encore trois cents ans, le beau pays, qui forme aujourd'hui la Province de Québec, n'était qu'une vaste forêt habitée par des peuplades sauvages La France ambitieuse d'accomplir, en Amérique, les desseins de Dieu, "Gesta Dei per francos", envoya l'illustre Champlain au pays que Jacques-Cartier avait découvert depuis près d'un siècle déjà Québec, Trois-Rivières, Montréal furent fondés aux prix de grands sacrifices. Dès lors commença une lutte terrible entre nos pères et une partie des anciennes nations indigènes. Les colons étaient obligés de porter le fusil en même temps qu'ils tenaient les manchons de la charrue. Mais pleins de foi et soutenus par l'ambition de se fonder une nouvelle patrie, ils bravaient tous les dangers La France qui a[illegible] séculaire, l'Angleterre vit cette dernière lui disputer l'empire de l'Amérique. Nos [illegible] eurent non-seulement à lutter [illegible] sauvages, mais

aussi contre les fils de la fière Albion. Qui redira les combats des cent-cinquante années de la domination française? Champlain, Maisonneuve, Dollard, Frontenac, Iberville, Montcalm, Lévis, en furent les héros. Mais pendant ce temps et malgré ces guerres cruelles, le pays était défriché, les limites de la forêt étaient reculées. Les habitants s'attachaient au sol. Les missionnaires portaient l'évangile jusqu'au sein des nations les plus ennemies. De hardis découvreurs s'élançaient à travers le pays, et parcouraient toute l'Amérique du Nord. Les prêtres de Dieu fondaient les paroisses et bâtissaient les églises. Au milieu des plus grands sacrifices l'œuvre religieuse et nationale s'ébauchait. Mais un jour vint où le drapeau de la France, malgré les faits d'armes les plus glorieux, fut remplacé par celui de l'Angleterre. Nos pères pleurèrent, mais confiants en la Providence et en la garantie des traités qui leur conservait leur foi, leur langue et leurs lois, ils se groupèrent autour de leurs églises. Puis commença une lutte dont l'issue pouvait être la disparition de la race française du sol de notre pays. Mais la Providence veillait sur nos ancêtres. Invulnérables dans leur croyance religieuse, ils opposèrent dans les parlements, dans la vie publique, politique et civique, une résistance inébranlable contre toute atteinte à leur droits religieux et nationaux, et finirent pas gagner la confiance, l'estime et l'admiration de leurs adversaires mêmes. Cependant ce ne fut pas sans sacrifices, même sanglants: Cardinal, DeLorimier, martyrs immolés sur l'autel du patriotisme, nous l'ont prouvé. Mais le génie de notre race l'emporta. Papineau, Bédard, Morin, Cartier, Dorion, Chauveau, Chapleau, Mercier, à des époques diverses, firent définitivement triompher nos droits, notre langue et nos institutions: Aujourd'hui, dans notre Province chérie, le Canadien français, citoyen libre dans le pays le plus libre du monde, jouit en paix de tous les droits religieux et civils que lui assurent des lois reconnues et pleinement acceptées.

## 2 — LE PRÉSENT

Aussi, Mesdames et Messieurs, avec quelle ardeur le Canadien-français s'est-il avancé, dans toutes les branches de l'industrie humaine comme dans toutes les sphères intellectuelles. Rien n'a été au-dessus de son ambition. Notre Province est aujourd'hui un grand pays, dans lequel la paix et l'abondance règnent partout. La justice est assise, avec majesté, sur des bases inébranlables. L'ordre et l'autorité sont souveraines. Le droit de chacun est respecté. La liberté y est maîtresse. La société est fondée sur les principes immortels de la religion et du droit. Les traditions de vaillance, d'honneur, d'honnêteté de foi, de nos pères, sont religieusement gardées. L'éducation est répandue dans toutes les classes de la société: les écoles primaires, les académies, les collèges commerciaux

et classiques, les écoles normales et polytechniques, les séminaires et les universités se disputent l'empire de l'instruction La théologie, la philosophie, la littérature, la poésie, les sciences, la peinture, la musique, l'éloquence sont cultivées avec le plus grand soin. L'industrie a pris un essor admirable. L'agriculture a changé notre Province en un grenier d'abondance. Le commerce a grandi, à tel point qu'il est recherché par les plus grandes nations. Les voies de communications maritimes et terrestres se sont développées, comme par enchantement. Notre population s'est plus que deux fois décuplée, depuis 150 ans. Enfin notre Province a marché, à pas de géant, dans la voie de tous les progrès. Notre population française a prouvé, par ses succès qu'elle était digne d'entrer dans toutes les carrières où le génie humain peut se manifester

### 3 — L'AVENIR

Mesdames et Messieurs, nous avançons donc vers l'avenir, animés des plus grandes et des plus belles espérances Nous formons une race distincte, ayant son histoire, ses traditions, sa langue, sa religion, ses lois, ses institutions propres Mais justement à cause de ces circonstances spéciales que nous a faites la Providence, nous occupons une position et nous jouons un rôle qui offrent des difficultés. A côté de nous, sont venus s'asseoir des concitoyens, d'origine, de langue et de religion différentes La cession du pays nous a, de plus, faits les sujets d'une couronne qui n'est pas celle de notre mère-patrie. Mais si nous sommes devenus sujets anglais, nous sommes restés et nous avons le droit de demeurer canadiens-français, de cœur d'âme, de sentiment et de nationalité. Nous sommes loyaux à la Couronne Britannique et nous le resterons. Mais nous devons aussi rester fidèles au sang qui coule dans nos veines, à la langue que notre mère la France nous a apprise, à la religion de nos aïeux. Notre beau pays est assez grand, pour abriter tous ses enfants; qu'ils parlent la langue de Shakespear, ou de Bossuet et de Crémazie; qu'ils adorent Dieu, comme les Lallemand, les Brébeuf, les Jogues et les Bourget, ou qu'ils le prient autrement. Nous sommes chez nous Respectons les droits et les aspirations des autres Restons unis dans l'ordre et la paix la religion et le patriotisme. Marchons vers l'avenir, la main dans la main, dans le chemin que la Providence nous a tracé, sans violence sans commotion, selon l'ordre naturel des évènements que Dieu mène et guide à sa volonté. Et nous grandirons. La Providence veillera sur nous, comme elle l'a fait dans le passé. L'avenir des nations, brillant et plein d'espérances, est devant nous.

Mesdames et Messieurs, permettez moi de vous proposer de remplir nos verres, et de boire au passé, au présent et à l'avenir de notre bien-aimée Province de Québec

# LA PROVINCE DE QUEBEC.

## Reponse de l'HON. LOMER GOUIN, M. P. P.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs

Il est bien loin ce jour du 24 juin 1834, où soixante des Fils de la Liberté s'assemblaient sous les arbres du jardin de la rue Saint-Antoine pour instituer cette fête de la Saint Jean-Baptiste, qui est devenue et qui reste notre fête nationale! Cependant, lorsque l'on relit l'histoire, on découvre que toutes nos manifestations patriotiques n'ont été que le prolongement de l'immense vibration alors [illegible] national par les fondateurs de notre Société St-Jean-Baptiste le patriote Duvernay et ses compagnons. Ce jour là comme aujourd'hui, on parla avec amour et vénération de la terre des aïeux, et c'est avec enthousiasme, au milieu des battements de tous les cœurs, que l'on but à la France.

Vous venez de faire proposer, monsieur le Président, la santé de la province de Québec. Cette proposition ne pouvait venir plus à point; elle ne pouvait être faite par une bouche plus éloquente et en des termes plus heureux.

Elle vient à propos, parce que à l'exemple des patriotes de 1834, après avoir bu à la mère-patrie nous sommes invités à boire à la santé de la province de Québec. Votre pieux témoignage de reconnaissance au pays des ancêtres, Monsieur le Président, n'eût pas été complet si vous n'eussiez uni, en un jour comme celui-ci, à la mère regrettée, la fille qui se souvient.

Et puis laissez-moi vous le dire, Monsieur le Président, la Saint-Jean-Baptiste, c'est à proprement parler la fête de notre province. On la célèbre, il est vrai, dans d'autres parties de la Confédération et jusque

dans la République américaine;mais partout on ne la célèbre qu'en souvenir de notre chère vieille province, la vraie, la seule patrie des Canadiens-français.

C'est donc avec bonheur que je me rends à l'invitation de répondre à cette santé.

La St-Jean-Baptiste fut instituée à une époque où notre nationalité luttait pour le droit de vivre. Depuis les victoires constitutionnelles qui ont suivi 1837, on l'a célébrée avec tout l'éclat dont les peuples aiment à entourer leurs triomphes. Dans ces grandes journées, on s'est entretenu du passé surtout, et non sans quelque raison, car c'est à la lumière de l'histoire que s'éclairent les routes de l'avenir, et de la cendre des morts jaillit parfois la vie. Mais des penseurs admirateurs de nos origines et de nos traditions, intéressés au progrès de notre race sur cette terre où le doux parler de France se fait entendre depuis déjà des siècles, se sont demandé si ces retours périodiques vers des hommes et des événements disparus suffisent bien pour entretenir dans l'âme populaire le feu sacré du patriotisme et pour nous prémunir contre les dangers que nos pères eurent à combattre et qui sont comme le partage inévitable des minorités.

Les morts vont vite, dit la ballade allemande. Les vivants vont plus vite encore, et de nos jours, plus vite que jamais. Telles conditions qui existaient hier ne seront plus demain. Une race qui n'avance pas recule. Nos fêtes nationales n'auront d'effet pratique que si nous en profitons pour élaborer le programme de l'action nationale.

Les races avec lesquelles nous vivons ont vite compris la nécessité de s'outiller pour l'avenir. De par la force des circonstances, elles devaient nous devancer dans la possession des biens matériels. Tandis que nous avions à combattre pour la réalisation de l'idéal proposé par nos pères à nos âmes françaises, les Canadiens-anglais, libres de toute préoccupation de langue et de religion, prenaient la direction du commerce et s'emparaient des richesses naturelles du pays. Mais, depuis la consécration formelle, sinon définitive, de nos droits, avons-nous toujours sagement appliqué nos énergies nationales, fait tout le chemin que nous aurions pu faire? Abstraction faite de la question des races, nous vivons dans une ère de travail et de lutte. Seuls les vaillants sortiront victorieux du concours qui s'est ouvert dans toutes les sphères de l'activité humaine. Tous les peuples ont à lutter sur le terrain économique dans l'agriculture, le commerce, l'industrie. Dans le domaine des sciences et des arts, les rivalités, pour être plus pacifiques, n'en sont pas moins vives. Sous peine de se voir graduellement évincé de la terre conquise par nos aïeux, le peuple Canadien-français doit se mêler à la lutte économique comme aux luttes intellectuelles.

Des philosophes et des poètes nous ont répété souvent que la grandeur pas plus que le bonheur d'un peuple

ne dépend de la somme de ses richesses matérielles et de l'étendue de ses possessions. Cela est vrai sans doute, dans une certaine mesure, mais, fils des héros qui sacrifiaient tout: repos, richesses, liens de famille, pour une idée, nous sommes en général trop enclins à nous laisser guider par ce principe. Nous aurons le droit de parler ainsi quand nous aurons assuré à nos enfants la possession du sol d'où les générations futures doivent tirer leur vie. Il ne nous faut pas imiter l'Inde, qui, malgré ses trois cents millions d'habitants, est gouvernée par une poignée d'Européens favorisés de la fortune. Rappelons-nous l'exemple de l'Irlande, asservie plus encore au point de vue économique qu'au point de vue politique. Eloignons de nous le sort de tous ces pays où la propriété, détenue par quelques-uns, constitue pour ces derniers le plus sûr moyen de domination politique. Sans le travail intelligemment appliqué, nous tomberons sous la domination des capitaux étrangers qui, tôt ou tard, influeront sur les verdicts populaires et accompliront ainsi, chez nous ce que les échafauds, ni les prisons, ni les torches incendiaires n'ont pu faire.

Les grands corps de la nation dans un jour d'apaisement et de concorde comme celui-ci, doivent se demander s'ils n'ont pas un peu péché par égoïsme, s'ils ont bien toujours donné l'exemple, dans leurs sphères respectives, d'une aspiration constante vers un idéal supérieur? De même chaque citoyen se demandera s'il a donné la pleine mesure de son travail à son pays. L'initiative privée, collective et individuelle, fera le salut de notre race.

D'un autre côté, en entrant tête baissée dans ce mouvement économique, en nous exposant à un contact continuel avec une race de langue différente, obligés de vendre sur des marchés étrangers les produits de nos mains et de notre intelligence, ne risquons-nous pas de perdre tout à fait notre esprit national déjà un peu émoussé? Il faut donc inculquer à notre peuple, en même temps que l'amour du travail, l'amour de la patrie. Le patriotisme, sans le travail, sera une force stérile. Le travail sans le patriotisme, nous conduira peut-être individuellement à la prospérité, mais ne nous sauvera pas comme race. Voulez-vous voir, Monsieur le Président ce que peut l'esprit national joint au travail: regardez la petite île qu'est l'Angleterre, grande comme la moitié de notre province de Québec, et qui gouverne la moitié du monde. Regardez les Etats-Unis, qui n'avaient qu'une population de 3,000,000 en 1776 et qui sont aujourd'hui au premier rang parmi les grandes nations du monde au double point de vue politique et économique.

Développons donc chez nos enfants l'amour du sol, la passion du travail et le sentiment de la fierté nationale. Le Canada est un grand pays: ne rougissons donc pas de nous en réclamer. L'Espagne n'avait guère plus de six millions d'habitants

quand Charles-Quint régna sur près de la moitié du monde connu. La Suède avait à peine la population actuelle de la province de Québec quand Gustave-Adolphe d'abord, puis Charles XII, étonnèrent l'Europe par leur vaillance. La France des Croisades n'avait guère que cinq ou six millions d'habitants, et l'Angleterre de Richard Cœur-de-Lion eût logé toute sa population dans le plus grand des comtés de notre province.

C'est avec une population de trois millions que les Etats-Unis ont pris place au soleil de la liberté politique et comme pour nous mieux convaincre que la victoire n'est pas toujours au nombre, l'histoire nous apprend que ces Américains qui avaient eu raison des soldats de Georges III et des mercenaires allemands durent battre en retraite quand ils s'attaquèrent aux quelques milliers d'habitants du Canada.

La leçon que comportent ces chiffres, notre race ne grandira qu'en la gravant dans sa mémoire. Cette leçon, il faut que l'enfant la trouve sur les genoux de sa mère, sur les bancs de l'école; que chacun de nous se l'entende répéter sans cesse par sa femme, sa sœur, sa fiancée.

La femme canadienne qui a été le soutien de sa race dans le passé, prononcera notre déchéance nationale le jour où elle cessera d'enseigner à ses fils l'amour du travail et de la patrie. Nous avons, il est vrai, depuis quelques années, joui d'une paix politique à peu près complète, mais pour les faibles, la prévoyance est une des premières conditions du salut. Le Canadien devrait grandir avec cette idée que si le respect de la liberté d'autrui est un devoir, la défense de sa propre liberté en est un autre, et que ce bien sacré, l'homme ne le paie jamais trop cher. Les mères spartiates en envoyant leurs fils au combat, leur commandaient de n'en revenir que sur ou sous leur bouclier; les femmes romaines couvraient de leur mépris ceux des soldats romains qui avaient craint de verser leur sang pour la défense des champs et des foyers de la patrie. La Canadienne d'aujourd'hui, pour marcher dans les droits sentiers du patriotisme, n'a qu'à marcher dans la voie qui lui ont tracée ses devancières...

Avant de reprendre mon siège, monsieur le président, je vous demande la permission d'exprimer un vœu en présence des chefs de l'Eglise, des hommes d'Etat, des hommes de profession libérale, des commerçants, des industriels, des travailleurs, des hommes de toutes les classes qui entourent ces tables? Je voudrais, revenant sur un sujet que j'ai déjà touché, demander à tous de s'unir en un commun effort de tous les jours, de toutes les heures, pour prêcher à nos populations, à nos enfants surtout l'attachement au sol de la patrie.

Le grand mal qui nous a décimés dans le passé, c'est, vous le savez, l'émigration. Quand on constate que sur notre population de 5,371,315 l'élément français, dans notre pays, compte 1,649,371 âmes, soit 400,000 âmes de plus que l'élément anglo-canadien, et que l'on songe au million

et demi de nos frères qui sont allés travailler au progrès de la république voisine peut-on s'empêcher de déplorer cette perte de tant d'énergies qui auraient pu se dépenser si utilement au développement de notre nationalité dans le beau pays que nous ont légué nos aïeux?

Il importe donc que les erreurs du passé ne se répètent pas et que chacun de nous se fasse l'apôtre qui prêchera chaque jour, à l'église, dans le forum, au comptoir, dans l'atelier, partout, l'amour de la patrie et l'attachement au sol natal. Gardons-nous bien de railler et de décourager les enthousiastes, les convaincus, les croyants, qui se passionnent pour les grandes causes comme celle de la colonisation.

Ceux-là sont les méritants dont il faut seconder les généreux efforts. "La disposition aux nobles sentiments est une plante délicate facilement flétrie". Pour celui qui s'efforce et se dévoue, rien n'est si décourageant que l'indifférence de ceux qui l'entourent. Rien n'est aussi fatal au développement d'un jeune pays que l'apathie, les jalousies, les divisions. Mettons donc entre les patriotes et les indifférents, les railleurs, les pessimistes, l'opinion des esprits sains et des cœurs généreux.

La Providence semble nous avoir spécialement façonnés pour le pays où elle nous a fait naître. Un auteur de la république voisine écrivait que les Américains étaient des Anglais avec en plus une goutte de fluide nerveux dans les veines.

Pour nous, nous sommes bien restés les fils de nos pères, nous avons conservé leur vaillance, leur générosité, leur tolérance, tout ce fond d'idéalisme qui a produit le génie français; mais il semblerait qu'il a coulé dans nos veines, non pas une, mais plusieurs gouttes de ce fluide nerveux que ne possèdent pas nos cousins d'outre-mer, et dont nous avons besoin pour traverser forts et victorieux les orages multipliés sur notre route. Cette force additionnelle, cette vigueur, cette endurance, nous l'avons conquise dans nos luttes avec les forces de la nature, dans l'atmosphère vivifiante de nos grandes forêts, sur les rives de nos fleuves. Elle nous est venue de l'immensité de nos lacs, de l'altitude de nos montagnes, du sol même auquel nous voudrons, auquel nous devons attacher, ou plutôt river toutes les générations qui vont nous suivre.

Redites donc, Messieurs, à nos chers compatriotes, que le meilleur et le seul moyen de voir grandir et prospérer la patrie c'est de rester tous tant que nous sommes au foyer national. Dites-vous aussi, mesdames, avec le sourire qui charme et au besoin avec les larmes qui commandent. Disons surtout à nos braves populations rurales, en ces termes touchants que je lisais hier dans un modeste manuel d'agriculture: "O bon habitant des campagnes! aime et honore ta profession, attache-toi à l'agriculture comme à la foi de tes aïeux: cultive soigneusement le champ que tes pères ont arrosé de leurs sueurs, n'abandonne pas ce village qu'ont habité tes ancêtres

et où reposent leurs cendres bénies. Demeure près de ce clocher, centre de tout ce que tu as de plus cher au monde. Pourquoi fuir ce hameau où tu as vu le jour, pour une terre étrangère où pas un ami ne compatira à tes peines' Oh' n'abandonne pa ces lieux champêtres où chante l rossignol, où fleurit l'aubépine et o mûrit la pomme vermeille. Oui, res te pour fermer les yeux de ta mère et Dieu te bénira "

andonne pas
où chante le
ubépine et où
lle. Oui, res-
de ta mère

# LE CLERGE

## Par M. EUGENE PRIMEAU.

Monsieur le président,

Mesdames et Messieurs,

J'apprécie hautement le grand honneur qui m'est fait, de proposer que l'on boive à la santé de notre clergé

Toutefois, je dois avouer sans fausse modestie, que je ne me sens pas à la hauteur de la situation

En effet, le clergé a tant fait pour notre race, que pour bien dire ses louanges, il faudrait une bouche d'or et je ne suis pas un Chrysostôme

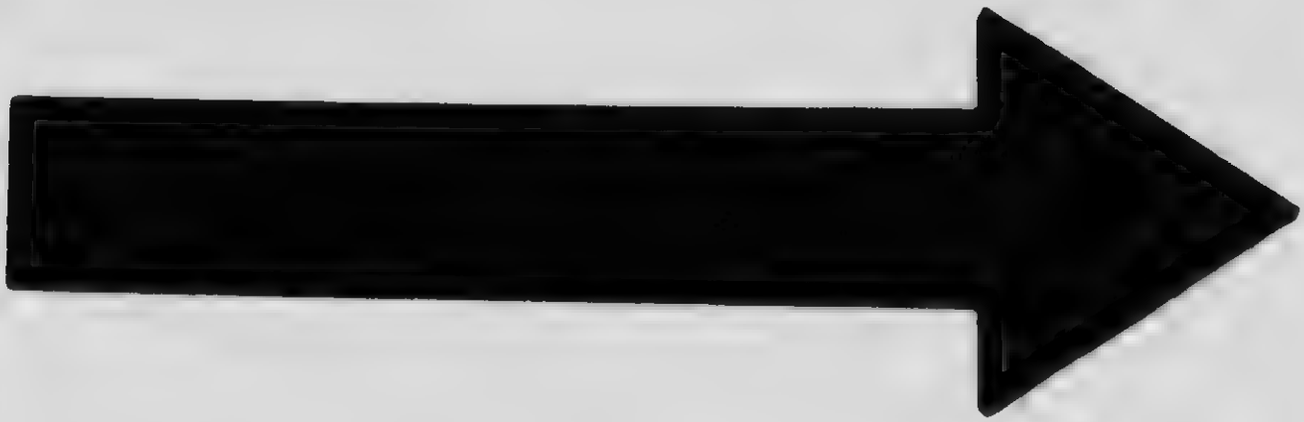
Messieurs les ecclésiastiques voudront bien avoir de l'indulgence et de l indulgence plénière.

M le Président, nous fêtons la fête nationale, et il est bon de dire et de répéter à ceux qui le savent comme à ceux qui l'ignorent, quels services le clergé a rendus à notre race, dans le passé, quels services il lui rend aujourd'hui, et quels services nous attendons de lui dans l'avenir

Le passé de notre clergé, est un flamboiement d'actes heroïques d'actes du dévouement le plus complet et de services rendus les plus signalés, dont s'illuminent les premières pages de notre histoire.

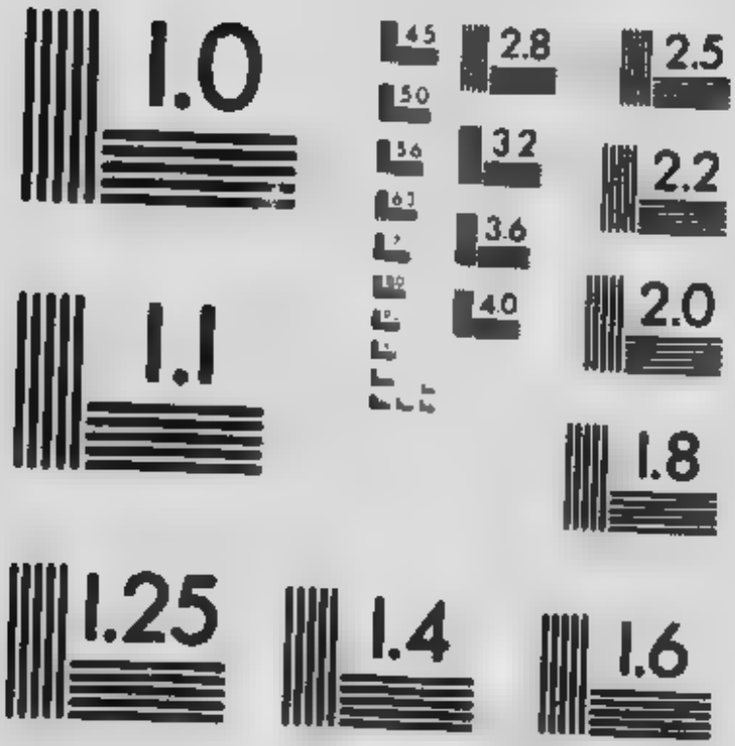
Pas un pouce du sol de la patrie qui n'ait été foulé par les pas évangélisateurs du missionnaire, longtemps avant le soldat et le coureur des bois et cela depuis les Rocheuses jusqu'à l'Atlantique, depuis la hauteur des terres jusqu'au golfe du Mexique

Et le sang des martyrs versé avec abondance, en ces temps-là, nous garantit que Dieu va nous chérir comme son peuple et que sur ce continent nous devrons remplir le rôle qu'a joué avec tant d'éclat dans la vieille Europe, notre mère-patrie, toujours honorée et toujours aimée, la France



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)




APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester New York 4609 USA
716 482 - 030 Phone
(716) 288 5989 Fax

passé glorieux que le clergé a profondément écrit dans l'histoire et plus profondément encore, dans nos cœurs.

Il y a quelques années le représentant d'un grand journal de Toronto, animé du très louable sentiment d'étudier les causes de notre prétendue stagnation comme peuple, est venu parcourir notre Province.

Il a passé et il a fait rapport que Québec est sous la férule du prêtre "a priest ridden country", et que c'est là la cause de sa stagnation.

Eh bien, moi pour un, M. le Président, j'accepte le reproche voulu comme un compliment et comme un très grand compliment.

Oui nous avons conservé la grande et belle religion qui a civilisé le monde... et nous le devons à notre clergé en grande partie.

Oui nous avons conservé notre langue... la belle langue française et c'est notre clergé qui est en faute pour sa large part

Oui, si nous avons gardé notre allégéance à la couronne d'Angleterre, nous le devons surtout aux prêtres et l'auteur de ce mot "a priest ridden country" devrait être le dernier à nous en faire un reproche.

Je dirai plus, si nous sommes aujourd'hui la race qui sous le sceptre du roi anglais, est la plus paisible et la plus honnête et la plus loyale, nous le devons encore à notre clergé, nous le devons à ses enseignements sains et justes, à sa direction honnête et digne.

Dans ce sens et dans ce sens-là seul, la race canadienne française est une race fière d'agir sous l'inspiration du clergé, un peuple, habitant un pays fier d'être un "priest ridden country".

Honneur et reconnaissance pour c

Le passé et le présent sont les garants de l'avenir, et quand se présenteront les grands problèmes de demain qui nous attendent au tournant de ce XXe siècle, problèmes de l'éducation, problèmes des relations entre le capital et le travail, problèmes de l'application des grands enseignements du Maître, toujours les mêmes... nous aurons dans notre clergé sous la haute direction du saint vieillard quelqu'il soit, qui règne au Vatican, un guide sûr, qui nous conduira dans le vrai chemin.

Voilà M. le Président, un pâle aperçu de ce que notre clergé mérite de la race canadienne française.

Aussi, hier à la porte de la cathédrale, la piété des fidèles a-t-elle élevé a un prince de l'Eglise, un superbe monument, digne du grand artiste qui s'appelle Hébert. Mais nous avons fait mieux et depuis longtemps pour notre clergé... Nous lui avons élevé par la position unique que nous lui avons faite aux yeux du monde entier, un monument digne de lui et digne de nous

Et en outre, chaque soir la race canadienne française reconnaissante, dans son cœur, travaille au monument qu'elles destine à son clergé et qui sera l'écueil où viendront se briser les flots de l'indifférence et de la haine qui menacent d'engloutir les vieux pays.

Parce que nous avons pour lui beaucoup de respect et d'amour, je vous demande M. le Président, mesdames et messieurs de boire à la santé de notre clergé.

# LE CLERGE

## Reponse du REV. M. G. M. LEPAILLEUR. cure Ville Saint Louis.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs

A la liste des "Santés" vous aviez déjà inscrit le nom du Pape, dont le titre auguste couvre toute la hiérarchie ecclésiastique; toutefois vous avez voulu au programme faire spéciale mention de votre clergé! Merci, M. le Président, pour cette délicate intention.

La noble autant qu'immense assemblée conviée à ces agapes de la nation vient d'accueillir cette "santé", avec un enthousiasme chaud de consolante sympathie et de loyale estime. Merci, Mesdames et Messieurs, pour cette délicate attention.

L'orateur qui vous a invités à boire à cette "santé", l'a fait en termes d'une éloquence vraie autant que d'une vérité éloquente. Merci, Monsieur Primeau, pour ce délicat hommage.

---

Mesdames et Messieurs, il n'y a pas d'intempérance — même de langage—en cette "santé" du clergé!... Elle lui est plus précieuse qu'à vous! Lorsque vos bras épuisés d'un labeur ardu ne pourront plus aider vos cœurs aux œuvres du dévouement et de l'amour, vous prendrez place au foyer familial sur le trône d'honneur autant que de repos que vous fera la gratitude de vos enfants. Pour nous au contraire quand la santé fait défaut, il faut laisser la paroisse, être délaissé d'elle; et la paroisse c'est la famille à nous, c'est le foyer tant aimé. Sentez-vous pourquoi nous aimons à vous voir boire à notre santé, puisque pour nous, par le travail elle est le bonheur!

---

Et le travail, dans le champ de no-

tre mission, n'est pas seulement abondant; il est souvent nouveau, parce que toujours le même dans son but, il varie avec les circonstances qui varient sans cesse. En effet, n'allez pas croire que le clergé veuille s'immobiliser dans un dévouement dont les œuvres seraient immuables comme son Dieu. De Maistre, le penseur, a dit que les circonstances font les hommes et que les hommes ne sont que des circonstances. Aussi bien, le clergé suit-il la marche variable des circonstances et des hommes, et sans varier dans sa doctrine, il sait adapter l'action de ses œuvres et les œuvres de son action aux exigences des hommes, du temps et des circonstances. Paul Bert, l'impie, n'a-t-il pas dit que l'Eglise est l'éternelle recommenceuse?

C'est la raison même du progrès, et nous ne nous en plaignons pas. Le prêtre est la sentinelle aux champs de la raison, du cœur et de la loi naturelle comme de l'église et de la religion; mais la sentinelle ne fait pas que s'immobiliser à la vigie: — plus, elle sait crier: gare: mieux, elle sait voler à l'ennemi, lui faire la guerre et de sa marche en avant protéger la paix.

Voilà, Mesdames et Messieurs, comment je comprends vos vœux pour la santé du clergé: c'est une poussée en avant, c'est un "excelsior" à vous, c'est à nous le "sursum corda" que nous nous chantons à l'aurore de chacune de nos journées. Aussi bien, les éloges que l'orateur précédent a faits de notre passé avec une éloquence que vous avez soulignée de vos applaudissements, ne les accepterai-je qu'à titre d'encouragement pour demain

---

Rendre le peuple meilleur, c'est la devise de l'Association nationale : c'est toute l'ambition du clergé! Or, le peuple est fait de corps, d'intelligence et d'âme. "Soulager le corps, instruire l'intelligence, sanctifier l'âme, c'est rendre le peuple meilleur" Afin d'atteindre ce but, saisir les moyens les plus propres aux circonstances, c'est le progrès.

---

L'AME DE NOTRE PEUPLE! Il y a vingt-cinq ans à peine, au début de ma carrière ecclésiastique, le prêtre pouvait "entre le vestibule et l'autel" pleurer et prier. La cloche qu'il lançait dans les espaces appelait infailliblement à lui la foule avide de vérité dans la parole de ses lèvres, d'amour dans les sacrements de son cœur, de vie dans l'expérience de son ministère. Homme de Dieu dans sa mission, il était pour tous le Dieu des hommes dans ses œuvres

Les temps ont changé et le prêtre doit changer l'action de son zèle, s'il veut être homme de progrès. Homme du peuple, il doit aller à tous, dût-il emprunter la clochette de François de Sales appelant à travers Genève au Catéchisme ceux qu'il ne voyait pas au temple. Il faut qu'il descende aux familles, que dans le monde comme sous une voûte de temple, à travers la rue comme dans les allées d'une grande nef, il atteigne les âmes, il parle aux âmes, il convertisse les âmes, il morigène les âmes,

il sanctifie les âmes Prenez garde alors d'arrêter dans sa course montante le progrès de sa vie sacerdotale; ne refoulez pas à la sacristie la main amie venue du ciel qui dans la rue guida Tobie à l'honneur et au bonheur autant qu'à la fortune; n'étouffez pas en dehors du sanctuaire la voix de notre Jean-Baptiste dont l'image préside à ce banquet national, cette voix qui au désert prêchait la vertu, qui à la cour d'Hérode combattait le vice. Le progrès est à ce prix!

---

L'INTELLIGENCE ET LE PROGRES! Ah! Messieurs, le prêtre en est à coup sûr et de toute son énergie Le développement de l'intelligence, mais c'est l'instruction, l'instruction c'est la science, la science c'est la vérité, et la vérité c'est le progrès en tout bien

Mesdames et Messieurs, je n'ai ni la mission, ni la volonté de vous dire ce qu'a fait le clergé pour l'instruction dans notre cher pays. Je ne vous dirai pas que nos hautes maisons d'éducation qui la personnifient sont sorties du sanctuaire; je ne vous dirai pas que le presbytère devint école, que l'école se fit à l'ombre du presbytère

Jusqu'à ces derniers vingt ans les économies du travail pour les familles et de l'administration pour les gouvernements suffisaient à peine aux exigences du progrès matériel Aujourd'hui les gouvernements ont pouvoir meilleur, les municipalités ont cotisations plus amples, les individus ont fortune plus grande, et tous, gouvernements, municipalités, riches citoyens veulent rivaliser de zèle pour promouvoir la cause sacrée de l'instruction. Tant mieux! Mais ouvriers du jour, ne rejetez pas ceux qui étaient au labeur hier et qui veulent encore demain voler au progrès

Que ceux qui croieraient que le clergé est demeuré stationnaire aillent donc constater en nos maisons d'éducation les progrès des dix dernières années ainsi que les constantes recherches d'amélioration.

Il faudrait entendre ici à ce propos la grande voix, de notre Université Montréalaise et de nos yeux contempler ses œuvres admirables.

Et cette ardeur pour l'amélioration de l'enseignement, le clergé ne l'abandonne pas à la sortie de l'école; il la poursuit et elle le poursuit au sein de la vie agitée du monde

Il ne le croyez pas opposé au principe des bibliothèques Pourtant, il sait bien que ce n'est pas en accumulant des in-folios dans un centre difficile d'accès que l'enseignement se vulgarisera, que l'instruction se fera populaire. En notre vie enfiévrée l'enseignement public se fait par la revue intéressante autant que sérieuse, par la brochure populaire, et encore faut-il que l'une et l'autre soient d'accès facile autant que de doctrine vraie et de morale sûre.

L'instruction ce n'est pas un poison qu'il faille verser goutte à goutte à des esprits malades ou maladifs; ce n'est pas davantage un élixir ou un cordial qui doive guérir des cœurs affaiblis ou gâtés; c'est

une nourriture saine qui entretienne et développe la vie. L'instruction ce n'est pas non plus un météore qui un instant brille, rend ensuite plus profondes les ténèbres et fait avec audace prendre au pied irréfléchi une voie dangereuse; c'est un plein soleil qui regarde tout le monde et que tout le monde voit. Ce soleil, ce plein soleil, Mesdames et Messieurs, le clergé le veut, le cherche et le donne.

---

Pour le prêtre l'homme ce n'est pas seulement l'âme et l'intelligence; son Maître guérissait "les corps", le prêtre les voudrait soulager au moins.

Dans les œuvres de la charité comme dans celles de l'éducation, l'Eglise, Mesdames et Messieurs, fut longtemps en notre pays presque la seule, en tout cas la principale agissante. Ce n'est point un reproche à nos pères: ils avaient le cœur, ils n'avaient pas la bourse des Joliette, des Berthelet et des Cherrier. Aujourd'hui gouvernements, conseils municipaux, familles et individus se font gloire de faire du bien, de faire des "œuvres". Tant mieux!

Mais ceux qui ont fondé et vivifié nos asiles, nos ouvroirs et nos hôpitaux tiennent encore ouverts pour vous comme pour les malheureux leurs cœurs, leurs bras et leurs bourses. Ne nous séparons pas, c'est la loi du succès comme de la force.

Ici encore comme en matière d'éducation, le clergé ne veut pas rester stationnaire: le progrès c'est la vie comme la vérité. Que d'améliorations sa volonté convaincue par une science sérieuse a déjà opérées par l'activité du travail et la générosité de la bourse. En outre que d'œuvres encore à créer, à cultiver, à baptiser: patronages de jeunes gens, placement du travail, refuge de nuit, service de maison, soins de malades à domicile, protection des femmes et des enfants! Pour tant d'œuvres. Prêtres et laïques ensemble buvons à notre commune santé.

---

M. le Président, malgré l'heure avancée du banquet et la longueur de mon discours, je me croirais coupable de ne pas ajouter un mot important. Un honorable membre du conseil de la nation n'a-t-il pas tout-à-l'heure sagement affirmé que nos manifestations patriotiques devaient pour être belles avoir des visées pratiques?

Rendre l'homme meilleur en son âme, l'instruire en son intelligence, le soulager en son corps, c'est le progrès, et le prêtre le veut ce progrès. Mais cet homme vit en société. Or permettez-moi de vous le dire franchement, mes chers compatriotes, la société est malade déjà en notre jeune pays; permettez-moi d'ajouter non moins franchement que pour elle comme pour l'individu, le clergé pourrait être et voudrait être l'homme du progrès.

Aux luttes que se livrent l'autorité et celui qui obéit, celui qui possède et celui qui peine au labeur, il faut apporter bientôt remède puissant. L'offre de médiation d'un capital re-

douté ou d'un labeur aigri n'offre guère d'espoir; l'arbitrage légal d'une cour « prême » et indépendante quoique d'un succès problématique, mérite toutefois l'essai de l'expérience.

Mais ne croyez-vous, Messieurs, que le rapprochement du capital et du travail ne se ferait pas mieux dans le cœur du prêtre indépendant de chacun et aimant pour tous?... Les délibérations des puissants du capital pourraient emprunter aux lumières sereines de l'église, et les assemblées du peuple pourraient emprunter aux feux tempérés de sa vie et de sa charité. Croyez-moi, Messieurs, organisation du salaire, associations ouvrières, conseils et fête du travail, sociétés d'assistance publique ou de secours mutuel, voilà tout un vaste champ d'opération sociale pour le zèle bienfaisant Appelez-y le laboureur du bon Dieu, l'ouvrier des sociétés fortes et pacifiques, morales et prospères.

---

Tout ce programme, Mesdames et Messieurs, ce n'est assurément pas la "férule" dont a si bien parlé l'orateur qui m'a précédé; mais ce serait peut-être la verge d'Aaron, la verge des miracles au tabernacle de la nation. En tout cas c'est une note qu'un ami du progrès voudrait mêler au concert magnifique des vœux patriotiques que vos esprits et vos cœurs à tous chantent dans les démonstrations de notre fête nationale que cette année vous avez faites si admirables aux pieds du grandiose monument Bourget, sous les voûtes élancées de l'Eglise St-Jean-Baptiste et dans les brillantes agapes de cette nuit.

# Nos Frères de l'Acadie et des Etats-Unis.

## Par M. HONORE MERCIER.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

La tâche qui m'incombe en ce moment est assez lourde. Je me demande comment dans les quelques instants qui me sont accordés je pourrais m'en acquitter convenablement. Pour rendre justice à un sujet aussi complexe, il me faudrait étudier dès son début le mouvement d'émigration des nôtres aux Etats-Unis; il me faudrait en déterminer les causes et tâcher d'en suivre les résultats. En outre, j'aurais à vous peindre les poignants adieux du départ, les angoisses de l'exil, les luttes qu'imposent les dures nécessités du "Struggle for life" sur un sol inconnu, au milieu d'étrangers différents, pour la plupart, de mœurs, de langue et de religion

Comment dire en si peu de temps le travail ardu, incessant accompli par nos compatriotes émigrés pour frayer leur route à travers cette bousculade immense des populations américaines? dire leur isolement, leur énergie dans le travail, leur persévérance dans la bataille: lutte pour la vie, lutte pour la foi, lutte (enfin) pour la conservation de la race

Comment faire le dénombrement de leurs forces, montrer l'expansion de leur influence toujours grandissante, et poussant ses ramifications par toute la République américaine; que dis-je? par toute l'Amérique?

Permettez-moi, messieurs, de jeter aux échos de cette salle quelques-uns des noms français qui ont creusé dans le sol américain un sillon ineffaçable.

Viennent d'abord les découvreurs du Mississipi et du Missouri, Joliette,

LaSalle, Marquette, Nicolet, Franchères et autres

Lafayette, Rochambault qui ont donné aux Américains leur indépendance: Vital Guérin, Juneau, Lamothe Cadillac, Michel Ménard, fondateurs de St-Paul, de Milwaukee, de Détroit, de Galveston capitale du Texas, Dubuque qui a donné son nom à la capitale de l'Iowa, Pierre Ménard, premier gouverneur de l'Illinois; les Bougy, Alphonse Gaulin, les Mallet, Pothier, Ferdinand Gagnon. — Deux millions et demi de nos frères sont maintenant établis au-delà de nos frontières déployant à la grande admiration du peuple américain une force de cohésion et d'expansion extraordinaires; deux millions et demi de nos compatriotes restés français. Ah! je le comprends! S'ils sont ainsi restés fidèles aux traditions nationales, c'est qu'au milieu des vicissitudes de la vie laborieuse, ils n'ont cessé d'avoir les yeux tournés vers le nord et de voir, dressée sur le cap Diamant comme un phare lumineux, la citadelle de Québec qui leur rappelle toutes nos gloires passées, toutes les espérances de notre avenir.

Faire l'histoire de notre race aux Etats-Unis, c'est évoquer le souvenir de deux siècles de gloire, d'héroïsme; de généreux labeurs et de grandes actions.

Faire l'histoire de l'Acadie depuis sa fondation jusqu'au traité d'Utrecht, c'est évoquer la plus touchante odyssée d'un peuple, qui ait jamais été enregistrée dans les annales du monde.

En ce jour de fête où nous nous réunissons pour célébrer nos gloires nationales et faire le dénombrement de nos forces, quels enseignements admirables nous pourrions puiser dans l'histoire de cette "Colonie Féodale en Amérique."

Je voudrais pouvoir, poète virgilien chanter les jours heureux qui coulaient au doux pays "d'Evangéline", les paisibles Acadiens vivant comme les anciens patriarches au milieu de troupeaux immenses, dans l'innocence et l'égalité des premiers siècles. Je voudrais, historien vengeur, stigmatiser comme elle le mérite cette iniquité sans parallèle dans l'histoire des nations, qu'on appelle en langage populaire " le grand dérangement"; clouer à un éternel pilori les auteurs de ce crime de lèse-humanité; montrer ces bourreaux préparant dès 1716 la perte de ce petit peuple inoffensif, montrer ce juge Morris, élaborant son projet infernal, dressant les embûches organisant le guet-apens!

Enfin, viendraient les sombres jours de 1755: les acadiens surpris dans la bonne foi de l'hospitalité, désarmés par la soldatesque; attirés dans les églises sous un faux prétexte faits prisonniers, parqués comme des troupeaux, pêle-mêle, et finalement entassés sur des navires pour être dispersés dans toutes les directions, en Georgie, en Pennsylvanie, en Louisiane, en Angleterre, aux hasards du caprice et des circonstances, à la merci de toutes les hostilités. On s'arrête confondu en présen-

ce de ce fait pourtant bien historique.

Mais ce qui stupéfie même l'imagination, c'est que les bourreaux ne s'arrêtent pas là. Cet acte de sauvagerie ne leur suffit point; il leur fallut y joindre un raffinement de barbarie dont les cannibales rougiraient. On poussa la cruauté, en perpétrant cette dispersion d'un peuple, de séparer les familles, d'arracher le mari des bras de son épouse, d'arracher les enfants des bras de leurs mères éplorées. On se demande si l'exécration de la postérité est un châtiment suffisant pour le crime de pareils monstres!

Ah! ils voulaient ruiner une population, détruire une nation naissante, exterminer une race; ils se sont trompés. A peine la dispersion est-elle accomplie, que le relèvement national commence. Les Acadiens se cherchent, se retrouvent; se réunissent, s'accroissent; le retour s'effectue petit à petit, les anciens possesseurs du sol se groupent, se comptent, parlent haut et s'affirment. Et les descendants des bourreaux et des spoliateurs reculent devant les fils des déportés de 1755!

L'Acadien s'empare du sol par la force de sa vitalité et de son expansion; les limites de l'Acadie d'autrefois s'étendent; il y a des familles acadiennes partout dans les provinces maritimes, sur les côtes du Labrador, des Iles de la Madeleine, de la Gaspésie. Gloucester, Kent, Ristigouche, Northumberland, Westmoreland, Victoria sont aujourd'hui des comtés acadiens. La côte du Golfe Saint-Laurent depuis la Baie des Chaleurs sur la frontière de Québec jusqu'à la Baie-Verte aux limites de la Nouvelle-Ecosse, cette vaste région contenant des milliers de milles sera l'Acadie de demain.

Le mouvement littéraire et éducationnelle s'accentue; le collège de Memroncook est un monument superbe consacré à l'éducation des générations futures.

En politique l'Acadien prend tous les jours de l'ascendant et de l'influence; il est représenté dans la magistrature, dans toutes les législatures provinciales, à la Chambre des Communes, au Sénat.

Et parm' les gloires de l'Acadie, je citerai les Arsenault, les Landry; l'Abbé Richard, Stanislas Poirier, l'Abbé Lefebvre et notre distingué convive de ce soir, l'un de ceux qui fait la gloire de sa race; l'honorable Sénateur Poirier.

Ah! messieurs, buvons à nos frères d'Acadie, à nos frères des Etats-Unis!

Acadiens, je bois au souvenir du passé à l'héroïsme de vos pères!

Canadiens-français des Etats-Unis, je bois à votre énergie de persévérance, à votre esprit patriotique, à vos succès passés dans toutes les carrières.

Compatriotes, mes frères d'Acadie et des Etats-Unis je bois à l'agrandissement de votre influence morale, politique et sociale; je forme des vœux pour votre bonheur et votre prospérité.—En un mot, je lève mon verre à votre grandeur future!

# NOS FRERES DE L'ACADIE

## Reponse de l'HON. SENATEUR PASCAL POIRIER.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs.

Voilà une santé qu'il fait bon de boire. Rien de conventionel ici. Entre frères, quand on s'invite, qu'on se serre la main, que s'ouvre grande la porte de l'hospitalité, quelque chose remue au fond de la poitrine, qui ne se ressent pas au contact d'étrangers et d'indifférents.

Entre frères, c'est le cœur qui parle, qui s'ouvre, qui s'épanche; et, dans le vin que l'on boit ensemble, si l'on a été longtemps séparé, si l'on a été malheureux, surtout, il se mêle quelque fois une larme.

Canadiens et Acadiens, nous sortons, les uns et les autres, de la France; nous sommes leux rameaux détachés, d'un arbre glorieux, et transplantés sur le sol d'Amérique, pour y faire germer une France nouvelle.

Faisons la belle, cette France à nous; belle comme le fut, malgré ses injustices et ses oublis, la France royale d'autrefois; belle comme l'est encore, en dépit d'erreurs passagères bien regrettables, la France républicaine d'aujourd'hui.

Nous sommes trois à reconstituer notre France américaine: les Louisianais, des frères éloignés, qui devraient être de tous nos fêtes vous autres les Canadiens, les plus nombreux et les plus forts; et nous, les Acadiens, les premiers arrivés sur ce continent.

Notre langue à tous, même chez les Louisianais privés d'écoles françaises, est le français; notre religion à tous, même chez les Acadiens privés d'évêques français et systématiquement exclus de la hiérarchie, est la religion catholique.

La langue et la religion c'est ces-

que toute la France. Ajoutons-y son génie, que nos pères ont apporté avec eux, qu'ils ont transmis à leurs enfants et que ceux-ci, nous ont transmis, et nous aurons la plénitude de la France, qu'à notre tour nous transmettrons à nos descendants.

Nous n'avons qu'à nous mettre à l'œuvre, puisque nous possédons tous les matériaux essentiels, et que nous sommes un peuple libre, sous l'égide de l'Angleterre libérale.

Notre âme à Dieu, notre loyauté à l'Angleterre, notre cœur à la patrie, a tout ce qui constitue notre patrie!

Pour renouveller en Amérique les faits et gestes de la France antique, y perpétuer jusqu'à la fin des temps son doux parler, y faire refleurir son âme lumineuse, nous ne sommes pas trop des trois groupes, Louisianois, Acadiens et Canadiens, marchant de concert, la main dans la main, et dans une même pensée, vers le même but déterminé.

Le vingtième siècle sera entre tous le siècle du groupement des races, en préparation de la lutte suprême pour la suprématie finale. Du haut jusqu'au bas de l'échelle, nous voyons les nations et leurs colonies s'affirmer et se grouper. Tous ceux d'une même origine, ou parlant une langue commune, se rapprochent, inquiets, comme en prévision de quelque danger mystérieux qui les menacerait.

En Europe, c'est le pan-slavisme, le pan-germanisme, l'impérialisme anglais, l'entente entre elles des races latines.

Aux Etats-Unis et au Canada, pour ne parler de ce qui nous concerne plus particulièrement, ce sont les Allemands et les Irlandais qui ne laissent perdre aucune occasion de faire sentir leur influence et de l'agrandir.

Serons-nous seuls à demeurer isolés, lorsque tout et tous autour de nous se rapproche et se rallie?

Je rêve, mesdames et messieurs, la réunion de toute la famille française d'Amérique, depuis la Louisiane jusqu'au Labrador, depuis le Klondyke jusqu'en Acadie.

Chaque groupe conserve son individualité propre, ce qui fera sa force. Mais la pensée, mais l'effort sera commun. Nous ne discuterons pas sur les usages particuliers, sur les traditions de groupes et de famille: les Louisianais seront des Louisianais, les Acadiens des Acadiens, les Métis des Métis, les Canadiens des Canadiens, mais la même pensée française et catholique nous couvrira de sa clarté, nous serons la Nouvelle-France d'Amérique.

Et nous resterons unis de cœur et de pensée à la France d'Europe, notre mère, toujours, toujours.

Je vois ici, occupant une place d'honneur, le drapeau acadien, avec son étoile d'or dans le bleu profond du tricolore. Je le salue avec émotion. C'est le drapeau que tous les Acadiens, réunis en convention plénière, se sont donné. C'est en même temps le drapeau de la France. Si

le fleurdelisé flottait encore sur les tours désertes de Versailles nous aurions choisi le drapeau fleurdelisé pour y piquer notre étoile

Car pour nous la France est une dans tout le cours de son histoire sous les rois, les régents, les empéreurs ou la République, c'est toujours la France, et nous l'aimons sous tous ses régimes

Votre fête nationale, messieurs, est vraiment belle et digne de vous Vous la célébrerez avec un éclat, qui ne se voit pas en dehors de votre province Vous y mettez toute votre âme enthousiaste et vibrante. Ce banquet, près de quatre mille convives, est je crois, le plus considérable auquel il n'ait jamais été donné d'assister.

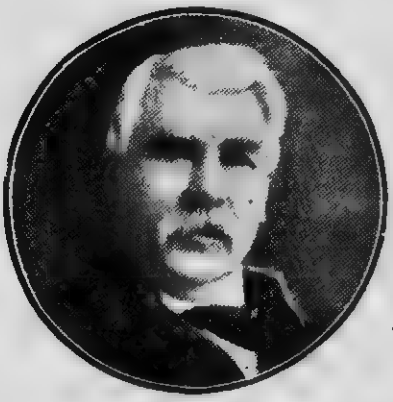
Merci d'y avoir invité les Acadiens, en qualité de frères. C'est de ce nom que nous nous appelons, et que nous voulons être connus de vous.

D'un autre côté, ne trouvez pas mauvais, mesdames et messieurs, que nous continuions de nous appeler Acadiens que nous conservions notre fête nationale apportée de France l'Assomption, au lieu d'en changer que nous mettions une étoile, "Maris Stella", dans notre drapeau, et que ce drapeau soit celui de la France, de la France qui est, et non pas de la France qui fut

On peut très bien être frères consœurs et s'aimer, sans porter le nom du même saint, sans se vêtir des mêmes habits, sans préférer les mêmes couleurs

Le lien fraternel entre Canadiens et Acadiens est sincère et fort. Il ne se peut être plus sincère Rendons-le plus fort

Je lève mon verre à l'union fraternellement inaltérable des Canadiens, des Louisianais et des Acadiens



# LES SOCIETES SŒURS

## Reponse de l'HON. SENATEUR T. A. BERNIER.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Je désire avant tout remercier les organisateurs de cette fête de l'honneur qu'ils ont fait aux Canadiens de l'Ouest en invitant l'un des leurs à prendre une place parmi les convives de ce banquet populaire. Tout en appréciant dans sa pleine valeur votre bienveillance à mon égard, c'est à cause d'eux surtout que, mettant de côté mes hésitations, j'ai accepté de répondre à la santé que l'on vient de proposer.

Je ne vous apporte point d'éloquence, mais en compensation je vous apporte le joyeux salut—le salut cordial, le salut fraternel—de vos compatriotes de là-bas!

Sur cette terre du Manitoba et du Nord-Ouest, nous avons, nous aussi, nos sociétés Saint-Jean-Baptiste, des sociétés sœurs des vôtres et s'inspirant des mêmes pensées, des mêmes sentiments et des mêmes aspirations que les vôtres. Hier et aujourd'hui, elles sont allées comme vous aux pieds des autels affirmer leur foi religieuse et la vitalité de notre race; déployant nos couleurs nationales, elles les ont fait claquer avec délices à l'âpre vent des prairies; avec les yeux de leur imagination elles ont vu tout ce qui flottait de souvenirs émotionnant et de promesses réconfortantes dans les plis de ces drapeaux; elles ont rappelé aux jeunes générations les luttes de nos ancêtres sur ce continent et leur héroisme: elles se sont enfin retrempées dans nos glorieuses et saines traditions nationales.

Je présume aussi qu'elles ont fait allusion à nos tristesses présentes et aux obstacles qui paraissent momentanément s'opposer à notre dévelop-

pement sur ce sol où pourtant la première semence de foi chrétienne, de culture intellectuelle, de civilisation lumineuse et féconde, a été jetée par nous. Mais je ne leur rendrais pas justice si je n'ajoutais immédiatement qu'elles ont dû, comme dans le passé, fièrement exprimer en même temps leur solide et vaillante confiance dans l'avenir.

Il en est parmi vous, messieurs, qui désespèrent de notre sort! Vous êtes noyés, nous disent-ils!

Non, nous ne sommes pas noyés! répondrai-je par un autre cri, que j'ai souvent lancé déjà, et que je répéterai sans cesse de toute l'ardeur de mon âme!

Une race n'est pas noyée quand elle pénètre de part en part toute une province et qu'elle en occupe presque exclusivement toute une zône!

Une race n'est pas noyée quand elle s'épanouit, robuste et nombreuse, dans la famille honnêtement et chrétiennement établie!

Une race n'est pas noyée quand elle peut, à des intervalles assez courts, tirer de ses propres entrailles des essaims vigoureux et les lancer vers différents points du territoire pour y fonder de nouvelles paroisses!

Une race n'est pas noyée quand elle peut s'affirmer comme une société parfaitement constituée, avec sa hiérarchie ecclésiastique et civile, avec ses représentants et ses magistrats, avec ses maisons d'éducation et ses institutions de charité ouvertes à toutes les misères et à toutes les classes et d'où rayonne une influence tutélaire sans cesse agissante.

Une race n'est pas noyée quand elle conserve en elle-même l'énergique volonté de résister aux coups de mains dont ses privilèges peuvent être parfois l'objet!

Une race n'est pas noyée quand elle entretient dans ses foyers le feu sacré du patriotisme, quand le père possède encore vif le sentiment du devoir social, quand la mère persiste à bercer amoureusement son enfant aux harmonies de sa langue, quand la jeunesse bondit oujours sous l'insulte à son sang ou qu'elle répète avec entrain les couplets, gais ou mélancoliques, que chantaient les aïeux.

Une race n'est pas noyée quand ses classes dirigeantes réussissent encore à lui faire manœuvrer les matériaux dont se construit l'édifice national et qu'elles ont le soin de fixer ses regards sur la brillante étoile de ses destinées.

Une race ne meurt pas quand elle veut vivre et qu'elle sait placer ses espérances à la garde de Dieu!

Et nous sommes de cette lignée!

Donc, nous ne sommes pas noyés!

Débordés! oui! nous le sommes!

Nous descendrons encore dans l'échelle des proportions où s'étagent les races que l'immigration étrangère jette tous les jours dans nos plaines, parce que celle-ci nous arrive plus nombreuse que celle de nos nationaux.

Mais l'arbre est planté; il étendra ses rameaux; il grandira!

Pour aviver nos espérances et pour asseoir nos convictions, nous avons l'exemple de nos frères d'Acadie, qui ont su, par leur propre vertu, sans secours d'aucune sorte, émerger de ce que longtemps on a pris pour un tombeau, nous avons, compatriotes de Québec, votre propre exemple.

Il y a cinquante ans, vous étiez aussi débordés dans les cantons de l'Est, c'est à peine si notre race y avait une existence vague Demain, c'est vous qui déborderez les autres!

Les mêmes causes, dit-on, produisent les mêmes effets. Or, Messieurs, nous sommes des Canadiens-français comme vous; et, c'est entendu, les Canadiens-français, partout où ils vont, font tache d'huile.

L'immigration ne marchera point toujours du même pas accéléré! Un jour viendra sûrement où la famille canadienne, traditionnellement féconde, de cette fécondité saine, puisée à la source des bonnes mœurs et maintenue dans toute sa sûreté par les enseignements du catholicisme, le temps viendra, dis-je, où la famille canadienne, discrètement et paisiblement, déplacera les voisins qui la gêneront ou qui se trouveront gênés eux-mêmes.

Telle la semence répandue dans les guérets se gonfle et germe et s'épanouit, reculant, faible tige d'abord, la motte de terre qui se vantait de pouvoir en étouffer prématurément la croissance. Au bout de quelques semaines c'est un bel épi blond, dont les grains eux-mêmes, confiés au sol, donneront à leur tour une moisson luxuriante, centuplée, remplissant de richesses les greniers, et de joies sereines les cœurs et le foyer domestique.

Je l'avoue, néanmoins, ce procédé, si sûr qu'il nous paraisse, est nécessairement fort lent.

Vous est-il jamais arrivé, messieurs de songer comment et combien largement, sans sacrifices appréciables, vous pourriez y suppléer?

Tout paradoxale que vous paraîtra ma proposition, j'ajoute qu'il y va de votre intérêt même

Les plaines de l'ouest, si vastes et si plantureuses vont, avec vous ou sans vous, se remplir de populations ambitieuses, exigeantes même

Au bruit strident des machines égrénant des centaines de millions de minots de grains dans une seule saison, l'attention du monde s'est fixée de leur côté. L'immigration s'y précipite à torrents.

Dans vingt-cinq ou cinquante ans, ces territoires enverront une centaine de députés et plus, au parlement L'influence politique alors passera de l'Est à l'Ouest. Et à moins que vous n'ayez là-bas des appoints d'une importance notable, des groupes sympathiques à votre province et à vos traditions, cette influence s'exercera contre vous et contre les choses qui vous sont chères Il y a là Messieurs, laissez-moi vous le dire en toute sincérité, matière à de sérieuses réflexions.

Mais j'entends l'objection: vous voulez dépeupler Québec au profit du Manitoba!

Non, non, telle n'est pas notre pensée tels ne sont pas nos désirs

Au surplus, le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas! Nous voulons la province de Québec grande et populeuse. C'est ici la citadelle de notre race. Nous la voulons forte et aussi solide que vous l'avez jamais pu rêver! Nous connaissons vos œuvres et nous les admirons. Au fait, est-ce que la consolidation des groupes canadiens de l'ouest ne pourrait pas être mise au rang de ces œuvres! Nous ne vous demandons pas autre chose que de canaliser vers nous, les ruisseaux qui coulent aujourd'hui vers les Etats-Unis, où déjà trop des nôtres sont allés porter leurs énergies, leur travail et leur intelligence, au détriment de notre situation au Canada!

Ce qu'il faudrait, MM, ce serait la création de quelques nouvelles paroisses au Manitoba. Une demi douzaine de paroisses nouvelles, méthodiquement localisées, voudraient dire le dédoublement de notre représentation au sein de la législature locale!

Mais ici, une explication! Peut-être ne sommes-nous pas compris quand nous parlons de paroisses!

Vous êtes habitués, dans votre province, à des paroisses de 1500 ou 2000 âmes! Vous n'imaginez pas beaucoup qu'on puisse appeler paroisse une agglomération moindre.

Et pourtant, chez nous, c'est tout autre chose! Quinze ou vingt familles, autour d'une très modeste chapelle et d'une école, dans un rayon de quelques milles, avec un prêtre débordant de zèle à leur tête, voilà une paroisse; ou, si vous voulez, un noyau de paroisse que rien ne peut ensuite entamer.

La paroisse, messieurs, la paroisse catholique, voilà la grande force sociale de notre race.

La foi catholique, c'est l'âme de notre peuple; la paroisse c'est le corps que vivifie cette âme. Oh! la merveilleuse fécondité de cette institution! Et combien il serait facile de la multiplier dans nos prairies encore inoccupées! Il y a du patriotisme et de la richesse à Montréal! Ne serait-il point possible, facile même, d'y faire fleurir cette œuvre! Ah! si l'on y consacrait seulement une faible partie des sommes enormes qui s'en vont tous les ans en feux d'artifice, en fêtes frivoles, en fumée! Avant de songer à donner à la nation des palais et des monuments, il faut édifier la nation elle-même et l'armer pour les assauts futurs!

Quoiqu'il en puisse être de ces suggestions et de ces souhaits, aussi hardis qu'ardents, je termine en vous assurant que dans ces régions, non pas si lointaines, puisqu'elles sont un morceau de la patrie, vous avez des frères qui n'ont oublié ni le clocher de leur village, ni le patrimoine familial, ni ces horizons plus vastes qui embrassent de leurs larges reflets le sol qui fut le berceau de notre nationalité!

Dans nos foyers comme dans ceux qui reposent aux pieds de votre gracieuse et pittoresque montagne ou qui, encadrés de ravissants paysages, voient leurs toits rustiques se refléter dans les claires eaux de votre su-

perbe Saint-Laurent, dans nos foyers, dis-je, nous aimons à évoquer la vision de notre histoire, faite d'héroïsme, d'honneur et de foi, de trêves et de combats, de patients développements et de conquêtes paisibles sur la forêt et sur les esprits!

Nous gardons chez nous comme ici le sentiment, de notre rôle national en Amérique, rôle tout exubérant de vérité catholique, d'expansion française et de civilisation!

Pionniers d'une grande œuvre et d'une pensée sainte dans ce nord-ouest canadien, découvert et exploré par La Vérandrye, l'un de nos intrépides voyageurs canadiens du 18ième siècle, c'est pour cette œuvre et pour cette pensée que nous subissons à l'heure actuelle de dures épreuves, dont, avec votre secours, nous espérons pourtant avoir raison un jour ou l'autre!

Nos cœurs battent à l'unisson des vôtres! Nous sommes catholiques, nous sommes canadiens, nous aimons nos origines françaises et nous en conservons la langue et le caractère.

Et l'expression de ces sentiments sera peut-être un nouveau motif de fierté, d'espoir et de joie pour vos cœurs déjà livrés à tous les enthousiasmes d'un jour unique par la splendeur de ces démonstrations populaires et par la piété du souvenir donné aux grands hommes que vous avez honorés aux cours de ces solennités religieuses et patriotiques.

# Les Sociétés de Secours Mutuels.

## Par M. J. A. LABELLE.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

En me levant dans cette enceinte à une heure aussi avancée, encore éblouï par l'unique spectacle de cette immense foule, venant faire vibrer bien haut les plus chaleureux élans du plus pur patriotisme, et surtout après vous avoir entendu applaudir, avec raison, les chefs-d'œuvre d'éloquence que les meilleurs orateurs du pays ont si brillamment offerts à votre admiration, j'ai raison de me sentir intimidé et craintif. Cependant, la santé que je dois proposer est si populaire et si chère à l'immense majorité de nos classes laborieuses, que je me sens un grand courage devant une tâche si agréable et un auditoire aussi bienveillant.

Toutes les grandes entreprises nationales, tous les grands noms qui ont illustré notre histoire, toutes les beautés et les merveilles, qui rendent si attrayant notre cher pays, ont passé devant vos yeux dans le resplendissant tableau, que les orateurs qui m'ont précédé ont crayonné avec tant de brio et de talent.

Il m'appartient maintenant, et c'est avec plaisir que je le fais, de descendre parmi la foule de mes compatriates, et de venir montrer toute l'énergie des forces vives de ce peuple, qui, par son travail, son intelligence et son initiative, a si puissamment contribué à toutes les beautés que ces Messieurs ont constatées, car il ne faut pas oublier les humbles, et dans cet ordre d'idées, je propose la santé des Sociétés de Secours Mutuel, et de toutes ces hardis travailleurs, qui ont été les pionniers obscurs de toutes ces belles sociétés, semant le bien-être dans tout le pays, et en particulier dans la Province de Québec.

Tous les utopistes, sincères ou non,

qui ont cherché à faire croire que le bien-être résidait dans l'égalité absolue, n'ont réussi qu'à causer des perturbations malheureuses, et n'ont pu parvenir à édifier rien de sérieux sur les bases de leurs doctrines échevelées. Leur doctrine n'est qu'une chimère, et la mutualité seule est une réalité. En effet, l'une cherche à partager entre tous, les fortunes acquises, et l'autre indique le moyen de faire produire à l'énergie humaine une économie raisonnable, qui est un acheminement certain vers le bien-être.

Honneur donc à nos fondateurs de Sociétés de Secours Mutuel, qui ont démontré par leurs conceptions vraies et leur travail opiniâtre, qu'ils avaient découvert la véritable formule du socialisme bien entendu, en rédigeant et en mettant en opération les règlements qui régissent aujourd'hui la mutualité

On a cru trop longtemps qu'avec les seules ressources de leur salaire et de leur éducation rudimentaire, les travailleurs étaient incapables de se prémunir contre les éventualités de la vie : l'expérience nous prouve maintenant le contraire de cette injustifiable proposition.

Que le Travailleur, le Sociétaire soucieux de sa dignité, garde avec fierté la gloire d'avoir lutté à force d'épargnes contre la misère et d'avoir, par ses seules ressources, assuré son bien-être actuel et l'avenir des siens, sans avoir écouté les néfastes invitations des doctrines anarchistes.

Le but atteint par les Sociétés de Secours Mutuel n'est pas seulement le soulagement matériel, c'est aussi le développement intellectuel des sociétaires qui se font un devoir d'assister aux délibérations des sociétés auxquelles ils appartiennent. En effet, ceux qui délibèrent et discutent s'aperçoivent vite que la Société de Secours Mutuel n'est pas une institution de charité, n'ayant aucun mode de contrôler à l'avance, les sommes qui seront en disponibilité à une date fixe; mais bien une association sérieuse passant des contrats avec ses membres, et prenant les moyens de cotisation les plus sûrs pour les exécuter.

C'est en un mot, la prévoyance, l'épargne devenue collective, combinées avec la solidarité, soutenues par l'idée de l'obligation contractée. C'est l'honneur corporatif venant au secours de l'intérêt privé, l'ennoblissant, imposant la persévérance à ses efforts.

L'œuvre de la société de secours mutuel est donc éminemment philantropique et moralisatrice. Et c'est, par l'effort constant de toutes les forces vives, et de toutes les énergies, si puissantes des travailleurs, que la mutualité continuera son œuvre à travers les siècles, et s'acheminera toujours vers la perfection, en semant dans son rayonnement tous les biens matériels et moraux.

J'aurais voulu pouvoir vous montrer d'une manière plus tangible les bienfaits de la mutualité, mais à cause de l'heure avancée, et surtout à

cause de la grande expérience de ceux qui doivent répondre à cette santé, je laisse à ces énergiques et vaillants mutualistes, le soin de vous convaincre de l'excellence de ma proposition et pour honorer tous les héros de la mutualité canadienne, je leur appliqueral, en terminant la sentence que Proud'hon appliquait aux Anglais: "Si nous n'avons pas eu "l'honneur de l'invention, on ne sau-"rait nous refuser dans les ques-"tions économiques et sociales, la "priorité de la réalisation."

# Les Sociétés de Secours Mutuels.

## Reponse de M. LAMBERT,

Président des Artisans Canadiens-Français.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Au nom des 19,000 Artisans canadiens-français que j'ai l'honneur de représenter—au nom même de la mutualité canadienne-française, je remercie l'Association St-Jean-Baptiste d'avoir voulu nous faire une si large part dans la grande célébration de la Fête Nationale. Dans cette circonstance, cette santé est une approbation officielle de l'Association St-Jean-Baptiste. Juge et gardienne du vrai patriotisme, son approbation est aussi celle de la nation entière réunie dans ce banquet; elle encourage, par là même, le travail énergique, persévérant, accompli par la mutualité

S'il était possible de faire défiler devant vous, ce soir, tous ces héros de la philanthropie patriotique, vous verriez passer des prélats éminents, des prêtres distingués, des hommes de professions libérales, des ouvriers, des illettrés, des savants, des riches, des pauvres, tous se confondant et s'appelant frères—; tous apprenant à s'aimer, parce qu'ils avaient tous au cœur les mêmes aspirations, les mêmes sentiments généreux, le même dévouement à la cause philanthropique et à l'honneur de la Patrie.

Je le confesse bien sincèrement, il est impossible de dire quel sentiment prédomine dans la mutualité canadienne: le Patriotisme ou la Philanthropie. — Permettez-moi, pour démontrer ce qu'il y a de foi vibrante, d'élans patriotiques dans les sociétés mutuelles, de vous lire l'a-

vis que faisait insérer dans le "Messager Canadien" la Société St-Jean-Baptiste de New-York: "Profondément imbue de cette importante vé-"rité, que la nationalité canadienne-"française et la religion catholique "doivent rester inséparablement u-"nies, la Société St-Jean-Baptiste de "Bienfaisance de New-York, fidèle "d'ailleurs à la tradition, se rendra "en corps à l'église St-Jean-Baptiste "des Canadiens pour y assister à la "messe. — Tous les Canadiens-Fran-"çais résidents ou de passage dans "la ville sont instamment priés de se "joindre à la Société, s'ils ont à "cœur de témoigner de leur attache-"ment à la devise nationale: "Pro "Deo et Patria".—

Dites-moi maintenant lequel des deux sentiments tient plus au cœur? N'est-ce pas que tous les deux ils se confondent et s'harmonisent? Le patriotisme, heureux de se pencher avec la philanthropie vers les sociétaires infortunés, et de leur offrir les dernières consolations: oui, le patriotisme est satisfait parce qu'il voit la mise en pratique par la philanthropie de la sublime doctrine prêchée par le Christ: "Laissez venir à moi les petits enfants". Ces petits, ces orphelins, ces faibles, sont ceux qu'elle aime et qu'elle protège; elle les couvre de son égide lorsque le père est descendu dans la tombe : le patriotisme, fier de pleurer avec la mutualité en deuil, est heureux de se réjouir avec la nation au grand jour de la fête patriotique, au grand banquet de la famille canadienne

Je vous disais, Messieurs, qu'il est difficile de savoir quel sentiment prédomine dans l'œuvre mutuelle: mais je me trompe; la mutualité a parcouru tout le continent drapé dans le tricolore, tenant dans ses mains un écusson, sur lequel sont gravés ces mots: "Etre Catholique, Parler français". Voilà donc la preuve que la mutualité canadienne ne saurait exister sans le patriotisme. — Demandez par exemple à nos frères des Etats-Unis ce qu'à fait pour eux la Société des Artisans: ils vous répondront qu'elle est pour eux l'image vivante de la Patrie. Demandez aux Acadiens ce qu'elle est en voie de faire? quel lien elle est à former entre eux et nous?...

Je ne fais que soulever un coin de l'œuvre gigantesque accompli par la Mutualité. Mais soyez certains d'une chose: c'est qu'il est impossible à la Mutualité d'exister sans le Patriotisme, de grouper les forces de la nation en dépit des rivalités de la politique et des intrigues de l'ambition personnelle: et puisque la Mutualité incarne le Patriotisme et que le Patriotisme incarne la Patrie, saluons-là comme une œuvre nationale et que tous ceux qui se réclament d'avoir du patriotisme l'aident dans l'accomplissement de son œuvre.

# Les Sociétés de Secours Mutuels.

## Reponse de M. J. CONTANT, Pres. de l'Alliance Nationale

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Je dois d'abord vous remercier bien sincèrement, au nom des sociétés de secours mutuels, de l'avantage que vous leur avez procuré en les invitant à prendre une part active et officielle à cette grande démonstration, et surtout de l'excellente idée que vous avez eue en inscrivant sur le programme des santés proposées au banquet de ce soir celle "Aux Sociétés de Secours Mutuels". Je ne suis pas surpris de cette délicate attention de votre part, monsieur le Président, mutualiste vous-même vous n'avez pas voulu passer ce jour si cher aux Canadiens-Français sans fournir aux sociétés de bienfaisance canadiennes-françaises l'occasion de dire ce qu'elles sont, ce qu'elles font et ce qu'elles promettent de faire dans l'avenir. Nos sociétés de secours mutuels ont pris dans ces dernières années des proportions considérables et elles sont appelées, par le bien qu'elles répandent parmi notre population et les avantages qu'elles accordent à leurs membres, à progresser de plus en plus

Les sociétés de secours mutuels ont une noble mission à remplir et elles doivent, pour rester dans l'esprit qui a présidé à leur fondation, pratiquer la philanthropie et la bienfaisance dans le sens le plus large du mot. Cette bienfaisance, qu'il ne faut pas confondre avec la charité, a un avantage des plus appréciables, car celui qui la reçoit n'a pas à en rougir puisqu'il ne fait que réclamer

un droit ou un privilège que lui ont assuré les contributions qu'il a versées pour maintenir et faire progresser l'Association à laquelle il appartient. On ne se rend pas compte généralement du bien accompli par les sociétés de bienfaisance; on ne sait pas combien d'infortunes elles ont secourues et combien de fois les bénéfices payés à la veuve et aux orphelins ont empêché la misère d'entrer dans le foyer de l'ouvrier, en même temps qu'elles permettaient à la veuve de continuer d'élever convenablement ses enfants et de leur donner l'instruction si nécessaire, aujourd'hui, pour faire son chemin dans le monde. J'ai donc pensé qu'il serait intéressant pour toutes les personnes présentes ici ce soir de connaître le montant considérable payé en bénéfices par quelques-unes de nos sociétés de bienfaisance. Ces chiffres mieux que des paroles feront voir combien les sociétés de secours mutuels sont utiles et combien elles méritent l'encouragement de tous nos compatriotes. Il est bien entendu que je ne parle que de nos sociétés de secours mutuels canadiennes-françaises.

Les sommes suivantes ont été payées par les différentes sociétés susmentionnées:

| | |
|---|---|
| Union St-Joseph de Montréal | $ 100,000.00 |
| Union St-Pierre .. | 171,775.00 |
| Société des Artisans Canadiens .. ... ... .. | 1,565,918.00 |
| Union Saint-Joseph, St-Henri... ... ... .... | 61,238.00 |
| Union Saint-Joseph, St-Hyacinthe | 218,000.00 |
| Union Saint-Joseph Trois-Rivières . . | 30,000.00 |
| Union Saint-Joseph Lachine... ... ... ..... | 19,000.00 |
| Union Saint-Joseph St-Sauveur ... ... . . | 12,000.00 |
| Union Saint-Joseph St-Roch de Québec | 62,000.00 |
| Union Saint-Joseph, St-Jean-Baptiste de Québec .. ... ... .. .... | 22,000.00 |
| Union Saint-Joseph Beauport . ... . . . . | 51,000.00 |
| Union Saint-Joseph St-Vincent Montréal... ... ... ... . ..... | 61,000.00 |
| Alliance Nationale (que j'ai l'honneur de représenter ici ce soir. . | 263,000.00 |

en dotations seulement, à part des bénéfices en maladies payés par ses différents cercles, soit $3,000,000.00 distribués en bénéfices par douze sociétés et il y en a bien d'autres.

Si l'on considère que jusqu'en 1880 il n'existait de fait que deux sociétés prospères il est vrai, mais ne comptant comparativement qu'un petit nombre d'associés, nous avons lieu d'être fiers et satisfaits du succès obtenu et nous devons souhaiter que le progrès de nos sociétés s'accentue de plus en plus afin qu'elles puissent continuer à répandre leurs bienfaits parmi nos concitoyens.

Les sociétés de secours mutuels ont aussi le cachet caractéristique de [illegible] œuvres importantes entre [illegible] par les Canadiens-français;

elles ont un caractère patriotique et religieux. Au point de vue national les sociétés de secours ont cet immense avantage d'apprendre à nos compatriotes à marcher la main dans la main, à se voir se compter et à connaître leur force, et si un jour ou l'autre le pays a besoin que nos compatriotes se lèvent comme un seul homme, pour obten . des changements constitutionnels nécessaires à son développement et à son existence, les mutualistes pourront répondre, comme le disait si bien ce matin Sa Grandeur Monseigneur Langevin: "adsum". (Nous sommes là!)

Quant au caractère religieux, qu'il me suffise de dire que nul ne peut être admis dans nos sociétés, sans être catholique romain, et que toutes sont sous l'égide de notre estimé et dévoué Clergé.

Merci encore une fois, Monsieur le président et merci, messieurs de l'attention que vous m'avez prêtée

# LES DAMES

**Par M. MICHEL LAROCHELLE, C. R., Recorder de St-Henri.**

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

"C'est avec une allègre fierté", que je lève mon verre à la plus belle des santés. Quand je bois aux dames, je bois à la grâce, à la beauté, à la gloire de ma race. Quand je bois à la Canadienne, je bois à Elle à Elle qui sympathise dans son esquisse personne les charmes troublants des filles de la vieille Gaule et les fières beautés des séduisantes filles d'Albion; je bois à ces illustres femmes qui fondèrent les foyers, embellirent les salons de nos aïeux, et qui peuvent à bon droit réclamer la large moitié des gloires nationales, artistiques et sociales à leurs pays. Messieurs, faites déborder vos verres et levez-les bien haut à l'immortalité des Dames!

# LES DAMES

## Reponse de M. PAUL LACOSTE

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

J'avoue humblement que c'est sans réfléchir à ma ardiesse que j'acceptai de répondre à cette santé. Tout orgueilleux de l'honneur qu'on me faisait, je ne songeai pas un instant à la difficulté de ma tâche. — J'aurais pourtant dû penser que pour représenter le beau sexe d'une manière digne, ou tout au moins convenable, il me faudrait la finesse d'esprit, la délicatesse de sentiment, la douceur d'expression d'une femme. En effet, Mesdames et Messieurs, si celui-là a eu raison d'être fier, qui a proposé la santé de son roi, de son pays, de la France que nous aimons tant, de notre beau Canada, de notre chère Province de Québec, combien doit l'être, celui, qui représente celle qui nous apprend, alors que nous commençons à peine à marcher, à être fidèle à ce roi, à servir ce pays et le faire grandir, à parler cette belle langue qui nous unira toujours à la mère-patrie, à aimer ce Canada et à chérir notre belle province dont la femme est elle-même, le plus bel ornement? Pour la première fois, je m'explique l'embarras dans lequel je trouvai un soir de bal dans un de nos villages reculés du Nord, un brave garçon, plus familier avec les guidons de sa charrue qu'avec les cérémonies des soirées. Il était tout tranquille et intimidé près d'une jolie villageoise, quand au risque d'être indiscret je lui demandai pourquoi il ne dansait pas? il me dit pour toute réponse: "Elle est trop belle. Raison de plus, dansez donc. Alors se penchant à mon oreille, il me dit naïvement, mais non sans rougir: "Elle est si jolie!!! je ne sais comment la prendre." La chose me parut aussi étrange qu'originale

dans le temps, mais aujourd'hui je comprends son embarras et comme lui je répète: La Canadienne est si grande, belle, noble, que je ne sais comment en parler convenablement.

En vous demandant de boire à la santé de la femme canadienne, c'est à la mémoire de la canadienne de l'avenir tout aussi bien qu'à la canadienne d'aujourd'hui.

La femme est intimement liée à notre histoire. A chaque page on la trouve sous le nom d'une Lavaltrie, d'une Mance, d'une Bourgeois d'une Verchères et de tant d'autres noms qui rappellent l'abnégation, la charité, le sacrifice le plus pur, l'héroïsme le plus grand

Nos aïeules, ces femmes héroïques, ces martyrs de souffrances, ces prodiges de vertus et d'énergie Ah! je les vois encore intercédant sans cesse auprès des monarques trop souvent incrédules pour assister et faire grandir et prospérer cette pauvre petite colonie perdue sur un amas de neige et de glace. Et dans quel but je vous le demande si ce n'est de porter haut et loin le nom de la France en civilisant et christianisant des êtres humains que de nom: je les vois ces mères tristes et navrées bénissant un fils courageux, exilé volontaire pour une grande cause, ces sœurs, le cœur déchiré embrassant une dernière fois un frère qui part pour évangiliser un pays sauvage, ces épouses admirables quittant sans hésiter un foyer où règne le bonheur, la tranquilité et la paix pour suivre, fidèles, un époux bien-aimé dans un pays cruel et inconnu, ces vierges saintes bravant des dangers indescriptibles et inouis toujours pour secourir des malheureux et des souffrants, et faire connaître le nom de Dieu et de la France.

Oui! je vois nos pères, hardis pionniers rentrer le soir à la chaumière, le désespoir au cœur, accablés de fatigues, sans nouvelles de là-bas, sans espoir pour l'avenir, se laisser tomber sur un banc près du grand feu de cheminée, je vois cette héroïne d'autrefois, cette epouse admirable venir sans bruit s'agenouiller près de celui à qui elle a juré fidélité jusqu'au tombeau et là avec cette délicatesse dont la femme seule a le secret enlacer ses bras autour du cou de son époux, poser doucement sa tête sur sa poitrine et réchauffer son pauvre cœur glacé, plonger un long regard dans ses yeux abattus et lui laisser puiser en même temps qu'un rayon du foyer lointain, de la patrie absente, le courage et l'énergie nécessaire pour continuer l'œuvre grandiose qu'il a entreprise. N'est-ce pas qu'elle est belle l'histoire de notre Canadienne?Et la Canadienne d'hier!! c'est celle d'aujourd'hui: la fille semblable à la mère suit ses traces! non moins admirable, elle pratique les vertus qu'on lui a inculquées, c'est elle qui nous redit l'histoire du passé, c'est elle encore qui nous conserve notre belle langue, qui nous apprend à l'aimer et à l'admirer, à chanter le Canada pour les Canadiens et quand portant mes regards autour de cette vaste salle, je vous regarde Mesdames, je me ré-

jouis, car je vois en vous la femme de demain.

J'ai dit, Mesdames et Messieurs, que surtout pour nous, canadiens-français, cette santé nous est chère.

Honneur à notre peuple! car il l'a compris. Est-il besoin de sortir de Montréal pour le prouver? N'est-elle pas imposante cette statue majestueuse sur le dôme d'une vieille église au bord du St-Laurent? et qui fait l'admiration de tous ceux qui entrent dans notre port. Sa tête est entourée d'un diadème de feu, ses bras sont tendus et ouverts comme pour inviter le voyageur qui passe à venir ici se reposer. Plus près au pied de la statue du fondateur de Montréal, nous voyons agenouillée humblement cette femme qui fut et sera toujours notre gloire.

Dernièrement enfin nous avons vu s'élever près de notre belle cathédrale un monument fait par un artiste canadien-français dont le renommée s'étend déjà au loin, son génie a cru ne pouvoir mieux représenter la religion qu'en la personnifiant sous la forme d'une femme. Oui les canadiens-français l'ont compris et ils l'ont prouvé en la chantant dans leur hymne nationale, et je ne puis trouver de plus belle expression pour me faire l'écho de tous et résumer ma pensée que de m'écrier avec vous "Vive la Canadienne" buvons encore à sa santé, Messieurs

# LA PRESSE

**Par M. J. A. OUIMET.**

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

La santé de la presse a sa place bien marquée et bien légitime dans tous les banquets, mais jamais autant que dans une réunion comme celle-ci.

Il y a à cela bien des raisons. A cette heure avancée, je ne puis en indiquer que deux ou trois.

D'abord, au début de la [illegible] que nos ancêtres ont soutenue [illegible] notre religion et nos droits, qui voyons-nous comme champion vigoureux et habile? C'est un journaliste, c'est Bédard qui, avec son journal "Le Canadien", fait trembler le pouvoir despotique.

On brise sa plume, on saccage son modeste atelier, on le met en prison. Qu'importe, la semence est en terre, elle germe, d'autres journalistes la fécondent, la protègent jusqu'au jour où le peuple canadien-français obtient ce qu'il désire. Ils nous prêtent la puissance de leurs cent mille voix pour lancer l'appel à tous les compatriotes disséminés aux quatre coins du continent américain. N'oublions pas non plus que le journalisme canadien a fourni des gloires politiques et littéraires. Presque toutes nos [illegible] dirigeantes ont fait un stage dans les bureaux de rédaction.

Dieu merci! Messieurs, nos journaux ont été, dans l'ensemble, de fidèles amis de la Religion et de la Patrie. Tous, ou presque tous ont toujours su enterrer la hache de guerre et oublier les divisions, quand il s'est agi de se mettre au service de quelque grande idée. C'est donc avec un enthousiasme profond et convaincu que je propose la santé de la presse canadienne pour qu'elle ait dans l'avenir, la force et l'entrain qu'elle a déployés dans le passé.

Mesdames et Messieurs, à la santé de la presse.

# LA PRESSE

## Reponse de M. A. COTE.

Nous regrettons de ne n'avoir pu nous procurer que la péroraison du discours prononcé par M P.-Arthur Côté, rédacteur au journal "La Presse", en réponse à la santé de la presse. Voici cette péroraison:

"Vous ne sauriez croire comme je suis heureux d'avoir pu répondre à la santé de la presse et d'avoir eu, ainsi, l'opportunité de défendre, dans l'humble mesure de mes forces, ces grands journaux quotidiens dont on a dit pis que pendre depuis quelques années, et qui étaient encore cités ce matin, du haut de la chaire, par un éloquent prédicateur, comme "l'une des causes principales de la dégradation du peuple Canadien"

"Je ne pousserai pas la fatuité jusqu'à dire que le journalisme moderne est impeccable et que les doctrines qu'il prône sont conformes en tous points aux principes de la religion, de la justice et de la morale la plus saine; que les faits divers qu'il publie sont toujours marqués au coin de la prudence la plus parfaite

"Souvent dans la publication de la nouvelle le journaliste est obligé, pour conserver sa clientèle et grossir la liste des abonnés de son journal, de permettre la publication de faits piquants et de scènes plus ou moins pénibles. Mais—et celà est particulièrement à l'honneur du grand journalisme Canadien—jamais il n'a manqué aux lois de l'honneur et de la justice de propos délibéré; jamais il n'a permis que la religion fut attaquée et bafouée; toujours il s'est fait le champion de cette re-

ligion dont il peut être considéré comme l'un des piliers; sans cesse il s'est élevé contre les empiètements des nouvelles doctrines qui ont malheureusement trouvé leur place dans une certaine presse dirigée par des étrangers venus d'un pays où, malheureusement, l'esprit d'irréligion grandit avec le développement intellectuel.

"Lisez l'histoire du Canada depuis la naissance du journalisme ici, et voyez si aux jours sombres la grande presse n'a pas été le soutien du peuple découragé, des causes désespérées, et des luttes ardentes pour la foi, le patriotisme et la liberté!

"La presse a défendu le clergé attaqué par les libres penseurs et les mangeurs de prêtres;

"La presse a défendu dans ses colonnes les doctrines religieuses que l'on voulaient arracher de l'esprit de la population Canadienne;

"La presse, la grande presse, n'a pas permis que l'on nous dépouillât de nos institutions, de notre langue et de nos lois;

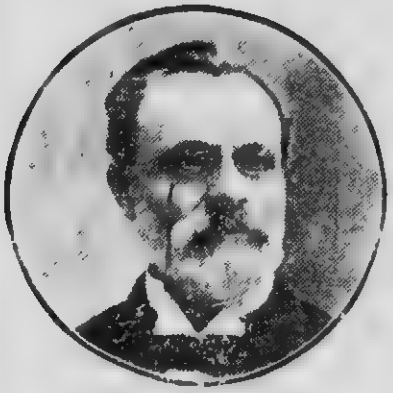
"La presse, la grande presse, a fait pénétrer jusque dans les centres les plus reculés, les plus isolés du Canada, la lumière de l'instruction et de l'éducation politique et religieuse par la publication à pleines colonnes des nouvelles concernant la politique et la religion

"Et quand les Canadiens veulent retremper leur patriotisme, c'est dans les colonnes des grands journaux qu'ils viennent puiser, à la lecture des discours ou des articles patriotiques, les élans généreux qui font d'eux un grand peuple, une grande race!

"Voilà, en quelques mots, l'œuvre des grands quotidiens.

"Surviennent d'autres luttes, d'autres heures sombres pour la religion et la patrie, et l'on verra cette puissance, affermie par son immense circulation, jeter le cri d'alarme, entrer dans le feu de la bataille, combattre corps-à-corps les ennemis acharnés, soutenir les désespérés, ramener les fuyards et contribuer au triomphe final de la justice et de l'idée nationale!"

# LES ORGANISATEURS DU BANQUET



HON. F. L. BEIQUE,
Prés.-Gén. Ass. St.-Jean-Baptiste.

A. GAGNON,
Trés.-Gén. Ass. St.-Jean-Baptiste.

JOS. GAREAU,
Commandeur Gén. Ass. St.-Jean-Baptiste

S. BEAUDIN, C. R.
Directeur Ass St.-Jean-Baptiste.

HON. L. O. DAVID
Directeur Ass. St.-Jean-Baptiste.

L. J. TARTE, Prés.
Sec. Notre-Dame.

NOE LECLAIRE, Prés.
Sec. Saint-Jean-Baptiste.

E. N. HEBERT, Prés.
Sec. Immaculée-Conception.

N. CHARTRAND, Prés.
Sec. St-Joseph.

JEREMIE DECARIE, Prés.
Sec. Notre-Dame de Grâce.

Prés.
iste.

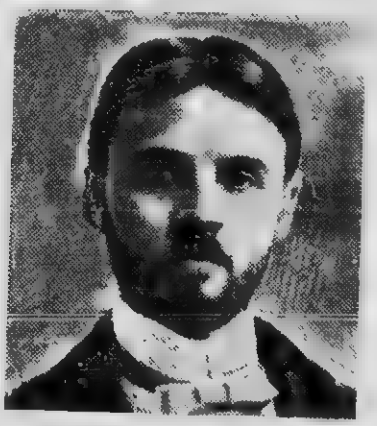
E, Prés.
e Grâce.

W. LAJEUNESSE, Prés.
Sec. Ville St-Louis.

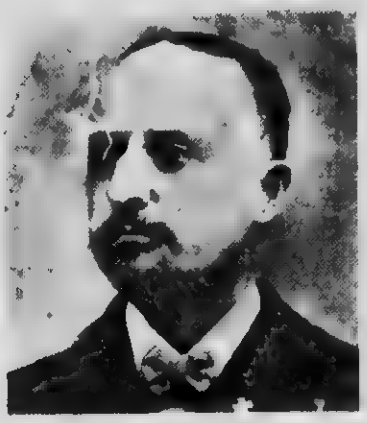
ART. LAMARRE, Prés.
Sec. St-Charles.

V. CARMEL, Prés.
Sec. St-Edouard.

J. A. BRAULT, Prés.
Sec. St-Louis de France.



J. A. H. HEBERT, Prés.
Sec. Ste-Cunégonde.



J. E. BARNABE, Prés.
Sec. du Sacré-Cœur.

JOS. LANGLOIS, Prés.
Sec. St-Eusèbe.

JOS. LAMALICE, Prés.
Sec. St-Jean de la Croix.

JULIEN THERRIEN, Prés.
Sec. Ste-Brigide.

FLAVIEN LAMBERT, Prés.
Sec. Hochelaga.

s, Prés.
elec.

RT, Prés.
ga.

L. MONTPETIT, Prés.
Sec., Ste-Elizabeth du Portugal.

Dr. J. E. BIBAUD, Prés.
Sec. Villeray

E. PRIMEAU, Prés.
Sec. Ville Saint-Henri.

JOS. BEAUBIEN, Prés.
Sec. Outremont.

L. G. A. CRESSÉ, Prés.
Sec. St-Jacques.

## M. JOSEPH PAQUETTE.

Monsieur Joseph Paquette est un des manufacturiers des mieux connus et des plus importants de Montréal. Il est né à St Vincent de Paul le 2 octobre 1832, il est dans les affaires depuis au delà de quarante ans. Grâce à son courage, à son activité et à son esprit d'entreprise il a créé une des plus importantes manufactures de notre ville pour la fabrication des portes, chassis, moulures en tout genre, garnitures et ameublements d'intérieurs d'églises, etc. La maison Joseph Paquette a remporté à l'Exposition de Paris en 1900 et à celle de Glasgow, Angleterre 1901, les plus hautes récompenses pour la qualité et le fini de ses ouvrages. Au nombres des entreprises exécutées à Montréal et qui lui font grand honneur, nous citerons le Palais de Justice, l'édifice Télégraphe du C. P. R. le prolongement de la gare Windsor, les usines du Pacifique à Hochelaga, l'église St-Jean Baptiste, l'édifice de l'Assurance Royal et la Liverpool London & Globe sur la Place d'Armes. Les ateliers de M. Paquette couvrent une grande superficie de terrain et sont situées au centre de la ville, sur la rue Lacroix auprès de la Place Viger.

Monsieur Joseph Paquette est aussi Marguillier à l'église Notre-Dame.

# M. LACASSE ROUSSEAU

Monsieur Lacasse Rousseau est né à Saint Casimir, comté de Portneuf, en 1873, est établi à Montréal comme ingénieur électricien depuis une dizaine d'années. Ayant commencé avec des revenus modestes, M. Rousseau grâce à son travail et à son esprit d'entreprise se trouve aujourd'hui à la tête d'une de nos plus grandes industries de Montréal, et connue sous le nom la Crescent Electric Co., au capital de cent mille piastres, ses magasins et bureaux sont situés au numéro 2501 rue Ste-Catherine et 73 rue Crescent.

Nous citerons quelques-unes des principales entreprises faites par M. Rousseau.

L'Hôpital des Aliénés de la Longue Pointe, l'église St-Louis de France, l'église de l'Enfant Jésus, l'église d'Hochelaga, l'église Cohoes, N.-Y., l'église de Keesville, N.-Y., la nouvelle église St-Jean-Baptiste, l'église Pointe St-Charles, l'Hôpital des Sœurs Grises, l'école Polytechnique, etc.

# Leandre Ouimet Fils

**ENTREPRENEUR. COUVREUR EN GRAVOIS ET EN TOLE**

**115 AVE. ESPLANADE, MONTREAL.**

Tél. Bell Est 1683.

Nous avons cru donner la biographie de l'echevin Ouimet dans notre rapport des fetes de la St Jean Baptiste, vu qu'il est un de nos canadiens de Montreal qui s'est toujours interesse a rehausser par son zele et son devouement nos celebrations nationales et religieuses. Pendant les deux annees à la presidence de la Societe St Jean-Baptiste, section St Jean-Baptiste, il a tenu a faire figurer au premier rang sa division dans les grandes celebrations de notre fete nationale et il a reussi. Si l'echevin Ouimet est un patriote lorqu'il s'agit de sa nationalite, nous devons aussi declarer qu'il est un de ces patriotes pratiques car chaque fois que l'occasion s'est presente au Conseil de Ville de faire valoir leurs droits comme tel, il a toujours ete le premier a demander pour les siens sa part de patronage, et toujours on l'a ecoute et approuve. Pour lui sa devise est justice egale pour tous. Et si cet echevin siege depuis huit ans au Conseil de Ville, c'est de la popularite qu'il s'est acquise en agissant ainsi. L'ouvrier canadien salue donc en lui un veritable defenseur de ses droits.

Nous avons raison de demander de l'encourager dans son metier afin qu'il puisse être en etat de pouvoir continuer plus facilement a se devouer pour ses compatriotes qu'il aime tant.


# GEO. VANDELAC

**DIRECTEUR DE FUNERAILLES**

928, 930, 932, Rue Cadieux

464, 466 Rue Rachel

MONTREAL

**Voitures Doubles a Louer.**

Tél. Bell Est 1203.
Tél. Marchands 187.

## M. Chs. F. Moore

NEGOCIANT

L'intelligent citoyen qui fait l'objet de cette courte notice, est le fils de l'homme si bien connu de tous les gens d'affaires, M. Terrence Moore décédé.

M. Charles F. Moore est né le 28 décembre 187[illegible] [illegible] d'excellentes études au Mont St Louis. C'est on le voit un tout jeune homme qui a cependant, grâce aux bons exemples de son père et aux bienfaits de son éducation, l'expérience des affaires. Il se trouve aujourd'hui à la tête d'une des plus importantes maisons de Montréal, pour la vente de bois et charbons.

Très actif, industrieux, courtois, il est considéré par tous ceux qui le connaissent comme un parfait gentleman. A ces qualités, il joint une honnêteté parfaite, ce qui est encore ce qu'il y a de plus appréciable chez un homme d'affaires. Sa maison de commerce est située au No 1699 rue De Montigny.

M. Charles F. Moore est juge de paix, membre du Board of Trade et de la Chambre de Commerce ; membre des Knights of Columbus, de C. M. B. A. et de l'A. O. U. W.


# Z. CUSSON

*Ferblantier et Plombier,*
*Couvreur en Tole,*
*Poseur d'Appareils a Chauffage et a Gaz.*

*Reparations en tous genres.*

SPECIALITE

*Pour Canistres a Lait.*

**1116 RUE SAINT-LAURENT**

Tél. Bell Est 1817.

**MONTREAL.**

# M. Wilfrid J. Proulx

est ne à Ste Geneviève, comte de Jacques-Cartier en 1866 d'une des plus braves familles de l'endroit. Il fit de solides et brillantes études au petit Séminaire de Ste-Therese, d'ou il sortait en 1889 pour se livrer à Montreal, à l'étude du notariat sous la haute direction de M. le notaire Joseph Simard, une des gloires de la profession. De goûts, d'habitudes studieuses, cette profession de notaire dont les portes lui etaient ouvertes en 1892, convenait on ne peut mieux à M. W. J. Proulx.

Notaire d'une capacite reconnue, très en vogue, il minute non seulement à Montreal, mais un peu partout dans la banlieue de notre grande metropole, et les comtes l'avoisinant.

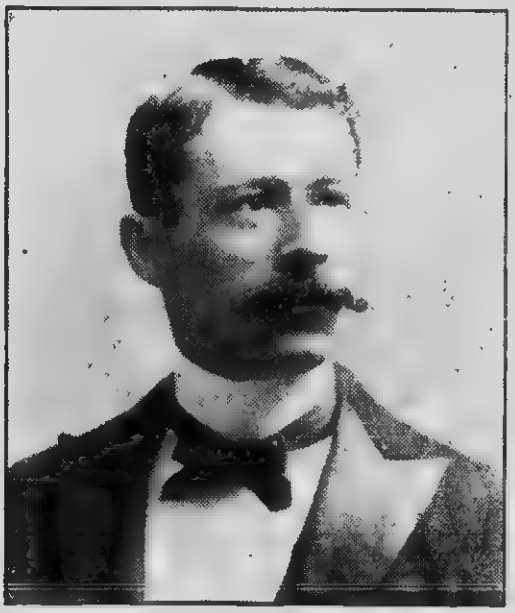
Lors de son admission, pour rendre hommage à ses hautes capacites, à son exactitude, et sa parfaite connaissance des affaires, et le récompenser, en meme temps des soins minutieux qu'il avait apportés dans la rédaction des actes les plus simples, comme les plus difficiles, son patron qui s'y connais en hommes, estima de son devoir de le retenir comme son associé dans son etude, dont il ne contribua pas peu à agrandir le prestige et l'honneur.

M. le Notaire Proulx est conservateur en politique. Il s'occupe aussi de mutualité, et conserve depuis au delà d'un lustre, la haute position de Trésorier-Général des Forestiers Catholiques pour la Province de Québec.

M. Proulx pratique actuellement seul sa profession et est le Notaire de la Banque Nationale, ici, à Montréal ; c'est un de nos hommes d'avenir.

Le Notaire Proulx a épousé en 1892, Olivine, fille unique de M. le Dr. Vermette de Montréal, une femme de beaucoup de distinction et d'un rare merite.

---



GEORGES PINEAULT Jr.

Nous avons l'honneur de présenter aujourd hui au public, M. Georges Pineault, Jr., qui a fait son apprentissage comme imprimeur à l'Imprimerie Gebhardt-Berthiaume, et depuis a été attaché aux meilleurs ateliers de Montreal, entr'autres : " Le Monde," " La Presse," " L'Etendard," E. Senécal & Fils.

L'imprimerie Georges Pineault, Jr., a été fondée le 1er Novembre 1896. A debuté avec un modeste materiel, et depuis a toujours prospéré d'année en année, et aujourd'hui, est l'imprimerie la plus moderne de la partie Est de Montréal, la seule possédant des machines à composer Monoline. Le 1er Mai 1903, M. Geo. Pineault fonda la Cie d'Imprimerie Georges Pineault, jr., qui est en pleine activité, avec un fort materiel pour répondre à la demande de la clientele.

On peut y exécuter toutes sortes d'impressions, depuis la plus petite carte, jusqu'aux plus grands placards. Les meilleures imprimeries du centre de la ville ne sont pas en état de faire mieux ni à meilleur compte.

La Cie d'Imprimerie
GEORGES PINEAULT, Jr.,
GEO. PINEAULT, Gerant.

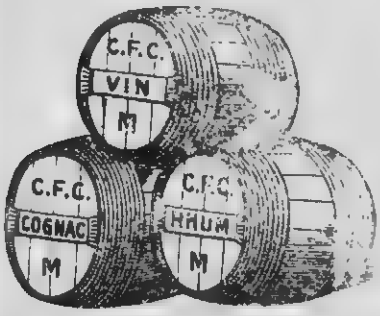
Bureau : 136 rue Ste-Catherine.
Atelier : 134 rue Panet.

E. REEVES & CO.

MANUFACTURERS AND IMPORTERS OF
BOOTS AND SHOES

1646 NOTRE DAME STREET.
Bell Tel. Main 2713

Montreal




AU COMPTOIR DES ANTILLES
ET DU LEVANT.

VINS, CAFES, THES, EPICES

En vente dans toutes les épiceries les marques de Cafés St-Marc et La Sultane. Seuls depositaires au Canada pour les Vins de Messe des Peres Blancs d'Afrique.

COMTE, FORBES & CIE.
IMPORTATEURS
1329 Notre-Dame, à l'est de la gare Viger
Tel. Est 2341. — Tel. Main 2632.

TEL. BELL MAIN 580.

P. LAIR

Ingenieur-Mecanicien

1240-1242 rue Notre-Dame, MONTREAL

Constructeur de Moteurs à Petrole et
Reparations de Machines de tous genres.

Specialite : Vin de Messe

Tel. Main, 2260

ALBERT GAUTHIER

Importateur et Manufacturier de

Statues, Fournitures et Ornements
d'Eglise.

1675-1677 Notre-Dame

Montreal

FUMEZ LES CIGARES

# RELIANCE
# LA TOSCANA
ET # ALPHA

Ils sont delicieux, essayez les, vous en serez convaincu,

Clovis St-Louis Reliance Cigar Factory Ltd

5 ET 7 RUE DE BRESOLLES

MONTREAL

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE,
RACHITISME, SCROFULOSE,
DIABÈTE, CONSOMPTION,
ETC.

Grano-Lécithine Lachance

"LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'ŒUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTÉRISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS"

SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. LE FLACON 50 ¢.

DÉPOSITAIRE PHcie LACHANCE, MONTREAL.

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.
LONGÉVITÉ, VOILA CE QUE
DONNE A TOUS
LES

DRAGEES RECONSTITUANTES
LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS. SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MALLE.

DÉPOSITAIRE
PHcie LACHANCE.
MONTREAL

PRIX 50 CENTS

Tel. Bell Main 3271 Tel. Marchands41.

# ALBERT TRUDEL

*MARCHAND DE BOIS ET CHARBON, FOIN, AVOINE, SON, GRAINS, ETC., ETC.*

580 RUE DORCHESTER

Coin St-Charles-Borromee.

Succursale } 479a RUE DORCHESTER

Tel. des Marchands 42

MONTREAL.

---

FUMEZ LES CELEBRES CIGARES

# BOSTON

ET

# PEG TOP

# L. R. MONTBRIANT,

A. A. P. Q.

**ARCHITECTE**

MESUREUR ET EVALUATEUR

## No 230 Rue ST-ANDRE

MONTREAL

*TEL. BELL EST 1703* *TEL des MARCHANDS 297*

---

Telephone Marchands 280 Telephone Bell Est 1602

# C. Robillard & Cie

FABRICANTS DE

GINGER ALE, SODA, CIDER,
GINGER BEER, MEXICAN
CREAM SODA, ETC.

## 209 RUE ST-ANDRE

**DEPOT DE L'EAU CALEDONIA**

MONTREAL

LE CAPITAIN THEO. GROTHÉ,
du 85me Régiment.

Le Capitaine Théo. Grothé est né le 12 avril 1879, et est le fils de l'ex-échevin Théodore A. Grothé. Après avoir suivi avec distinction un cours commercial chez les Frères St-Viateur, il entra chez son père pour apprendre le commerce de bijoutier comme ses ancêtres. Quelques années plus tard, à peine âgé de vingt ans, il ouvrit à son propre compte un établissement de gros et de detail en bijouteries, rue Ste-Catherine Est. Nous pouvons ajouter sans prétention que ce jeune homme possède aujourd'hui une maison très considérable et des plus achalandée de Montréal; Monsieur Grothé importe des plus grandes maisons Américaines, Anglaises, Françaises et Allemandes, tels que montres, pendules, Argenteries de toutes sortes, lunettes d'Operas, bronzes, coutelleries, articles en porcelaine et articles de fantaisie de tout genre.

Il est aussi président de la Cie d'Imprimerie Pineault, Limitée, la plus considérable dans la partie Est.

Mr. Grothé n'est pas seulement homme d'affaires, il est aussi bon militaire : il fut gradué au rang de lieutenant en 1895 à l'école militaire de St-Jean, et gradué au grade de Capitaine Commandant en Octobre 1898 au collège militaire de l'Infanterie Royale. Il est aussi bon tireur, et rapporta le premier prix au Camp de Laprairie en 1896, et plusieurs autres prix à l'Association de tir du 85ieme Régiment au Camp de Trois-Rivières en 1898-99, et au concours du P. Q. R. A. en 1901-02.

Il fait aussi partie de Sociétés de bienfaisances, tel que l'Alliance Nationale, les Forestiers Indépendants les Ancient Order of United Workmen et des Artisans Canadiens-Français.

Mr. Grothé s'occupe dans ses moments de loisir d'Associations Athlétiques. Il est le fondateur des clubs "Le Montagnard," "Viger," des Jeunes "Mascottes" et "Sherbrooke." Il fut le Président des clubs Viger et Sherbrooke et Vice-Président du club Papineau. Mr. Grothé, en un mot, est certainement l'un de nos jeunes canadiens dont un avenir brillant s'offre avec avantage devant lui.

L'Etablissement de **M. GROTHE**, est situé au Nos. **1341-1343 rue Ste-Catherine, Montreal.**

## M. A. E. BRUNET

Fait maintenant affaire seul sous la raison sociale de D. W. & A. E Brunet, maison qu'il dirige avec avantage de succès chaque année depuis près de sept ans.

Après un cours d'études au Collège des Jésuites à Montréal il se livra durant 2 ans à l'étude du droit, mais ses gouts et ses aptitudes pour la haute finance ne tardèrent pas à lui faire abandonner cette profession et en 1897, à son retour d'un voyage en Europe où il sut se créer de puissantes relations, il fonda sa maison de courtage pour l'achat et le placement des obligations, bons et débentures des gouvernements, des chemins de fer, des corporations municipales et scolaires et des fabriques. Il faut croire qu'il offrit, réellement, plus d'avantages que les quelques autres courtiers s'occupant de débentures, puisqu'il tarda peu à accaparer une si bonne part de la meilleure clientèle canadienne.

M. Brunet est donc un financier actif autant qu'habile qui inspire la confiance par les preuves qu'il a données en maintes circonstances dans des réussites difficiles et de très considérables échange de prêts. Il fut, en effet, le négociateur des emprunts de la ville de Québec, ($250.000) à 3½ pour cent, de celui des Syndics de l'église Saint-Jean-Baptiste ($115.000) de ceux du Hâvre, de Trois Rivières, de la ville St-Paul, de la ville St-Boniface, etc., etc.

Ces quelques transactions que nous citons doivent suffire pour montrer le rang important qu'occupe dans le monde financier la maison D. W. & A. E. Brunet.

## A LA LIBRAIRIE FRANCAISE

**JULES PONY, Proprietaire**

**1632 rue STE-CATHERINE**

TELEPHONE EST 2855

L'on trouvera à cette librairie les dernières Nouveautés en fait de Romans, Mode Françaises, Journaux, Humoristiques, Revue, Etc., Etc. Toutes commandes par la malle exécutés promptement . . . . .

---

Tel. des Marchands 797 — ETABLIE EN 1875

# U. DUBREUIL

**TAILLEUR . . .**
**FASHIONABLE**

SPECIALITE :
Marchandises Francaises,
Anglaises et Ecossaises.

**232 rue ST-LAURENT**

---

*Phone Bell, Main 1399 et 3514* — *Phone Marchand 710*

# *L. THERIAUL*

ENTREPRENEUR DE
POMPES FUNEBRES
ET EMBAUMEUR . . .

**16½ et 18 ST-URBAIN** — **231 RUE CENTRE**

---

## CAPITALISTES ET OUVRIERS

Si vous devez porter des lunettes qu'elles soient bonnes. Vous verrez mieux avec des lunettes bien ajustées . . . . . .

**ROD. CARRIERE,** OPTICIEN DIPLOME DU COLLEGE D'OPTIQUE DE PHILADELPHIE . .

Professeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal . . . . . .

**1741 RUE STE-CATHERINE**

TELEPHONE BELL EST 2257

Près de la rue Sanguinet

*Cette Brochure*

*est en*

*vente chez*

# *N. GIROUX,*

*Libraire.*

---

*1641 rue Notre-Dame*

*MONTREAL.*

## Association St-Jean-Baptiste de Montreal

# CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Société philantropique fondée le 1er Janvier 1889. Incorporée en vertu des Statuts, 62 Victoria, Chap. 93 . . . . . .

## Siege Social, Monument National, Montreal

### EN VINGT ANS RENTIER

**Versements mensuels 25c. dans la classe de A et 50c dans la classe de B.**

Les hommes, les femmes et les enfants de tout âge peuvent y appartenir . . . . . .

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE que nous présentons à nos lecteurs a été fondée dans un but public, elle intéresse toutes les classes de la société parce qu'elle procure à chacun de grands avantages.

Le père et la mère de famille qui en font partie s'assurent pour leur vieillesse une loyale indépendance. Les jeunes gens des deux sexes s'habituent à économiser en payant régulièrement leurs versements, et outre cette qualité d'économie très appréciable, la rente qu'il recevront plus tard leur aidera à se choisir une carrière honorable, ou à payer une prime d'assurance dans une bonne compagnie, chose qu'il ne pourraient pas faire s'ils ne s'inscrivaient pas dans leur jeunesse à la ***Caisse Nationale d'Economie.***

Il suffit de lire les rapports mensuels de cette société pour se convaincre de l'excellence de son administration et en font foi les **15 000** membres déja inscrits et son capital inaliénable qui dépasse le chiffre de **$100.000 00** et qui est placé à 25 ans, 40 ans et même 50 ans avec un bon intérêt.

L'Association St-Jean-Baptiste vient de fonder une ***Caisse de remboursement*** en rapport avec la ***Caisse Nationale d'Economie,*** qui laisse aux membres qui en font partie le remboursement à leurs héritiers de toutes les contributions mensuelles faites à cette dernière, au cas ou ils décèderaient avant l'époque ou la rente doit leur être versée.

Cette nouvelle caisse est le complément de la ***Caisse Nationale d'Economie*** et toutes deux recevront comme elles le méritent l'encouragement du public.

Les blancs d'inscription peuvent être obtenus aux bureaux déjà fondés ou en s'adressant à M. Arthur Gagnon, Sec.-Trés. au Monument National, Montréal.

### COURS PUBLICS DU MONUMENT NATIONAL

Outre cette institution importante l'Association a aussi sous ses auspices les Cours publics du Monument National qui se donnent gratuitement tous les soirs sous la direction des professeurs distingués. Chacune de ces classes du soir est suivie par plusieurs centaines d'élèves qui profitent des leçons qui leurs sont données gratuitement. A L'Association St-Jean-Baptiste de Montréal revient donc le mérite d'avoir pris l'initiative de donner à notre population ouvrière l'enseignement téchnique qu'elle a besoin.

# VIN TONIQUE
# RED-HEART

Le Vin Tonique le plus agréable et le plus efficace en existence, étant une combinaison habile d'extraits toniques (employés par la profession médicale dans toutes les parties du monde), et d'un vieux vin délicieux estimé pour son effet très bienfaisant au système. Ce vin est surtout bon pour les anémiques parce qu'il améliore le sang et lui rend son état naturel et sa couleur—un rouge riche. Il donne de l'appétit vivifie et fortifie. D'une saveur positivement délicieuse il ne contient que des ingrédients approuvés par les médecins les plus renommés du monde. Il ne contient pas de coca. Le vin étant très peu alcoolique. le médecins peuvent en recommander l'usage largement.

## CERTIFICAT D'ANALYSE.

Montréal, 7 Février, 1903.

MM. J. M. Douglas & Cie, Cité.

Cher Messieurs,

J'ai fait l'analyse chimique d'un échantillon de votre Vin Tonique "Red Heart". Je trouve que c'est un vin de Porto riche, de qualité exceptionnellement bonne, renforcé par l'addition d'extraits végétaux qui sont choisis parmi les toniques les plus estimés de la pharmacopee, et qui ajoutent à ses propriétés vivifiantes.

La composition indique que c'est à la fois un stimulant, un stomachique et un tonique. Croyez-moi, Messieurs,

dévoué serviteur,

J. T. Donald,

Analyste Officiel du Gouvernement.

## J. M. DOUGLAS & CO.

SEULS REPRESENTANTS POUR LE CANADA

MONTREAL.

955515C